

Henriette Langlade

LE FOYER SOLITAIRE



frs
2 90

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alèsia
PARIS XIV^e



LISEZ dans notre nouvelle COLLECTION

**LES
CAHIERS
D'ULYSSE**



*les aventures dessinées
les plus originales
les plus passionnantes
les plus extraordinaires*

VIENT DE PARAÎTRE :

N° 12. — LA VALLÉE DU SILENCE, par RIB

Retenez dès à présent chez votre libraire le prochain numéro :

LA CHASSE AUX PIRATES, une aventure sous-marine et aéro
nautique par J. AWAY.

CAHIERS DÉJÀ PARUS :

- N° 1. — **LE HÉROS DE LA PRAIRIE**, par V. MOLINEAUX.
- N° 2. — **LES PILLARDS DES RÉCIFS ROUGES**, par R. ALBERT.
- N° 3. — **LES PIRATES DU CIEL**, par J. AWAY.
- N° 4. — **GUERRE DE PLANÈTES**, par G. SCOLARI.
- N° 5. — **LE SECRÉT DE STEN**, par V. MOLINEAUX.
- N° 6. — **LES NAUFRAGÉS DE L'AIR**, par J. AWAY.
- N° 7. — **TEMPÊTE SUR L'ARCTIQUE**, par G. AURÈLE.
- N° 8. — **LA REVANCHE DES SATURNIENS**, par G. SCOLARI.
- N° 9. — **L'ESCLAVE DES DERVICHES**, par R. ALBERT.
- N° 10. — **GODEFROY LE CHEVALIER AUDACIEUX**,
par V. MOLINEAUX.
- N° 11. — **L'ESCADRON DES CENT**, par V. MOLINEAUX.

**CHAQUE CAHIER CONTIENT
UN RÉCIT COMPLET**

UNE NOUVEAUTÉ
tous les 10 et 25 du mois

EN VENTE PARTOUT PRIX : FRS

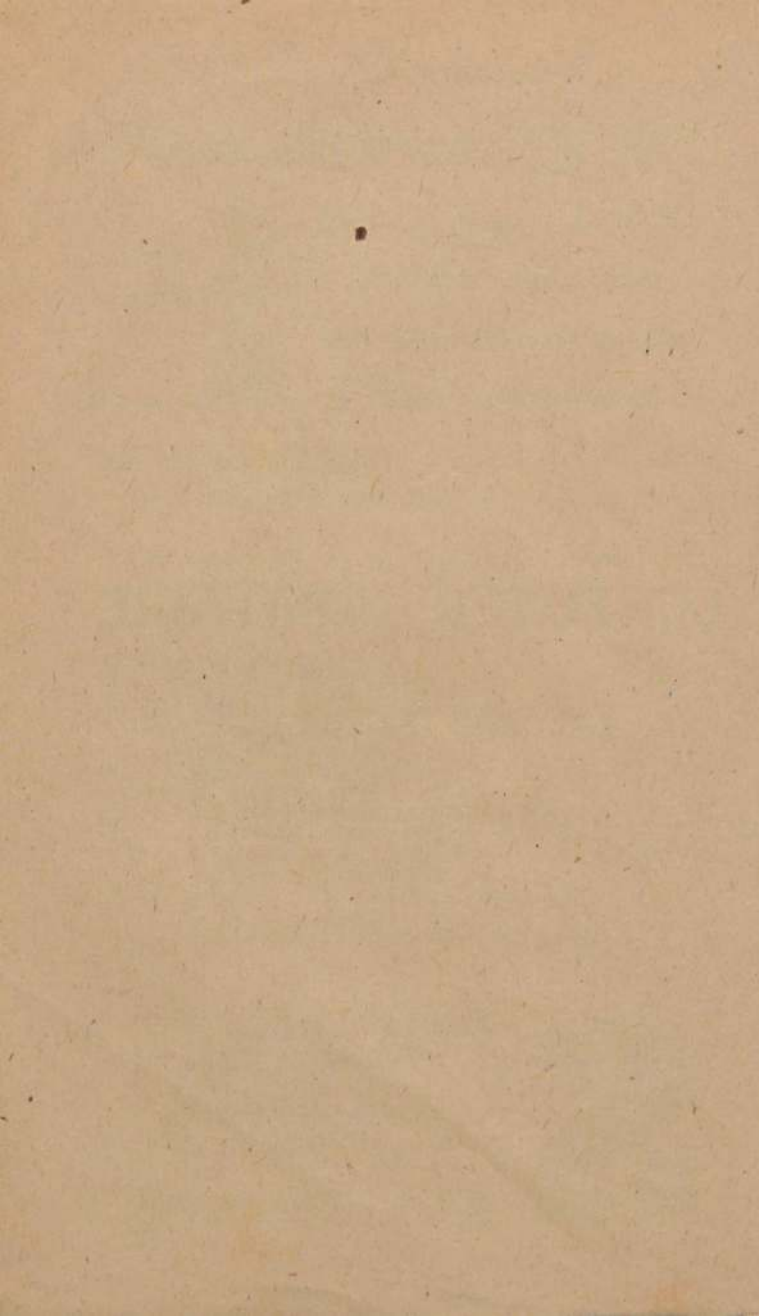
2

Louise Ucles

14 Rue St L'Encheval

Janis 191

LE FOYER SOLITAIRE



290931

HENRIETTE LANGLADE

710

LE FOYER SOLITAIRE



ROMAN

●

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC. LA MODE NATIONALE
94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LE FOYER SOLITAIRE

CHAPITRE PREMIER

« La Hucherie » était une de ces vieilles bâtisses provinciales spacieuses et cossues, dont les murs cachent leurs moellons sous un épais rideau de lierre. Au rez-de-chaussée de la façade principale située à l'ouest, de hautes portes-fenêtres ouvraient de plain-pied sur les larges dalles de pierre au-delà desquelles s'étendaient deux grandes pelouses rectangulaires, ornées à chaque angle d'une touffe de buis taillée en boule.

Au milieu, une allée sablée conduisait jusqu'à une autre pelouse ovale semée de grands massifs de fleurs. Puis, de l'autre côté, on retrouvait l'allée filant jusqu'à la grille d'entrée sous une haute voûte d'arbres. Et tout autour de « La Hucherie » c'était un décor de taillis et de futaies qu'animaient de joyeux chants d'oiseaux. Enfin au-delà, à perte de vue, c'était l'étendue des terres formant la vaste propriété agricole qui appartenait à Lucile et à Monique Bernière depuis la mort de leurs parents.

C'est là, dans ce décor paisible et doux, que les deux

jeunes filles vivaient en compagnie d'une cousine âgée, Mlle Hermance de Villeneuve, qu'elles appelaient « Tantine », par déférence et par amitié.

Les années s'étaient écoulées dans cette atmosphère affectueuse, et, aujourd'hui, Lucile et Monique étaient en âge de se marier, aussi Tantine Hermance envisageait-elle avec appréhension le moment où, ayant terminé sa mission, elle abandonnerait la Sologne pour retourner dans sa Provence natale.

Ce jour-là, assise un peu à l'écart dans le vaste salon tout ensoleillé, elle songeait ainsi à l'avenir, lorsque la voix de Lucile la fit tressaillir.

— Tantine, je vais cueillir du lilas...

Mlle de Villeneuve n'eut pas le temps de répondre, car déjà Lucien Montlouis, un ami d'enfance des jeunes filles, venu déjeuner à « La Hucherie », approuvait :

— Je vous accompagne, Lucile. Vous ne refuserez pas mon aide, je pense ?

— Eh bien ! allez, mes enfants. Je reste avec Monique pour attendre Roberte et sa mère.

Mme Larcher, une vieille amie de la famille, avait, en effet, promis de venir avec sa fille, qu'elle devait accompagner au piano, Michel Delannoy, le fiancé de Roberte ayant vivement insisté pour qu'on fît de la musique, ce jour-là, à « La Hucherie ».

Profitant avec empressement de l'autorisation donnée par Mlle de Villeneuve, les jeunes gens se hâtèrent de sortir.

Physiquement, Lucile et Monique étaient tout à fait dissemblables. Lucile, plutôt grande, avait des traits d'une régularité classique, de grands yeux couleur noisette, qui tranchaient avec la pâleur habituelle de son teint mat et de beaux cheveux châains roux bouclaient sur son front large d'un modelé impeccable.

Monique, sensiblement plus petite, était blonde et frêle, et ses yeux bleus rappelaient le ton chaud de la pervenche. Plus jolie que belle, elle donnait une impression de douce sérénité qui attirait irrésistiblement la sympathie et retenait l'attention. On se sen-

tait devant un être faible qu'aussitôt on désirait protéger. Monique, de deux années plus jeune que sa sœur, ne paraissait pas ses vingt ans.

Quant à Lucien Montlouis, c'était un élégant et beau garçon de vingt-cinq ans, aux cheveux bruns et aux yeux verts, que tous s'accordaient à trouver séduisant.

Pour l'instant, Lucile et lui, marchant côte à côte, n'échangeaient que de rares paroles. Et c'est ainsi, visiblement préoccupés, qu'ils arrivèrent auprès des arbustes.

Silencieusement, ils se mirent alors à tailler de longues branches de lilas, et ce fut seulement lorsque des brassées de fleurs odorantes jonchèrent le sol que Lucien Montlouis, paraissant s'éveiller d'un songe, sortit de sa réserve.

— Lucile, nous avons à causer ensemble...

Elle tressaillit, mais sa voix ne trembla point pour demander :

— Vous avez l'air bien mystérieux... Que voulez-vous donc me dire ?

— Des choses graves. C'est pourquoi je vous demande de venir vous asseoir à mon côté, sur ce vieux banc de pierre, où nous avons tant joué, étant enfants.

Il y eut un silence, durant lequel elle dut remettre un peu d'ordre dans son esprit troublé, cependant qu'elle ramassait hâtivement les branches éparées et les posait à l'une des extrémités du large banc de pierre.

Quant à Lucien, il prenait déjà place auprès de la jeune fille.

— Lucile, il faut que je vous ouvre mon cœur, mon pauvre cœur tout palpitant d'émoi...

Elle sentit ses mains trembler dans les siennes, mais ne les retira pas ; un geste malheureux pouvait lui ôter toute confiance.

Or, elle devinait bien qu'il allait parler d'amour et cet instant, elle l'attendait avec joie depuis longtemps déjà.

Pour l'encourager, elle le regarda, et, doucement, lui sourit.

Sans doute fut-il sensible à cette attention, car il poursuivit d'un ton plus assuré :

— Lucile, je suis certain de l'affection que vous me portez. Je vous crois ma meilleure amie...

— Vous avez raison, Lucien ! approuva-t-elle doucement, ayant peine à dominer son émotion.

L'aveu tant espéré allait donc enfin jaillir des lèvres de celui à qui elle avait donné tout son cœur, consacré la moindre de ses pensées.

Montlouis était aussi ému qu'elle.

Lui aussi devait avoir hâte de parler, car, vite, sans chercher ses mots, il reprit :

— Lucile, l'amour a germé dans mon cœur... J'aime avec ferveur. Mais pour savoir si j'ai le bonheur d'être payé de retour, je ne puis faire mieux que m'adresser à vous...

Un balbutiement éperdu monta aux lèvres de la jeune fille.

— Lucien !

A présent que la minute tant attendue allait sonner, elle se sentait prise d'une sorte de panique. Le moment où l'avenir se décide est toujours grave.

— Lucile, soyez mon interprète auprès de ma bien-aimée...

Et, lui serrant fiévreusement les mains, il acheva dans un élan de tout son être :

— A vous, Monique répondra sans détours. Moi, je n'ose lui parler... Que de fois, maudissant ma pusillanimité, j'ai pris la résolution d'avoir avec elle un entretien décisif lors d'une prochaine rencontre. Et puis, au dernier moment, le courage m'a manqué : j'ai eu peur de souffrir...

• Mais à quoi bon prolonger cette attente ? C'est du bonheur perdu, sans doute... Vous le pensez, vous aussi, n'est-ce pas ?

Soudain, il eut un cri angoussé :

— Vous vous taisez !

En effet, sous ce coup brutal, auquel rien ne la

préparait, Lucile avait senti la vie l'abandonner. Son cœur s'était douloureusement contracté, et la gorge serrée dans un étau, elle n'avait pas la force de prononcer une parole.

Rien ne l'avait préparée à cette situation atroce. Le pire qu'elle eut imaginé était de n'être pas aimée, mais l'idée d'avoir sa sœur pour rivale ne l'avait jamais effleurée ; aussi demeurait-elle effondrée, devant l'écroulement de son rêve le plus cher.

Dans sa pauvre tête en déroute, les idées dansaient une folle sarabande. Elle souffrait affreusement, sentant sa vie définitivement brisée.

Or, à vingt ans, on se résigne mal à une si cruelle certitude.

L'instinct de Lucile était donc de se révolter contre cette douleur imméritée, mais, dans le même temps, sa raison lui faisait comprendre l'inutilité de toute lutte.

La partie dont toute sa vie était l'enjeu était définitivement perdue. Jamais le cœur de Lucien ne lui appartiendrait !

Et puis, même si les sentiments de celui-ci étaient susceptibles de se modifier un jour, c'était une éventualité qu'elle se refusait à envisager.

Quel que fût son chagrin, jamais Lucile ne souhaiterait le malheur de Monique. Elle avait pour sa sœur une affection sûre et profonde, que rien n'entamerait...

De son côté, Monique avait voué à Lucile la même tendresse fervente ; si un destin tragique l'avait placée dans une aussi douloureuse expectative, elle eût certainement fait preuve d'une semblable abnégation. Il est des cœurs purs et loyaux qui ne sauraient accepter de faire leur bonheur au détriment de celui d'autrui.

Or, si rien ne permettait à Lucien Montlouis de soupçonner la vérité, par contre, le trouble de Lucile ne lui échappait nullement. Ne sachant à quoi l'attribuer, il se perdait en conjectures.

Soudain, une pensée l'effleura. Peut-être le cœur

de Monique n'était-il plus libre, et Lucile le savait-elle ?...

Il jeta une exclamation angoissée, tant cette hypothèse lui sembla plausible.

Il apparut instantanément si malheureux que Lucile eut la prescience de ce qu'il imaginait. Si forte fut alors sa volonté de le rassurer, qu'elle retrouva la force de parler.

— Monique ne m'a fait aucune confidence, je vous le jure, Lucien. J'ignore si elle aime et qui elle aime.

Le visage de Montlouis se rasséra instantanément, et il poussa un soupir de soulagement.

— Ah ! Lucile, soyez bénie pour cette bonne parole ! Vous ne pouvez imaginer quel bien vous me faites... J'ai eu terriblement peur ! balbutia-t-il, en respirant profondément, comme si, brusquement, il revenait à la vie.

La jeune fille écoutait, le cœur serré, et elle demeurait effarée de son manque de clairvoyance.

Comment, alors que chacun vantait sa subtilité, n'avait-elle eu aucun soupçon de la réalité ? Pourtant, un cœur épris est généralement perspicace, car il demeure constamment sur le qui vive ; le moindre indice l'alerte et l'inquiète. Pourquoi fallait-il donc que celui de Lucile eût fait exception à cette règle à peu près absolue !

Pour le moment, Lucien Montlouis était tout aussi aveugle qu'elle avait pu l'être ; pas un instant, il ne soupçonna la peine qu'il venait de lui faire. Rien d'autre que son amour n'existait pour lui.

En effet, avant qu'elle ait eu le temps de se remettre de son émotion, il demanda fiévreusement :

— Lucile, pensez-vous avoir la possibilité de parler cet après-midi même à Monique. Si vous saviez combien j'ai hâte de connaître sa réponse... Les heures vont me paraître interminables !

Et, comme Lucile se taisait, il ajouta, en soupirant :

— Pour comprendre, il faut être amoureux comme

je le suis ; aussi devez-vous me juger un peu fou, ma bonne Lucile...

Il affectait de plaisanter, sans doute pour se faire pardonner son insistance, mais, malgré lui, il céda de nouveau à sa préoccupation.

— Si ce tantôt vous paraît trop bref, j'attendrai jusqu'à demain. Ce soir, après le dîner, il vous sera certainement possible de causer un moment avec Monique.

L'émotion de son interlocutrice lui échappait ; seul, son silence prolongé le déconcertait quelque peu ; aussi se fit-il plus pressant pour lui forcer la main :

— Je reviendrai demain après-midi, à « La Hucherie ». Mais, comme je n'aurai jamais le courage d'attendre jusque-là, je viendrai vous voir dans la matinée.

« Vers dix heures, je me trouverai sur le chemin qui longe le verger. Venez m'y retrouver. Nous pourrions causer un moment, sans que nul ne nous voie. Et puis, si même nous étions rencontrés, nous dirions que nous nous occupons d'organiser une petite fête-surprise pour notre entourage. Enfin, si vous m'apportiez la certitude du bonheur que je désire, nous n'aurions qu'à dire la vérité, ce qui serait encore plus simple.

« Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

« Ah ! Lucile, mon amie, ma sœur, ayez pitié de moi ! »

Il sentit qu'elle céda à ses instances. Alors, dans un élan de tout son être, il lui serra longuement les mains, et toujours avec la même inconsciente cruauté, il exulta :

— Je savais bien que vous feriez tout ce qui serait en votre pouvoir pour me rendre heureux.

Ces paroles contenaient une si amère ironie, que Lucile eut un sourire mélancolique.

— Vous ne vous étiez pas trompé, Lucien. De tout cœur, je souhaite votre bonheur et celui de Monique.

Il ne s'étonna pas plus du ton mal assuré dont ces

paroles furent dites, que de l'émotion, si visible, de Lucile. Il était dans cet état d'esprit où rien ne compte, hormis les préoccupations personnelles. L'amour rend égoïste. Impitoyable, il reprit :

— Alors, c'est entendu ? Demain, à dix heures ?

— Oui ! répondit-elle dans un souffle.

Mais cette conversation l'avait brisée. Ce tête-à-tête dont, au début, elle s'était fait une fête lui était, maintenant, insupportable, tant elle redoutait de laisser deviner son douloureux secret. Elle craignait que sa force morale ne fût pas à la hauteur de son courage.

Heureusement, la cloche tinta, annonçant une visite. Lucile ne laissa pas échapper l'occasion.

— Il faut rentrer ; Roberte et sa mère doivent être arrivées.

Comme, de son côté, il n'éprouvait nullement le besoin de s'attarder, il ne souleva aucune objection.

Alors, les bras lourdement chargés de fleurs, ils reprirent en silence le chemin de « La Hucherie ».

Roberte était là, en effet, avec sa mère et son fiancé, Michel Delannoy ; aussi Lucile ne put-elle s'isoler ainsi qu'elle l'eût désiré, et, tout l'après-midi, il lui fallut feindre une gaieté pourtant bien loin de son cœur.

C'est seulement le soir, lorsque la maison fut redevenue silencieuse, qu'elle put avoir avec sa sœur l'entretien tout à la fois désiré et redouté.

Il ne fallut pas longtemps à Lucile pour être fixée !

Dès les premiers mots, Monique se jeta au cou de sa sœur.

Le visage caché sur l'épaule de Lucile, elle balbutiait, confuse et ravie :

— Oh ! ma grande, ma grande... tu ne peux imaginer à quel point je suis heureuse !

— Mais si..., j' imagine très bien ! répondit doucement Lucile, en l'étreignant avec tendresse.

Et vraiment, il n'y avait à cette minute, aucune amertume en son cœur. Elle souffrait, certes, mais cependant, le bonheur de Monique lui était très doux.

Puisque le sort voulait que celle-ci fût l'élue, elle s'effaçait bien volontiers devant elle. Son renoncement ne comportait ni restrictions, ni arrière-pensée. Désormais, Lucien Montlouis ne serait plus qu'un frère pour elle.

Mais que d'efforts il lui faudrait faire pour atteindre ce but.

Depuis qu'elle avait entendu le terrible arrêt tomber des lèvres de Lucien, elle s'était déjà imposé une si rude discipline qu'elle eut une défaillance. Des larmes coulèrent entre ses paupières mi-closes.

Malgré son trouble, Monique s'en aperçut soudain.

— Tu pleures ! balbutia-t-elle, interdite.

Une véritable panique s'empara de Lucile. Sa sœur allait-elle deviner son douloureux secret ? Elle eut si peur qu'elle retrouva instantanément la force de feindre.

— Je suis en effet bouleversée. Je ne sais ce qui se passe en moi. Peut-être est-ce la certitude de l'inévitable séparation...

Lucile avait honte de mentir avec tant de naturel. Sa dissimulation la diminuait à ses propres yeux ; mais elle n'avait pas le choix des moyens : rien ne devait entamer la quiétude de Monique.

Heureusement, celle-ci était dans une disposition d'esprit telle qu'en dehors de son amour, rien ne comptait, aussi fut-ce avec une sincérité absolue qu'elle répliqua :

— Mais pourquoi nous quitterions-nous ? Lucien et toi vous vous connaissez assez pour n'avoir aucun heurt à redouter et la maison est suffisamment grande pour nous abriter tous.

Tout aussi sincèrement, Lucile se récria :

— Quoi... tu voudrais que je reste auprès de vous ? Oh ! cela, jamais !

Devant la véhémence de cette protestation, Monique laissa voir un tel étonnement, qu'elle se domina aussitôt. Et, se forçant à sourire, elle ajouta, d'un ton badin :

— Les amoureux ont besoin de solitude, chacun sait

cela ! Me vois-tu vous imposant constamment ma présence. Vous me trouveriez rapidement odieuse ! C'est une faute que je ne commettrai pas.

La perspective d'une séparation était si pénible à Monique, que, loin de s'avouer vaincue, celle-ci chercha l'argument décisif. Croyant l'avoir trouvé, elle se fit câline :

— Mais je ne veux point te laisser seule, même avec Tantine ! Nous resterons ensemble jusqu'à ton mariage. Après, nous verrons...

— Mon mariage ? Tu tombes mal. Précisément, je n'ai nullement l'intention de me marier.

Monique laissa voir sa stupeur.

— Bien souvent, nous avons parlé de l'avenir, et jamais je ne t'ai entendue exprimer une telle intention. Allons, ma grande chérie, ne fais pas la mauvaise tête et promets-moi...

Mais, lasse de cette discussion, Lucile se hâta d'y mettre un terme.

— Nous reparlerons de cela plus tard. Avoue que nous avons bien le temps...

Cette bonne volonté rasséréna Monique.

— Une fois de plus, tu as raison, ma grande. J'espère bien te garder longtemps encore auprès de moi.

Et, avec un joli rire où sonnait la gaieté, elle ajouta :

— Je suis terriblement égoïste, tu le vois... Mais tu es assez bonne pour me pardonner, n'est-ce pas ?

Elle semblait inquiète, et peut-être n'était-ce qu'une feinte. Pourtant, charitablement, sa sœur se hâta de la rassurer. L'embrassant tendrement, elle lui murmura à l'oreille :

— Allons, petite folle, il est tard... L'heure est venue de se reposer. Dors bien et ne songe qu'à l'avenir prometteur qui s'ouvre devant toi.

Du même cœur, Monique lui rendit ses baisers sans rien soupçonner du drame dont elle était l'héroïne.

La pauvre Lucile n'était malheureusement pas arrivée au terme de ses épreuves ; elle commençait seulement à gravir son calvaire.

Toute la nuit, elle veilla, ressassant son chagrin, un peu plus désemparée, à mesure que le timbre argentin de la pendulette égrenait une à une les heures dans l'obscurité. Certes, il lui coûterait d'aller au rendez-vous fixé par Lucien ; pourtant, elle n'imaginait point de se dérober ; elle savait trop combien il devait attendre impatiemment de connaître le résultat de son entretien avec Monique.

Lucien Montlouis était en effet arrivé lorsque, un peu avant dix heures, elle ouvrit la porte donnant sur le petit chemin longeant le verger. Il paraissait si anxieux qu'elle se hâta de le rassurer.

— Lucien, Monique vous nomme déjà son fiancé. C'est vous dire...

Il ne la laissa pas achever :

— Ah ! Lucile, si vous saviez comme je suis heureux !.. Mais, vous ne pouvez savoir, puisque votre cœur ne connaît pas encore le grand bouleversement d'aimer ! s'exclama-t-il, hors de lui, sans soupçonner sa cruauté.

Une âme éprise ne peut s'intéresser qu'à l'objet de son amour ; aussi, avec l'égoïsme habituel des amoureux, reprit-il véhémentement :

— Annoncez ma visite pour deux heures à Mlle de Villeneuve... Mais le temps va me paraître bien long. Jamais je ne pourrai attendre jusque-là !

Il s'exaltait, ivre de joie. Et, de nouveau, le même cri de triomphe lui monta aux lèvres :

— Ah ! Lucile, puissiez-vous connaître bientôt un tel bonheur ! Si vous saviez... si vous saviez !

Puis, comme les mots lui manquaient et que, rassuré, il avait, maintenant, hâte d'être seul, il s'éloigna à grands pas après lui avoir flévreusement serré les mains.

Longtemps, elle le suivit des yeux, en répétant douloureusement pour elle-même :

— De l'amour, je ne connais que la souffrance. On doit être en effet bien heureux lorsqu'on se sait aimé.

Et, brusquement, elle songea à Henri Herblay.

Henri Herblay était un autre ami d'enfance de Lucile, de Monique et de Lucien. Riche, intelligent, d'aspect séduisant, il aurait pu passer pour le plus brillant parti de la région. Mais il y avait une ombre à ce riant tableau : la profession du jeune homme.

A vingt-sept ans, il était en effet l'un des meilleurs pilotes de la Compagnie aéronautique « Air-Métropole », et ce n'est évidemment pas la situation dont rêve une jeune épousée.

Pourtant, ce n'était point cette objection que Lucile lui avait opposée lorsque, deux jours auparavant, plein d'espérance, il lui avait demandé d'être sa femme. Ne l'avait-elle pas alors désespéré, comme elle l'était elle-même en ce moment...

En lui avouant que son cœur appartenait déjà pour toujours à Lucien ne s'était-elle point montrée cruelle, elle aussi ?... Et pourtant, elle avait pour lui une affection fraternelle, sincère et profonde ! Bouleversée, Lucile frissonna.

CHAPITRE II

D'un commun accord, Monique et Lucien convinrent de célébrer leur mariage dans l'intimité ; pour justifier une telle décision, ils avaient d'excellentes raisons.

Tout d'abord, leurs goûts simples. Il leur suffisait de s'entourer d'amis éprouvés et de vivre dans un décor choisi et aimé, pour être heureux ; ayant, l'un et l'autre, de larges revenus, ils ignoraient les soucis matériels lancinants.

Une des raisons primordiales qui les incitaient à célébrer leur mariage avec la plus grande discrétion,

c'était la retraite dans laquelle Monique et Lucile vivaient depuis la mort de leurs parents. Il eût été choquant qu'elles reprissent brusquement contact avec la vie mondaine. Mlle de Villeneuve partageant entièrement leurs vues, approuva ces projets.

Les intimes furent donc seuls prévenus.

Bien entendu, Henri Herblay reçut, le premier, un mot de Lucien Montlouis annonçant la grande nouvelle.

On imagine aisément quelle impression de stupeur il ressentit à la lecture de cette lettre.

Alors que d'autres se fussent réjouis par un bas sentiment ne jalousie, lui, au contraire, ne songea qu'à la douleur de Lucile, et son cœur vibra de pitié pour elle.

Puisque Lucile ne l'aimait pas, il aurait du moins voulu qu'elle fût heureuse, car son amour était fait d'abnégation, de tendresse absolue.

Il souhaitait si vivement son bonheur qu'il finit par se suggestionner. Peut-être, dans sa joie, Lucien avait-il simplement commis une erreur matérielle... Le nom de Monique lui étant aussi familier que celui de Lucile, avait pu se glisser sous sa plume, sans qu'il y prît garde.

Bientôt, il fut presque convaincu que telle était la vérité. Cependant, comme il voulait en avoir la certitude, il décida de se rendre à « La Hucherie ».

La première personne qu'il rencontra, en pénétrant dans la propriété, fut précisément Lucile. Or, tout en elle exprimait une telle tristesse qu'il fut immédiatement fixé. Aucune erreur n'avait été commise ; Monique était bien la fiancée choisie par Lucien.

Déjà, il était auprès de Lucile et lui tendait affectueusement les mains ; elle dut lire sa pensée dans son regard, car elle pâlit.

— J'ai grand plaisir à vous voir, Henri. Décidément, vous nous gênez, en ce moment ! dit-elle doucement avec une infinie mélancolie.

Quant à lui, il ne parvenait pas à détacher son regard du beau visage de l'aimée. Pourtant, il lui

fallait bien donner une explication de sa visite inopinée ; il le fit sans détours, mais en usant, toutefois, d'un subterfuge.

— Lucien m'ayant écrit tout récemment, en m'annonçant, à mots couverts, ses prochaines fiançailles, je suis venu le voir. Or, tout à l'heure, en arrivant à Clairville, on m'a affirmé qu'il allait épouser Monique...

Instinctivement, il avait baissé la voix, comme pour rendre les mots moins intelligibles. Lucile ne broncha point et ce fut avec un naturel parfait qu'elle répondit :

— On vous a dit la vérité, Henri.

Il ne fut pas dupe de son calme ; aussi, dans un grand élan de son cœur, des paroles de pitié lui montèrent-elles aux lèvres.

— Ma pauvre Lucile !

Mais elle était certainement bien décidée à ne point comprendre, car elle répliqua avec un étonnement qui semblait sincère :

— Pourquoi donc me plaignez-vous ?

Une seconde, il demeura démonté ; cependant, il se reprit aussitôt :

— Oh ! Lucile, vous vous défiez de moi ! Vous ne me jugez cependant pas capable de trahir un secret qui vous appartient.

Il y avait un tel ton de souffrance dans la voix d'Henri, que Lucile en fut touchée au point de ne rien trouver à répliquer. Alors, voulant à tout prix regagner sa confiance, il se fit plus pressant :

— Lucile, je sais que vous souffrez du même mal que moi. Nous n'avons guère de chance l'un et l'autre...

Elle l'écoutait, raide et impassible, feignant de chercher à comprendre. Soudain, son visage parut s'éclaircir, sans cesser cependant de demeurer affreusement pâle.

— Ah ! je vois maintenant. Il s'agit d'un quiproquo dont je suis seule responsable, d'ailleurs, je l'avoue.

* L'autre jour, lorsque...

Elle hésitait, ne sachant comment rappeler, sans trop de cruauté, leur dernier entretien.

Il comprit quels scrupules elle éprouvait ; aussi se hâta-t-il de la tirer d'embarras.

— Lorsque je vous ai avoué mon amour, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

Emue, elle répondit d'un signe de tête, puis d'une voix basse, comme si elle parlait dans la chambre d'un malade, elle murmura :

— Ce jour-là, j'ai pensé vous détourner plus complètement de moi en vous faisant croire que j'aimais votre ami le plus cher. J'ignorais alors les sentiments de Lucien pour Monique.

« Je tremble en songeant au mal que mes paroles pourraient faire à Monique, si jamais celles-ci lui revenaient aux oreilles... »

L'émotion de Lucile était certainement sincère ; aussi s'empressa-t-il de la rassurer :

— Ce n'est certainement pas moi qui les lui communiquerai ! J'espère bien que vous ne m'avez jamais cru capable d'une telle vilénie.

La réponse de la jeune fille fut spontanée.

— Je vous connais trop bien, Henri, pour avoir le moindre doute à ce sujet !

— Alors, pourquoi vous alarmez-vous ?

Elle hésita, puis, d'une voix basse, mal assurée, elle ajouta :

— Votre discrétion seule ne suffit pas à me rassurer, car j'ai honte de ma sottise, de mon inconséquence... si vous préférez. Je voudrais l'effacer de votre souvenir !

Grave, il l'interrompit :

— Lucile, si cela peut vous être de quelque réconfort, dites-vous que j'ai déjà tout oublié. Je ne me souviens d'aucune des paroles que vous avez pu prononcer.

— Mon bon Henri ! balbutia-t-elle, bouleversée, ne pensant qu'à exprimer sa gratitude.

Comme il la regardait avec une tristesse douloureuse, elle s'avisa soudain qu'il était mal convaincu.

— Je vous sais un gré infini de me traiter avec tant d'indulgence. A l'heure actuelle, je cherche encore à quel mobile j'ai pu obéir, en agissant comme je l'ai fait. Non seulement je n'aime personne, mais encore j'ai le mariage en horreur !

— Oh !

— C'est si vrai que j'ai décidé de modeler ma vie sur celle de Tantine.

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'explique. J'ai un caractère indépendant qui me rendrait certainement le mariage insupportable.

— J'admiraïs, au contraire, votre douceur inaltérable...

— C'était une erreur de votre part. Je vous assure que rien ne pourrait me faire consentir à une union quelconque, coupa-t-elle vivement.

Henri Herblay ne répondit pas. Sa conviction était faite. Si Lucile montrait tant d'aversion pour le mariage, c'est que celui dont elle rêvait depuis bien longtemps déjà lui était interdit. Incapable de se contraindre, elle préférait le renoncement total.

Cette droiture faisait honneur à Lucile, et il connaissait trop bien celle-ci pour s'en étonner. Cependant, un espoir irraisonné germait en lui.

Avec le temps, la blessure dont saignait le cœur de Lucile, finirait bien par se cicatriser. Peut-être alors son heure, à lui, sonnerait-elle. En effet, connaissant la vérité, il saurait mieux qu'un autre apporter l'apaisement à cette âme tourmentée.

En ce cas, loin de combattre la résolution prise par Lucile, il devait, au contraire, s'en féliciter. Cessant de discuter, il feignit d'être convaincu.

— J'aurais vraiment mauvaise grâce à insister ; vous êtes seule juge en la matière, fit-il simplement.

Si Lucile avait été plus maîtresse de soi, sans doute se fût-elle étonnée d'un si brusque revirement, mais, pour le moment, elle ne pensait qu'à se féliciter d'avoir su se montrer si persuasive.

Après une courte hésitation, elle lui tendit la main.

— Alors, Henri, vous ne m'en voulez pas ?

— Non, et soyez sûre que rien de cet entretien ne restera dans mon souvenir. J'ai déjà tout oublié.

Lucile poussa un soupir de soulagement. De ce côté, du moins, rien ne transpirerait du douloureux secret qu'elle garderait à tout prix, même si sa vie en dépendait.

Cependant, comme elle avait hâte de faire cesser cet entretien, elle s'exclama soudain :

— Voici Tantine qui nous appelle. Rejoignons-la.

Mlle de Villeneuve venait en effet d'apparaître au seuil de la maison, mais elle ne faisait aucun signe. Elle se trouvait certainement trop éloignée pour avoir aperçu les deux jeunes gens.

Henri Herblay ne fut point dupe de ce subterfuge ; pourtant, il ne souleva aucune objection. Ils n'avaient, l'un et l'autre, plus rien à se dire. Dans ces conditions, mieux valait terminer cet entretien.

Sans soupçonner le mobile qui avait amené Henri Herblay à la Hucherie, Mlle de Villeneuve accueillit joyeusement celui-ci :

— Vous venez féliciter Monique et Lucien ? Ils vont être bien heureux de vous voir.

Et, longuement, elle se mit à parler du mariage de Monique, le grand événement qui la ravissait. Pas un instant, l'attitude de Lucile ne lui permit de deviner le mal qu'elle faisait, aussi se montra-t-elle copieusement cruelle.

Le stoïcisme de la jeune fille était le résultat d'une contrainte constante. En effet, obligée de se surveiller sans cesse, afin de ne rien laisser transpirer de ses sentiments, elle arrivait à posséder une grande maîtrise d'elle-même. Et si Henri Herblay n'avait, par avance, connu la vérité, il eût été dupe, comme les autres.

A la voir si calme, il reprenait espoir.

Elle n'était peut-être pas perdue pour lui... Avec de la patience et du temps, sans doute arriverait-il à forcer les événements.

Touchée de sa constance, Lucile finirait bien par oublier son rêve irréalisable. Puisqu'elle y avait re-

noncé avec une spontanéité qui lui faisait honneur, elle ne manquerait pas d'aller plus loin dans la voie de la raison.

La vie n'est point toujours telle qu'on l'imagine. Il faut savoir se contenter des joies qu'elle accorde parcimonieusement. A défaut du grand amour qu'elle souhaitait, peut-être Lucile chercherait-elle la paix du cœur dans une affection solide et durable. Il serait fou de gâcher sa vie pour une déception, même cruelle.

Jusqu'au mariage, il put se leurrer de cette illusion, mais, lorsque celui-ci fut célébré, il lui fallut bien se rendre à l'évidence. La résolution prise dès le premier jour par Lucile n'était en rien modifiée.

En effet, quand la bonne Tantine, n'estimant plus sa présence indispensable à « La Hucherie », parla de retourner vivre auprès de sa belle-sœur à qui la solitude pesait. Lucile s'empressa d'exposer ses projets.

Si elle avait résolu de garder le célibat, il ne s'ensuivait pas qu'elle acceptait de mener une vie sans intérêt.

Monique étant mariée, elle allait enfin pouvoir satisfaire son goût des voyages. Elle chercherait des décors inconnus et s'y fixerait peut-être durant un temps. Elle comptait ainsi séjourner en Ecosse, en Norvège, en Italie, partout, en un mot, où la conduirait son goût de la nouveauté.

Cette révélation causa de la stupeur à Monique ; aussi protesta-t-elle avec véhémence.

— Jamais tu n'as parlé de tels projets. Quelle est cette lubie ? Je m'oppose formellement à ton départ.

Mais ce fut inutilement qu'elle insista ; rien ne put entamer la décision de Lucile...

Après avoir discuté avec ardeur, Monique finit par se résigner. Cependant, en son for intérieur, elle attribuait à un mobile mystérieux l'inexplicable entêtement de sa sœur.

Mais elle eut beau chercher, à aucun moment elle ne soupçonna la vérité ; aussi, de guerre lasse, finit-elle par se résigner.

De son côté, Lucien Montlouis n'était pas moins

étonné ; pourtant, il n'en laissait rien paraître, estimant qu'en la circonstance la réserve la plus absolue s'imposait de sa part.

Seul, Henri Herblay avait compris, aussi, lorsque Monique, littéralement aux abois, l'avait prié d'intervenir à son tour, s'était-il refusé. Sachant quelle impérieuse raison la jeune fille avait d'agir ainsi, il devait garder une prudente neutralité.

— Je suis d'avis qu'il faut laisser à chacun la plus complète liberté d'action. Pourquoi, diable, empêcheriez-vous Lucile de réaliser un désir qui semble tant lui tenir à cœur ? s'était-il contenté de répondre flegmatiquement.

La bonne Mlle de Villeneuve elle-même n'avait pu trouver l'explication désirable, aussi Monique finit-elle par se résigner.

Tantine partit la première de « La Hucherie », puis ce fut au tour de Lucile de s'en aller.

Lorsque la voiture qui l'emportait franchit la grille de la propriété, Lucile dut se raidir pour ne pas éclater en sanglots. Elle aimait tant cette vieille maison où elle était née, où avaient vécu ses chers disparus ! La pensée qu'une défaillance alerterait Monique lui donna la force de se contenir.

Seule, sa pâleur pouvait révéler son émotion à des yeux avertis, mais Monique était trop préoccupée pour rien remarquer.

N'ayant pas les mêmes raisons que Lucile de cacher son chagrin, elle laissa couler ses larmes.

— Ah ! ma grande, puisses-tu nous revenir bientôt, lassée de l'éloignement que tu nous imposes ! s'exclama-t-elle, bouleversée.

Elle escomptait, évidemment, un élan de la part de Lucile ; la froideur affectée de celle-ci dut la déconcerter, car elle se tut soudain.

Les adieux des deux sœurs se ressentirent de cette contrainte. Guindées, mal à l'aise, elles échangèrent quelques baisers du bout des lèvres.

— Jamais je n'ai senti Lucile si distante. Elle a bien changé à mon égard ! ne put s'empêcher de re-

marquer Monique, en rentrant à « La Hucherie ».

Mais elle n'était pas au bout de ses étonnements. Un mois peut-être après le départ de Lucile, Henri Herblay annonça que, sous peu, il allait, à son tour, quitter la France.

On lui offrait, au Mexique, une situation des plus brillantes pour diriger une école de pilotage. Il semblait tellement tenté par les avantages pécuniaires que Monique ne put cacher sa stupeur.

— Je ne vous savais pas si intéressé !

Ce reproche fit rougir Henri Herblay.

— Ce n'est pas uniquement une question d'argent qui m'attire là-bas. Il y a aussi des honneurs à gagner.

Monique eut une moue de dédain :

— Quoi ! Seriez-vous donc ambitieux, vaniteux ? Eh bien, vraiment, je manque de coup d'œil. Je me forge des opinions erronées sur tout le monde.

Il y avait dans le ton de la jeune femme quelque chose d'amer et de douloureux qui prouvait combien était vive encore la blessure causée par le départ de Lucile. Montlouis craignit que son ami en fût blessé, aussi intervint-il en affectant la bonne humeur.

— Hé ! Montque, quelle mouche te pique de te poser ainsi en censeur ! Ce n'est guère de ton âge, en vérité ! Je connais assez Henri pour être convaincu qu'il obéit à des mobiles tout à fait louables.

Mais cette ironique intervention ne parvint pas à la dérider. Soucieuse, elle soupira.

— Tu as raison, je me mêle de choses qui ne me regardent en rien...

Et, se tournant vers Herblay, lui aussi sombre et préoccupé, elle ajouta :

— Henri, je m'excuse de mon indiscrétion. Mieux que quiconque, vous savez comment organiser votre vie. Partez donc, puisque votre intérêt vous le commande...

— En un mot, vous me blâmez ? demanda-t-il vivement.

Monique eut une courte hésitation.

— Je ne m'imposerais certainement pas l'exil pour une question d'argent. Avant tout, j'aime mon pays, mes amis... Mais ce sont là, sans doute, des sentiments désuets. Or, il faut être de son temps !

Herblay partageait trop entièrement le point de vue de Monique pour tenter de discuter. Qu'eût-il pu dire, en effet ?

Il se contenta donc de faire l'exposé de ses projets. Il parlait avec une telle assurance que nul ne pouvait soupçonner de quelle blessure saignait son cœur.

Il parlait pour fuir les lieux où Lucile avait vécu, où tout la lui rappelait.

Si son cœur s'entêtait à garder intact le souvenir de la jeune fille, par contre, sa raison lui criait qu'il fallait oublier. A ce prix seulement, la vie serait possible pour lui.

Mais ses projets étaient beaucoup plus avancés qu'il ne le laissait supposer, car, trois semaines plus tard, son départ eut lieu.

En raison du poste important qu'il allait occuper dans l'aviation mexicaine, la compagnie de navigation aérienne, à laquelle le liait un contrat, avait consenti à la résiliation de celui-ci.

A défaut du bonheur, Henri Herblay trouverait, peut-être, dans la gloire, un précieux dérivatif.

Sans se douter, bien entendu, du bouleversement que sa lettre allait causer à Lucile, Monique lui annonça le départ de leur ami.

Une phrase surtout serra douloureusement le cœur de Lucile.

« Tu ne peux imaginer, ma grande, quel chagrin cette séparation cause à la pauvre Mme Herblay, qui a pour son fils l'immense affection que tu sais. Mais peut-être Henri n'en a-t-il aucun soupçon, car sa mère tenant à être aussi courageuse que lui, dissimule soigneusement sa peine. Il est curieux de voir à quel point des enfants peuvent être peu clairvoyants.

« Pourtant, Henri est un fils affectueux. Il aurait bien dû éviter cette peine à sa mère. Je ne sais quelle folie l'a pris ; c'est à n'y rien comprendre. »

Hélas ! Lucile ne comprenait que trop !

C'était à elle qu'incombait la responsabilité de ce coup de tête, et cette certitude lui serrait le cœur.

Alors, la silhouette de la pauvre Mme Herblay se dressait devant ses yeux, comme pour rendre son remords plus cuisant. Elle revoyait le doux regard et le bon sourire de la vieille dame. Toujours celle-ci avait manifesté la plus tendre sollicitude aux deux orphelins. Était-il juste de lui infliger en retour une telle peine ? Répondre à tant de bonté par la plus noire ingratitude faisait honte à Lucile. Et pourtant, si bien disposée qu'elle fût à l'égard de Mme Herblay, elle ne pouvait contraindre son cœur, ni modifier ses sentiments. La situation était sans issue, et c'est de cela qu'elle demeurait navrée.

CHAPITRE III

Lucile devait errer en divers pays, avant de se fixer à Florence. L'Italie avait été pour elle une révélation ; jamais, sur la foi des guides, elle n'aurait pu imaginer des décors si prestigieux. « Là, seulement, la vie lui paraissait possible », écrivit-elle à sa sœur.

En prenant connaissance de cette lettre, Monique éprouva une impression bizarre, qui ne tarda pas à se changer en inquiétude.

Lucile allait-elle donc demeurer ainsi longtemps à l'étranger ? En ce cas, ce que Monique prenait pour un caprice, risquait fort de se transformer en résolution définitive.

— Jamais Lucile n'a été bizarre comme elle l'est

maintenant. Je t'assure qu'il y a là, quelque chose de tout à fait anormal ! confia-t-elle à son mari.

Mais, si bien intentionné qu'il fût à l'égard de sa belle-sœur, Lucien Montlouis avait d'autres préoccupations que de chercher à percer ce mystère. Le bonheur le rendait égoïste ; il avait accueilli, en souriant, les doléances de Monique.

— Ma chérie, que tu es donc indiscreète ! Lucile et toi, vous n'êtes plus des enfants. Ta sœur a bien le droit d'avoir un secret. L'amour la retient peut-être loin de nous.

« Attendons-nous à apprendre un beau jour ses fiançailles avec quelque beau Florentin.

Mais Monique avait alors montré une telle émotion qu'il lui en avait demandé la raison.

— Si Lucile se mariait en Italie, elle continuerait sans doute d'y vivre. Ce serait la séparation définitive. Or, je ne puis m'y résigner.

La voyant si peinée, Lucien s'était gardé d'insister, et, par la suite, il avait soigneusement évité de parler de l'absente, comptant sur le temps pour contraindre Monique à se montrer plus raisonnable.

Sans vouloir écouter les conseils de son mari, Monique avait tenté de faire revenir Lucile sur sa décision, mais ç'avait été en vain. Elle n'avait même pu obtenir que celle-ci consentit à venir faire un séjour à « La Hucherie ».

Cette situation durait depuis un an déjà lorsque, n'y tenant plus, Monique avait proposé à Lucien de se rendre à Florence, auprès de Lucile.

— Ne la prévenons pas. A la faveur de la surprise que lui causera notre arrivée, peut-être saurons-nous quelque chose.

Lucien Montlouis n'avait aucune raison de lui refuser ce plaisir. Il consentit donc de la meilleure grâce du monde à ce voyage.

On peut aisément imaginer quel choc cette arrivée inopinée causa à l'exilée ; pourtant, celle-ci eut l'énergie de leur donner le change. Elle se montra heureuse de les voir et ne livra rien de ses pensées.

Durant tout leur séjour, il en fut ainsi ! Elle les guida de la meilleure grâce du monde partout où il leur plut d'aller ; mais lorsque Monique crut devoir lui demander de les accompagner en France, elle refusa net.

Depuis son départ, elle avait contracté des habitudes auxquelles il lui serait impossible de renoncer. Elle ne pourrait maintenant supporter la vie monotone de « La Hucherie ».

— Pourtant, ici, tu ne sembles guère avoir une existence très agitée ! s'était récriée Monique.

— Elle l'est plus que tu ne le crois. En tout cas, elle m'est devenue indispensable, avait-elle répliqué, péremptoire.

Le ton indiquait que toute résistance serait vaine ; aussi, découragée, Monique avait-elle fini par se résigner. Et c'est le cœur plein de tristesse qu'elle était rentrée en France, sans avoir rien surpris du secret de sa sœur.

Comme elle s'en montrait marrie, Lucien s'était efforcé de la consoler.

— La curiosité est un vilain défaut, petite madame ; je suis bien sûr que Lucile a voulu tout simplement vous punir, en gardant cette réserve obstinée. Elle vous a donnée une leçon, après tout, assez méritée. Qu'en penses-tu, ma chérie ?

Il l'embrassait, en affectant ce ton de badinage ; aussi, conquise, finit-elle par sourire. Et elle murmura avec mélancolie :

— A moins d'événements imprévus, je crains d'avoir définitivement perdu le cœur de Lucile. J'en éprouve un très grand chagrin.

Alors, l'étreignant tendrement, il avait murmuré, dans un baiser :

— Il te reste mon amour pour te consoler ; j'en suis sûr, il ne te manquera, tant que je vivrai !

Monique était trop éprise de son mari pour ne pas être ravie d'une telle affirmation. L'amour vigilant de Lucien compensait le quasi-abandon de Lucile.

Un jour, elle crut avoir trouvé l'explication de cette bizarre attitude. A peine cette hypothèse eut-elle pris corps en son esprit, qu'elle l'exposa à son mari.

Peut-être Lucile aimait-elle secrètement Henri Herblay, et, pensant n'avoir aucune tendresse à espérer en retour, préférait-elle le fuir...

La réponse, toute instinctive de Lucien, fut catégorique :

— Je ne pense pas que telle soit la vérité. L'attitude de Lucile a toujours été extrêmement fraternelle à l'égard d'Henri ! Elle ne l'aime certainement point d'amour.

Une telle assurance convainquit immédiatement Monique.

Cependant si Montlouis était assez clairvoyant pour juger que Lucile ne pouvait aimer Henri, par contre, il continua de n'avoir aucun soupçon de la réalité.

A force de laisser travailler son imagination, Monique en arriva à trouver non moins bizarre le brusque départ d'Henri Herblay.

— Ils ont quitté tous deux la France à la même époque. Voulaient-ils donc se fuir réciproquement ?

Déjà, elle envisageait comme possible un amour malheureux du jeune homme pour Lucile, lorsqu'une conversation avec Mme Herblay lui fit abandonner cette hypothèse.

Henri s'était lié à Mexico avec une très ancienne famille du pays. Il faisait, dans ses lettres, non seulement le plus vif éloge du fils aîné, mais encore le panégyrique d'une jeune sœur de celui-ci. Tous deux devant venir, avec leurs parents, visiter la France, il priait sa mère de leur faire à tous le meilleur accueil.

« Ils m'ont offert la plus large hospitalité dès mon arrivée ici. J'en ai été d'autant plus touché, que je me trouvais alors complètement dépaycé ; je compte sur toi, ma bonne mère, pour leur prouver que les Français sont aussi accueillants », écrivait-il.

La pauvre Mme Herblay était trop heureuse de faire plaisir à son fils pour ne pas lui obéir aveuglément. Dans sa joie, elle confia à Monique le soupçon que cette lettre avait secrètement fait naître en son esprit.

Pour manifester tant de sympathie et d'amicale considération à cette famille, son fils avait peut-être l'intention de s'unir à elle.

Cette jeune fille à qui il trouvait de si rares qualités, sans doute était-elle la compagne qu'il avait choisie.

Encline, ainsi que beaucoup de femmes, à prendre ses désirs pour des réalités, Mme Herblay considérait déjà la belle Dolorès Maneiro comme la fiancée de son fils.

Elle sut se montrer si convaincante, que Monique s'empressa d'annoncer ce grand secret à sa sœur.

Il faut rendre hommage à Lucile. Son premier mouvement fut de se réjouir. Après, seulement, elle ressentit un peu de mélancolie.

Ainsi donc, le grand amour dont il parlait avec tant de fièvre passionnée n'avait pu résister à une séparation de dix-huit mois. Déjà, l'oubli était venu ; pratique, il s'était consolé par un autre amour.

Elle l'enviait de s'être montré si raisonnable et d'avoir évité la souffrance, ou, du moins, de l'avoir réduite au minimum. A quoi lui eût servi, en effet, de se désespérer, de se confiner dans un farouche isolement ; les événements n'en eussent en rien été changés. Il est stupide de gâcher sa vie pour une déception amoureuse !

Pourtant, bien qu'elle se félicitât sans arrière-pensée de n'avoir point causé le malheur d'Henri Herblay, elle éprouvait un vif étonnement. Elle le croyait tellement semblable à elle, tellement plus épris que beaucoup d'autres jeunes gens...

Et ce n'était pas sans amertume qu'elle établissait un parallèle entre leur situation sentimentale.

Près de deux années s'étaient écoulées, depuis que Lucien lui avait avoué son amour pour Monique. Elle

avait eu largement le temps de s'habituer à cette rude déception, et cependant sa peine demeurerait aussi vive qu'au premier jour. Rien ne lui ferait accepter un mariage quelconque.

Aussi, malgré son manque d'expérience, en arrivait-elle néanmoins à cette conclusion que le cœur de la femme est bien différent de celui de l'homme ; il se donne presque toujours sans restrictions.

Mais toutes ces considérations n'étaient guère faites pour relever son courage.

Alors que Lucile envisageait de s'installer en Italie, pour un très long temps, une lettre de Monique lui parvint. La jeune femme annonçait une maternité prochaine et laissait éclater sa joie.

« Ma grande chérie, il faudra que tu sois des nôtres d'ici trois mois. Tu seras la marraine de mon enfant. Je ne saurais admettre aucune défaite à ce sujet ; je ne veux même pas penser que l'idée puisse te venir d'en imaginer une.

« Viens donc le plus tôt possible. Tu ne peux croire avec quelle joie je te verrai enfin à « La Hu-cherie ».

Lucile allait répondre qu'il lui était impossible de s'absenter pour le moment, lorsque l'arrivée d'une autre lettre expédiée par Lucien Montlouis lui fit modifier sa décision.

Il l'informait que la santé de Monique laissait fort à désirer. Depuis une violente bronchite contractée l'année précédente, Monique n'avait jamais cessé complètement de tousser et parfois elle donnait des signes inquiétants de fatigue !

Son état ne faisait qu'aggraver la situation. Depuis quelques jours, elle gardait la chambre, sans force et sans courage pour descendre au jardin.

Jamais Monique n'avait parlé de sa santé à sa sœur, dans la crainte de l'inquiéter et jusque-là, Lucien s'était conformé à ce désir, mais à présent, il ne croyait plus avoir le droit de continuer. Il jugeait utile de la prévenir.

Cette fois, Lucile n'envisagea pas une minute de

retarder son arrivée. Elle prit aussitôt le chemin de la France.

Monique était malade ; elle lui consacrerait tous ses soins. Tant pis s'il devait en résulter pour elle de la souffrance et des tourments.

En arrivant à « La Hucherie », Lucile put constater que Montlouis n'avait pas poussé le tableau au noir. Monique avait réellement beaucoup changé. Etendue sur une chaise-longue, dans sa chambre, elle fit un visible effort pour se soulever et tendre les bras à sa sœur.

Suffoquant d'émotion, elle ne put retenir ses larmes.

— Ah ! ma grande, il faut donc que je sois malade pour avoir le bonheur de t'embrasser. En ce cas, je ne me plains pas.

La jeune femme ne mentait point. Elle était aussi sincère que Lucile accourant la soigner. Toutes deux avaient, l'une pour l'autre, une tendresse sans limite.

Le premier moment d'effusion passé, il fallut que Lucile songeât à s'installer et c'est alors qu'elle put réaliser quelle contrainte elle allait avoir à s'imposer.

En pénétrant dans sa chambre, où rien n'avait été changé, elle ressentit une émotion si violente qu'elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. D'un seul coup, tous ses souvenirs lui revinrent en foule.

C'est là qu'elle avait vécu heureuse, qu'elle avait forgé ses premiers rêves et songé à un avenir irréalisable.

Son regard embué de larmes se posait sans les voir sur les meubles et les objets familiers. Ah ! comme elle aurait voulu fuir loin de ces lieux, où jamais elle ne retrouverait la quiétude du cœur.

Désormais, elle resterait constamment sur la défensive, non seulement envers son beau-frère, mais encore vis-à-vis d'elle-même. Ce serait une contrainte de tous les instants.

D'une main mal assurée, elle referma la porte de

rière elle, et, accablée, se laissa tomber sur une chaise basse.

Partie de « La Hucherie » pour oublier, elle s'y trouvait brutalement ramenée avant que son cœur tourmenté eût trouvé l'apaisement.

Tout à coup, alors qu'elle se débattait dans le chaos de ses pensées, elle se redressa, le cœur battant.

Plus que toutes les complications sentimentales, la santé de Monique ne devait-elle pas lui causer du souci. N'était-il point choquant qu'elle eût, pour le moment, d'autres préoccupations ?

— Oh ! c'est mal, c'est mal... balbutia-t-elle, bouleversée.

Et déjà, allant d'un excès à l'autre, elle se jugeait égoïste et dénaturée.

Son inquiétude était vraiment très grande, car jamais elle n'avait vu sa sœur si lasse, si affaiblie.

Mais il est humain de chercher l'apaisement, même en se trompant volontairement. Lucile ne devait pas manquer à cette règle.

Monique, fatiguée par la maladie, et plus encore, sans doute, par sa maternité prochaine, avait dû s'alarmer exagérément de l'éloignement de sa sœur. Une idée fixe peut faire tant de mal...

En effet, dès le lendemain, Monique se sentant beaucoup plus forte, se leva et descendit au jardin, ce qu'elle n'avait pas fait depuis plusieurs semaines. Elle se montra très gaie, et il en fut de même durant les jours suivants.

Ils avaient tous trois un sujet de conversation, sur lequel ils ne tarissaient point : l'enfant qui naîtrait bientôt et la désignation du parrain à pressentir.

Monique voulait absolument qu'on s'adressât à Henri Herblay. Lucile, désirant éviter à celui-ci tout ce qui pourrait lui rappeler son amour malheureux, avait vainement tenté de la dissuader de ce projet ; mais Monique s'était montrée irréductible. Henri était le meilleur ami de Lucien ; ce parrainage lui revenait de droit.

Craignant d'éveiller l'attention, Lucile cessa de discuter et laissa faire.

La réponse d'Henri Herblay fut à peu près celle qu'elle devinait. Il acceptait, mais ne pouvant être en France à l'époque où aurait lieu la cérémonie du baptême, il priait qu'on l'y fit représenter.

Monique se montra si déçue que Lucile se trouva dans l'obligation de justifier la décision du jeune homme. Son devoir professionnel le retenait bien certainement au Mexique, et on ne pouvait vraiment lui en faire grief.

Bon gré, mal gré, Monique dut se résigner.

Il fut donc entendu que Michel Delannoy, le fiancé de Roberte, remplacerait Henri Herblay le jour du baptême.

Dès lors, tout ayant ainsi été réglé, il ne restait plus qu'à attendre le grand événement.

Enfin, le jour tant souhaité arriva, et Monique eut la joie de voir son désir se réaliser : Lucile serait marraine d'une petite fille.

Lucien Montlouis fut seul à être déçu. Mais quelques jours suffirent à lui enlever tout regret ; moins d'une semaine plus tard, il proclamait à qui voulait l'entendre qu'une petite fille était infiniment plus agréable à élever qu'un garçon.

Monique et Lucile échangeaient alors un sourire à la dérobée, mais elles se gardaient de faire la moindre remarque pour ne pas le désobliger.

Dès le premier jour, Monique s'était déclarée assez forte pour nourrir sa fille, et comme Lucile, par prudence, essayait de l'en dissuader, elle s'était récriée avec véhémence. Rien ne lui ferait laisser à une autre de prendre ce doux soin.

CHAPITRE IV

Henri Herblay était demeuré en correspondance avec Montlouis ; aussi Lucile avait-elle souvent de ses nouvelles. C'est ainsi qu'elle avait appris que les projets de mariage qu'on lui prêtait étaient sans fondement ; ils avaient simplement pris naissance dans l'imagination de la bonne Mme Herblay.

Lucien lui ayant adressé ses félicitations, il s'était empressé de répondre pour démentir énergiquement l'annonce de son mariage. Il avait même laissé percer une certaine mauvaise humeur, aussi voulant éviter tout froissement entre sa mère et lui, Lucien s'était-il gardé de lui dire que celle-ci était l'auteur de la prétendue indiscretion.

Le démenti formel d'Henri Herblay fut doux au cœur torturé de Lucile. La tendresse qu'il lui avait vouée demeurait donc entière.

Lorsqu'elle lut clairement en son esprit, elle demeura atterrée.

Aux moments les plus graves de notre vie, une préoccupation de vanité paralyserait-elle donc nos élans ?

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis son retour à « La Hucherie », et bien que la perspective d'être sevrée de la présence de Lucette lui fût extrêmement pénible, Lucile pensait à partir de nouveau, lorsqu'un événement douloureux l'obligea à modifier ses projets.

Une nuit, Monique s'étant levée pour donner des

soins à Lucette prit froid. Tout de suite, son malaise parut sérieux, et le docteur Lenoir déclara ne pouvoir se prononcer avant quelques jours.

Les craintes exprimées par le médecin se confirmèrent malheureusement.

La pleurésie dont souffrait Monique était d'autant plus grave que sa résistance pulmonaire se trouvait tout à fait amoindrie depuis la grave bronchite dont elle avait été atteinte.

Comme le docteur Lenoir, visiblement soucieux, achevait de lui communiquer son diagnostic, Lucile demanda, tremblante :

— Mais, enfin, la vie de Monique n'est pas en danger ?

La voix du médecin se fit sourde pour répondre :

— Je croyais avoir été assez clair. Bref, puisque je n'ai pas su me faire comprendre, je vous répondrai donc qu'en l'état où se trouve Madame Montlouis, on peut tout redouter...

Lucile ne put retenir un cri angoissé.

— Tout ? Même...

— Oui, fit-il très bas, bien qu'elle n'eût pas achevé sa question.

Un frisson parcourut Lucile de la nuque aux talons. Elle pâlit, mais elle n'eut aucune défaillance.

— Je vous remercie de cette franchise, docteur ! Sachant la vérité, je vais consacrer toute mon énergie à sauver Monique. Il faut que nous la gardions, non seulement pour nous, mais encore pour sa fille.

Le docteur Lenoir tendit les mains à Lucile :

— Je compte sur vous pour m'aider à accomplir la lourde tâche qui m'incombe.

Bien que le médecin lui eût, en partie, dissimulé la vérité, Lucien Montlouis était toujours vivement inquiet, aussi lorsque Lucile le rejoignit, alla-t-il vivement au-devant d'elle.

Malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître rassurée, son visage avait une expression tragique, à laquelle Lucien ne se trompa pas.

— Mon Dieu, est-ce possible ! Ma petite Monique...

Vite, Lucile intervint :

— Mon ami, ne vous exagérez point le danger. Réagissez, sinon Monique comprendra et cela suffirait à la tuer...

« Allons la rejoindre immédiatement, si nous ne voulons qu'elle s'inquiète de notre absence prolongée après la visite médicale.

— Vous avez raison, Lucile. Je vous suis, répondit-il d'une voix raffermie.

Et, toujours pâle, mais souriant, il gagna avec elle la chambre où Monique les attendait avec impatience.

Le buste soulevé et calé par plusieurs oreillers, elle était presque assise dans le lit. Pourtant, elle respirait avec peine. Elle voulut tendre les bras à Lucile, mais l'effort qu'elle fit lui arracha une plainte et elle se renversa haletante, sur ses oreillers.

Effrayée, Lucile s'élança vers elle, en poussant une exclamation. Heureusement Monique reprenait déjà ses sens et se hâta de la rassurer.

Le cœur serré, Lucile examinait ardemment le pauvre visage marqué des stigmates de la maladie.

D'une pâleur excessive, qui n'avait plus rien de vivant et se confondait avec la blancheur du linge, Monique semblait vieillie de plusieurs années. La surprise pénible éprouvée par sa sœur ne lui échappa malheureusement point. Aussi son regard, virant aussitôt, chercha-t-il un miroir.

Lucile, ayant surpris ce mouvement, comprit ce qui se passait en son esprit. Alors, feignant la gaieté, elle se mit à rire.

— Ah ! les malades sont bien tous les mêmes !

« Si on les aborde avec sérénité ils vous accusent d'indifférence et si, par contre, on leur parle d'un air contrit ils deviennent aussitôt sombres et inquiets. Il faut avouer qu'ils sont d'un commerce bien difficile.

Cette bonne humeur et cette critique, fort juste en somme, rassérénèrent instantanément Monique. Son regard s'éclaira :

— Ma grande, si j'étais plus forte, comme je risais de bon cœur. Mais cela me fait mal et je tousse.

Elle parlait doucement et avec peine. La respiration sifflait entre ses lèvres pâles ; pourtant il n'y avait certainement aucune arrière-pensée en elle.

Sa faiblesse était grande, néanmoins, car ayant échangé encore quelques phrases avec Lucile, elle ferma les yeux, cédant à la fatigue.

C'est seulement un mois plus tard que le médecin put déclarer tout danger immédiat écarté. Tout dépendait maintenant de l'avenir. Bientôt, la malade entrerait en convalescence et ce n'était pas la période la moins délicate à passer.

Depuis son arrivée à « La Hucherie », Lucile avait tellement consacré toutes ses pensées à sa sœur, que la présence constante de Lucien auprès d'elle ne lui avait causé aucune peine.

Son cœur était comme engourdi, fermé à tout sentiment autre que sa tendresse quasi-maternelle pour Monique. Une mère, voilà ce qu'elle était volontairement devenue au chevet de sa chère malade !

Mais lorsqu'elle se trouva soudain libérée de ses angoisses immédiates, tous ses soucis revinrent l'assaillir en foule, les regrets douloureux germèrent de nouveau en son esprit tourmenté.

Elle voulut les repousser, lutta de toutes ses forces, mais ne parvint qu'à se rendre l'existence beaucoup plus pénible.

Pourtant elle n'avait aucun reproche à s'adresser ni dans le passé ni dans le présent ; jamais elle ne s'était montrée coquette à l'égard de Lucien Montlouis, jamais elle ne s'était départie devant lui de la plus extrême réserve.

Ayant éprouvé une terrible déception, elle avait su cependant rester une sœur affectueuse et tendre.

Son mérite était grand d'agir ainsi, car il eût été excusable qu'il en fût autrement. Le cœur humain n'est pas toujours à la hauteur de sa tâche.

Depuis le jour où lui avait été révélé l'amour réciproque de sa sœur et de Lucien, jamais en son

prit n'avait germé la moindre arrière-pensée ; pourtant, la vue de son beau-frère lui causait parfois un choc douloureux.

Or, ce trouble, qu'elle se sentait impuissante à dominer, inquiétait sa conscience si scrupuleuse, elle se le reprochait comme une faute, presque comme un crime.

A ces moments, où elle se débattait désespérément dans le chaos de ses sentiments, sans bien définir ce qu'elle éprouvait, elle cherchait un refuge auprès de la petite Lucette. Cet enfant était le plus sûr dérivatif qu'elle pouvait espérer.

Lorsque Lucette se blotissait tendrement dans ses bras, alors elle se sentait plus forte, armée contre toutes les tentations.

L'amour n'était pas fait pour elle. Son lot était d'être une mère, une éducatrice. Après tout, le rôle qu'elle avait à jouer en valait bien un autre et n'était pas sans grandeur.

Au grand dépit de la nurse, Lucette avait tout de suite manifesté un vif attachement pour sa marraine. Quant à Monique, loin d'en être jalouse, elle s'en montrait au contraire ravie.

C'est que, durant son lent retour à la vie, elle formait des projets d'avenir et, avec le doux entêtement d'un cœur affectueux, elle cherchait par quel moyen il lui serait possible de garder Lucile auprès d'elle.

Bientôt, il devait lui apparaître que, seule, Lucette aurait ce pouvoir.

Le jour où Monique acquit cette certitude, elle eut peine à retenir un cri de joie ; à présent, sa sœur ne la quitterait plus !

En effet, Lucile ne parlait jamais de repartir pour l'Italie ; toutefois, ce n'était pas la crainte d'être séparée de Lucette qui la guidait. Maintenant, elle avait un souci plus grave et moins intéressé.

La santé de Monique ne se rétablissait pas aussi rapidement qu'il eût été désirable. La convalescence se prolongeait en effet au delà de toutes les prévisions, le médecin se montrait soucieux.

« Aux beaux jours tout rentrera dans l'ordre » avait-il dit au début.

Mais ce pronostic ne semblait guère près de se réaliser. En effet, l'été, enfin venu, s'écoula sans apporter une grande amélioration dans l'état de Monique.

La jeune femme demeurait toujours très faible, aussi la plupart du temps restait-elle étendue sur une chaise-longue, devant la fenêtre de sa chambre largement ouverte.

Aux heures chaudes de la journée, elle pouvait seulement descendre dans le jardin. Souvent elle avait tenté de s'installer à l'ombre des grands arbres, mais malgré la douceur de la température, elle finissait toujours par avoir froid au bout d'un moment.

— C'est bizarre. Je ne suis bien qu'au soleil ! s'étonnait-elle parfois.

« Je serai tranquille lorsque je me sentirai aussi alerte que jadis.

Lucile, à bout d'arguments, finissait par se taire. Elle comprenait d'autant mieux l'inquiétude de Montique qu'elle la partageait.

Lucien, lui, se montrait moins impatient. Il est vrai que ses occupations lui servaient de dérivatif. Obligé de se rendre souvent aux quatre coins du domaine, il n'avait pas constamment sous les yeux les défaillances de Monique.

Il attendait avec confiance de voir se réaliser les promesses du docteur Lenoir, si bien qu'un beau jour celui-ci se trouva dans la nécessité de le tirer de sa quiétude.

— Cher monsieur, quoique le climat de notre Solagne soit relativement doux, il est beaucoup trop rude pour Madame Montlouis.

Et comme Lucien tressaillait nerveusement, il s'était empressé d'achever :

— Il faut emmener notre malade passer l'hiver en Provence. Là, seulement, elle pourra se remettre, ici il n'y faut pas songer. Je vous conseille de partir le

plus tôt possible, avant les premiers froids de l'automne.

Cependant, il fallait être prudent si on ne voulait pas risquer d'alarmer Monique. Ce fut Lucile qui se chargea de la pressentir ; elle le fit d'ailleurs avec la complicité de la bonne « Tantine ». Clouée souvent à la chambre par des douleurs, celle-ci serait heureuse, disait-elle, d'avoir, pour quelque temps, ses chères petites auprès d'elle.

Pas une minute, Monique ne soupçonna la ruse : elle s'inquiéta même :

— Pour que Tantine écrive sur ce ton, il faut qu'elle se sente sérieusement souffrante ou qu'elle s'ennuie terriblement. Allons la distraire. C'est bien le moins que nous puissions faire ! conclut-elle, sans hésitation.

Durant la période d'hiver Lucien Montlouis pouvait facilement s'absenter de « La Hucherie », aussi, en quelques jours tout fut-il prêt pour le départ.

La maison qu'habitaient Mlle de Villeneuve et sa belle-sœur Mme Chabrolles était vaste et confortable, aussi tous trois purent-ils s'y installer à leur aise, avec l'enfant et la nurse.

Ce coin de Provence était si différent du pays solognot, cher au cœur de Monique, que celle-ci s'émerveillait de toutes choses. Tout la charmait, l'intéressait : la beauté du paysage, les coutumes, les mœurs...

Il y eut ainsi en elle, au début de son séjour, une recrudescence de vitalité qui frappa son entourage. Comme il avait été convenu que Monique demeurerait éloignée de « La Hucherie » jusqu'au mois de mai, on pouvait donc espérer qu'elle y reviendrait complètement rétablie.

Malheureusement, cette amélioration était toute factice et uniquement provoquée par la surexcitation résultant de ce changement de vie. Une quinzaine de jours plus tard, Monique accablée de fatigue, devait, de nouveau, passer des heures étendue sur une chaise-longue.

— C'est curieux, je n'ai pas la force de bouger.

« Il est des moments où je sens la vie m'abandon-

ner... Mais je ne veux pas mourir... je veux vivre pour mon enfant !

Vivre pour son enfant, ce n'était pas une banale formule que Monique employait là. Elle n'avait réellement qu'un but. Donner à Lucette toute la tendresse de son cœur, lui consacrer tous ses instants pour arriver à en faire un être exquis, doué des dons les plus rares.

Ce désir était si ardent chez elle, que des heures durant elle demeurerait, les yeux clos, se complaisant à imaginer Lucette grandie...

Celle-ci tenait une telle place dans sa vie que, malgré son amour, pourtant profond, pour Lucien, c'était toujours à elle qu'allaient ses pensées, lorsque l'avenir l'angoissait.

Rien n'avait entamé la force de son affection pour son mari, mais, selon la loi de la nature, elle était mère avant tout.

Hélas ! elle avait beau tendre sa volonté pour atteindre à la guérison, elle sentait ses forces décroître lentement. C'est ainsi qu'en dépit des soins les plus assidus et de la douceur d'une température tout à fait clémente, l'état de Monique avait empiré lorsque l'hiver prit fin. Non seulement elle toussait beaucoup plus, mais elle avait encore maigri.

Il était évident que, dans ces conditions, on ne pouvait penser à la laisser se réinstaller à « La Hucherie ». Il fallait donc la décider à rester auprès de la bonne Tantine, tandis que Lucien retournerait en Solagne, où l'appelait la surveillance du domaine.

Ce n'était pas là un de ces projets faits pour plaire à une femme éprise, aussi Lucien se chargea-t-il de le lui exposer.

Et comme aux premiers mots, il vit le visage de Monique se rembrunir, il crut bien faire en insinuant qu'un séjour prolongé en Provence ferait le plus grand bien à leur enfant. Mais, tout de suite, elle l'interrompit :

— Mon pauvre chéri, à quoi bon te donner tant de

mal ! C'est à moi que ce séjour fera du bien, je le sais, va !

Bravement, il se mit à rire, ne voulant pas accuser le coup.

— Une température douce a toujours une heureuse influence sur la santé. Je regrette bien de ne pouvoir rester avec toi, mon aimée. Heureusement, je viendrai te voir souvent, tous les quinze jours. Ainsi le temps nous paraîtra plus court.

Grave, avec des larmes dans les yeux, elle murmura :

— Viens me voir aussi souvent qu'il te sera possible. Cela ne durera peut-être pas longtemps...

Si Lucien avait cédé à l'élan de son cœur, il aurait pris Monique dans ses bras, mais avant tout, il voulait la rassurer. Aussi se contraignit-il à feindre la tranquillité.

CHAPITRE V

Ainsi qu'il avait été convenu, Lucien réintégra « La Hucherie » et Lucile demeura auprès de sa sœur.

Celle-ci avait grandement besoin de soins, tant moralement que physiquement.

On sentait toujours en elle le même désespoir, le même détachement pour les joies d'ici-bas.

Lorsqu'on parlait de guérison, son pauvre visage, si pâle et si émacié, se contractait douloureusement.

Au début, Lucile affecta de ne rien remarquer, mais il lui fut bientôt impossible de se cantonner dans cette attitude. En effet, chaque fois que les circons-

tances lui en donnaient l'occasion, Monique ne manquait jamais d'évoquer le temps où elle ne serait plus.

Et les jours passaient sans que jaillit le rayon d'espoir tant souhaité. Il était devenu à peu près impossible de laisser Lucette éloignée de sa mère durant quelques heures, car Monique finissait toujours par s'inquiéter.

Et quand Lucile tentait de la raisonner, elle n'avait que des paroles de désespoir.

— Ma grande, ne me prive pas de Lucette ; plus tard, quand je ne serai plus, tu le regretterais.

Lucile protestait alors, mais son rire était contraint, sa voix mal assurée.

Le jour vint où Monique eut le courage de parler de l'avenir.

Un après-midi que la bonne Tantine était allée avec sa belle-sœur et la nurse promener l'enfant, elle retint Lucile, alors que celle-ci se levait pour arranger des fleurs dans un vase.

— Viens auprès de moi, très près, car je n'ai plus beaucoup de forces... Enfin, il faut que personne n'entende ce que j'ai à te dire...

Le cœur serré, mal à l'aise, Lucile feignit cependant de ne point s'alarmer.

— Oh ! nous sommes seules et nous n'avons guère de secrets...

Doucement, Monique l'interrompit.

— Eh bien, nous en aurons un. Quoi que je dise, je te demande de ne pas m'interrompre, car j'ai besoin de tout mon courage. C'est promis ?

En proie à une appréhension folle, Lucile se contenta d'abaisser la tête en signe d'assentiment. Alors, d'une voix sourde, Monique murmura :

— Ce ne sont pas mes dernières volontés, que je vais te dicter, je me contenterai de t'exprimer mon plus ardent désir, j'espère que tu en tiendras compte.

« Il y aura bientôt un an que je suis venue chercher la santé dans ce beau pays. Si, au début, j'ai espéré guérir, il y a longtemps que j'y ai renoncé. De mois

en mois, je sens mes forces diminuer. Je suis perdue...

— Oh !

— A quoi bon protester, rien ne peut plus me tromper. La certitude de la fin est entrée en moi... Je ne verrai certainement pas s'écouler un autre hiver. Quelques mois encore à vivre et ce sera beaucoup, je crois.

Certes, Lucile s'attendait à avoir un entretien pénible ; pourtant, elle n'imaginait pas qu'il pût être cruel à ce point, aussi n'eut-elle point la force de retenir ses larmes.

— Voyons, Luce, sois raisonnable. Je le suis bien, moi, et je t'assure qu'il me faut pour cela beaucoup de courage...

« Mourir à vingt ans, ou presque, voilà certes un triste sort, pourtant ce ne sont pas les joies égoïstes de la vie que je regretterai. J'en ai déjà fait le sacrifice. Renoncer aux satisfactions matérielles et intellectuelles auxquelles j'étais en droit d'aspirer ne me coûte point tellement, mais ne plus vous voir, vous tous qui me choyez si tendrement, voilà qui est terrible...

« Et cependant, il est quelque chose, de plus affreux encore.... C'est de partir en laissant un enfant, trop jeune pour qu'il garde le moindre souvenir de sa mère...

— Monique, ma chérie, tu te fais du mal ! s'exclama Lucile bouleversée.

Mais lui étreignant longuement les mains, Monique poursuivit avec une énergie qu'on n'eût pas attendue d'un être si débilité :

— Je n'ai pas peur des mots ; il faut tellement plus de courage pour regarder en face les événements...

« De toute la tendresse que j'ai vouée à mon enfant, bientôt il ne restera rien ! Et puis, un jour viendra où une autre femme prendra dans son cœur la place que j'aurais dû avoir. Lucette la chérira comme sa mère et peut-être même lui donnera-t-elle ce nom.

Une protestation monta aux lèvres de Lucile.

— Ton mari t'aime ! S'il t'arrivait malheur...

— Il est trop jeune pour rester seul. Moi disparue, il refera sa vie, cela n'est pas douteux.

— Tu déraisonnes ! Comme tant de malades, tu te laisses guider par l'imagination.

Grave, Monique hocha la tête.

— Je suis au contraire très lucide... J'ai longuement réfléchi avant de parler. Oh ! j'ai eu tout le temps nécessaire pour cela ; il y a si longtemps que je suis malade !

« Au début, je me révoltais chaque fois que l'évidence s'imposait à moi. Comme toi, je me refusais à admettre qu'une autre femme pût prendre ma place au foyer qu'il me faudra abandonner un jour.

« Et puis, enfin, à force de ressasser la même pensée douloureuse, j'ai fini par m'y résigner.

« Maintenant, je suis faite à l'idée de disparaître et d'être remplacée dans le cœur de mon mari...

« Malheureusement, je ne parviens pas à faire preuve du même détachement lorsqu'il s'agit de mon enfant... je crierais de douleur si je ne me contenais point, aussi ai-je cherché le moyen d'empêcher cela, cette affreuse chose.

« Ce moyen, je l'ai trouvé... C'est à moi de choisir celle qui devra me remplacer...

Puis, comme Lucile sursautait et la regardait avec inquiétude, elle ajouta vivement, ayant visiblement hâte d'en terminer :

— Ecoute-moi bien, car j'ai mis mon espoir en toi. Je sais que pour m'éviter une peine quelconque, tu es prête à t'imposer n'importe quel sacrifice. Je suis sûre de ton dévouement. Il ne me fera point défaut à l'heure où la mort viendra me frapper, n'est-ce pas ?

— Tu me tortures ! Je veux avant tout te tranquilliser, te rendre heureuse ! Que faut-il faire pour cela ?

— Le sacrifice de ton avenir !

Muette de surprise, Lucile regarda sa sœur. Mais lui serrant fiévreusement les mains, celle-ci poursuivait, une flamme singulière au fond des yeux :

— Ma grande, au nom de l'immense affection que tu m'as toujours témoignée, je te demande de prendre à mon foyer la place...

Monique ne put achever ; un cri l'interrompit.

— Comment... tu voudrais...

Livide, Lucile s'était levée, esquissant un instinctif mouvement de fuite, qu'elle ne put d'ailleurs achever, car Monique, lui enfonçant les doigts dans les poignets, la retenait désespérément.

— Ma grande, je te supplie de m'accorder ce que je te demande. Tu es la seule à qui je puisse confier Lucette, car tu es la seule qui n'usurpera pas ma place dans son cœur.

Frémissante, Lucile se dégagea d'un mouvement brusque de l'étreinte de sa sœur. C'en était trop !

Avait-elle donc lutté désespérément durant des années contre elle-même, pour voir brusquement renaître tous ses tourments ? Si Monique avait conçu ce projet étrange, c'est que jamais elle n'avait soupçonné le douloureux secret de sa sœur ; accepter serait donc trahir sa confiance.

Le mouvement par lequel Lucile s'était libérée avait été plus brutal qu'elle ne l'aurait voulu, aussi Monique jeta-t-elle un cri de douleur.

— Quoi... tu me repousses ! On dirait que je te fais horreur.

Et, prise d'une défaillance soudaine, elle éclata en sanglots.

— Tu ne m'aimes pas !

Ce reproche, formulé de façon si poignante, causa une véritable douleur à la pauvre Lucile. L'esprit perdu, les pensées en déroute, elle eut peur de défaillir et de livrer peut-être son secret, aussi se raidit-elle désespérément pour avoir la force de parler.

— Mon affection pour toi ne peut être mise en doute. Si j'ai été brutale, je te prie de m'excuser... je m'attendais à tout, sauf à cela...

Monique sanglotait toujours, si pitoyable en son désespoir que Lucile, en proie à un trouble intense, s'élança vers elle et la prit dans ses bras.

— Tu es aussi peu raisonnable qu'un enfant, et tu te fais du mal.

Dolente, brisée, Monique protesta :

— C'est toi qui me fais du mal en refusant ce que je te demande.

Et posant doucement sa tête sur l'épaule de sa sœur, elle ajouta d'un ton de supplication poignante en joignant les mains :

— Si tu veux adoucir mes derniers moments, accepte !

« Oh ! j'en sais quel sacrifice je te demande. C'est toute ta vie bouleversée, puisque tu avais décidé de ne jamais te marier. Mais plus le sacrifice que tu me feras sera grand, plus je t'en aurai de reconnaissance !

— Ce que tu me demandes est odieux et je n'y consentirai jamais ! D'ailleurs, les circonstances s'y opposeront certainement. Tu vivras...

— Je suis perdue et tu me refuses la seule consolation qu'il t'était possible de me donner ! riposta Monique, hors d'elle.

Pourtant, pas une minute, la tentation n'effleura Lucile. En raison des sentiments qui subsistaient en son cœur pour son beau-frère, elle eût considéré comme une trahison de l'épouser. D'autre part, dire la vérité, c'était empoisonner les derniers jours de Monique, et, par conséquent, commettre une mauvaise action. Elle était aussi incapable de l'une que de l'autre.

La peine de Monique lui causait une véritable douleur et l'atterrit. Sa souffrance, à elle, ne suffisait donc pas ?

Mais, dans l'état où se trouvait la malade, une telle surexcitation devait avoir de fâcheuses conséquences. Tout à coup, Lucile la vit haleter et porter sa main à sa poitrine, comme si elle voulait se libérer d'un poids écrasant ; alors, prise de peur, elle tenta de faire une diversion :

— Ma chérie, puisque mon refus te contrarie à ce point, je me chargerais d'élever Lucette si tu ne pou-

vais le faire. Cela, je te le jure, mais ne me demande rien d'autre.

Malgré la suffocation qui la brisait, la jeune femme trouva encore la force de riposter d'une voix entrecoupée :

— Lucien aime son enfant. Il n'acceptera point de s'en séparer. Et puis, à son âge, on se lasse d'un foyer solitaire. Lucette aura pour mère une étrangère.

Monique n'eut pas la force de supporter plus longtemps cette pensée. Elle se renversa brusquement en arrière, tordue dans une crise de nerfs, cependant que Lucile, affolée, appelait désespérément à l'aide.

— Vite, téléphonez au médecin ! ordonna-t-elle à la domestique accourue en hâte.

Lorsque le docteur Morlet arriva une demi-heure plus tard, il trouva Lucile qui l'attendait, pâle et anxieuse dans l'antichambre. Elle n'avait quitté le chevet de Monique qu'en entendant la voiture stopper devant la porte.

En apercevant le pauvre visage douloureusement contracté de la malade, il fronça les sourcils et son regard chercha celui de Lucile, qui se débattait.

Cette attitude inaccoutumée de Lucile l'étonnait ; mais il n'eut pas le temps de s'attarder plus longtemps à en chercher la cause, car Monique lui tendait la main.

— Allons, ces maudits nerfs ont encore fait des leurs ! plaisanta-t-il.

Lorsque Lucile le reconduisant, ils se trouvèrent tous deux de nouveau dans l'antichambre, son visage redevint soucieux.

— Mme Montlouis a éprouvé un choc violent, dont la cause m'importe peu.

« Or, dans l'état de santé très précaire où elle se trouve, toute émotion, douce ou pénible, est à éviter. Je ne puis actuellement me prononcer sur les conséquences qu'aura peut-être cette crise.

« En tout cas, veillez à ce que, dorénavant, votre malade n'éprouve aucune contrariété. Il lui faut le calme absolu, la tranquillité la plus complète.

Le docteur Morlet avait raison d'être pessimiste ; Monique ne se remit pas de ce choc. Considérée comme perdue depuis plusieurs mois déjà, elle ne lui dut certes pas la mort, mais la date de la fatale échéance en fut avancée.

Jamais, depuis ce jour, Monique n'avait fait à Lucile la moindre allusion au douloureux entretien dont elles gardaient cependant toutes deux l'amer souvenir.

Cette extraordinaire réserve étonnait grandement Lucile ; pourtant, elle n'en laissait rien voir, dans la crainte de causer quelque contariété à Monique.

Mais les événements devaient aller si vite que Lucile ne put les parer.

La mauvaise saison étant revenue, Lucien Montlouis avait, comme l'automne précédent, déserté « La Hucherie » et, à la grande joie de Monique, il ne quittait plus son chevet.

— J'en profite, nous sommes si rarement ensemble, expliquait-il, s'efforçant de la rassurer.

Alors, elle lui serrait doucement la main, et un pâle sourire entr'ouvrait ses lèvres décolorées. Elle savait à quoi s'en tenir. Et c'est pourquoi maintenant elle n'embrassait jamais Lucette. Chaque matin, la nurse la lui amenait, mais Monique trouvait toujours un prétexte pour abrégé le séjour de l'enfant dans sa chambre.

« Lucette la fatiguait, l'ennuyait même », disait-elle.

Alors, la domestique obéissait, sans avoir le moindre soupçon de l'héroïsme que Monique devait déployer pour renoncer aux caresses de Lucette.

— Le séjour dans une chambre de malade n'est pas indiqué pour un enfant de son âge, objectait-elle avec tranquillité.

Son attitude était si sereine que parfois Lucile se demandait si elle était affectée.

Cette incertitude ne devait malheureusement pas se prolonger bien longtemps.

Comme il arrive souvent, en pareil cas, l'état de

Monique empira brusquement, et, en quelques jours, elle fut au plus mal.

Un soir, alors que Montlouis et Lucile, inquiets et tourmentés, veillaient à son chevet, elle murmura, avec effort :

— Ma grande, je ne passerai pas la nuit, je suis à bout. A cette heure, refuseras-tu encore de prendre l'engagement solennel qui pourrait adoucir mes derniers moments ?

Lucile s'attendait si peu à cette demande qu'elle demeura sans voix et ses yeux se fixèrent sur Monique avec une sorte d'épouvante. Il y eut ainsi un instant de silence tragique, tandis que Montlouis, interdit, les regardait sans comprendre.

Par hasard, le regard de Lucien rencontra celui de Monique. La mourante tressaillit et, dans un geste d'imploration, elle joignit les mains.

— Et toi, Lucien, seras-tu aussi cruel ? Je te supplie de me garder intacte l'affection de ma fille. Ne me donne pas de remplaçante auprès d'elle...

En proie à une surexcitation folle, elle parlait d'une voix hachée, et les mots jaillissaient, heurtés, à peine compréhensibles, de ses lèvres crispées. Alors cédant à une sorte de panique, Lucile se dressa et lui étreignit les mains :

— Monique... par pitié, n'achève pas !

Mais la fixant d'un regard qui la fouillait jusqu'à l'âme, Monique répliqua lentement avec difficulté :

— On n'évite point sa destinée. La mienne était de disparaître... Que ne l'ai-je compris avant de fonder un foyer !

Elle s'interrompit, rêva un instant, puis, sourdement, ajouta :

— Mais peut-être cela vaut-il mieux ainsi...

Son regard alla de sa sœur à son mari et, sans hésiter, elle poursuivit comme si elle accomplissait une tâche sacrée :

— Lucien, depuis notre mariage, tu n'as guère été heureux. Je m'en excuse. J'ai pourtant tout fait

pour assurer ton bonheur !... Je souhaite que l'avenir te soit plus clément.

« Moi disparue, il faudra refaire ta vie, je l'exige.

Malgré la douloureuse stupeur que lui causaient ces paroles, Montlouis eut cependant la présence d'esprit de protester :

— Je te prie de te taire. Tu te fais bien inutilement du mal.

Lucile, bouleversée, jeta un cri :

— Oh ! oui, oui... Lucien, faites-la taire. Elle se torture !

Mais fiévreuse, véhémence, Monique l'interrompit :

— Ce qui me torture, c'est ta résistance, c'est ton refus. Tu ne dois pas contrarier une mourante... C'est cruel...

— Monique, tu ne doutes cependant point de mon affection.

— Oh ! non. Tu me l'as assez prouvée. Et c'est...

La jeune femme s'arrêta brusquement, les traits contractés par la douleur, et, un instant, elle demeura haletante, la respiration coupée. Un silence tragique pesa.

Angoissée, Lucile se pencha sur sa sœur, pour lui faire absorber une potion et, à la dérobée, elle échangea un long regard avec son beau-frère.

C'était dans une crise semblable que leur chère malade s'en irait pour toujours ; ils le savaient l'un et l'autre, aussi étaient-ils également navrés.

Cependant, pour le moment, Lucile était plus violemment émue, car son refus avait causé la défaillance éprouvée par sa sœur. Le résultat obtenu était-il bien celui qu'elle désirait...

L'esprit en déroute, Lucile s'affairait dans l'appréhension d'un malheur.

Mais Monique retrouvait peu à peu sa respiration ; elle put enfin parler avec effort. Cette fois, elle ne s'adressa pas à sa sœur. La tête tournée vers son mari, elle lui fit signe de se pencher pour mieux entendre.

— Lucien, tu seras... plus raisonnable qu'elle, je pense. Pour élever Lucette il faudra te remarier...

Il voulut encore protester, mais elle ne lui en laissa pas le loisir.

— Non. Ecoute-moi... Nous n'avons plus le temps de discuter...

« J'ai choisi ta compagne, car, seule, elle pourra... être une mère pour Lucette...

Il crut qu'elle délirait, aussi se garda-t-il de discuter. Mais, avec l'admirable divination des mourants, Monique comprit ce qui se passait en son esprit.

— Lucien, la plus grande preuve d'amour que je puisse vous donner... à toi et à notre enfant, c'est de te demander d'épouser Lucile... Elle vous rendra heureux tous les deux.

Cette fois, la plus profonde stupeur se lut sur le visage de Montlouis et, comme il ne répondait pas, elle insista, fébrile :

— Je mourrais malheureuse... si je savais qu'un jour une autre femme qu'elle, me remplacera dans le cœur de notre enfant !... Donne-moi l'assurance qu'il n'en sera rien...

Encore étourdi par la surprise, il n'osait prendre l'engagement demandé, car jamais il n'avait envisagé une telle éventualité qui, au fond, lui paraissait choquante. Lucile était une sœur pour lui ; l'idée d'en faire sa compagne ne lui serait certainement pas venue, si Monique ne l'avait formulée.

Cependant, avec l'entêtement d'un enfant malade, celle-ci reprenait :

— Lucien... jure de faire ce que je te demande !
Malgré son trouble, il objecta non sans bon sens et avec une gêne réelle :

— Adresse-toi à Lucile. Si le bonheur de Lucette est en jeu, je ferai ce que vous déciderez toutes deux.

Lucile ne s'attendait certainement pas à de telles paroles, car elle demeura pétrifiée. Une expression de stupeur douloureuse, presque de peur, se peignit sur ses traits. Elle eut un cri de révolte.

— Mais c'est fou ! Monique, je te promets d'élever

ta fille, de ne jamais la quitter, je m'engage à cela, à cela seulement ! Ne me demande rien d'autre.

La mourante espérait certainement une réponse différente, car elle poussa un léger cri comme si elle venait de recevoir un coup en pleine poitrine. Elle porta les mains à son cœur et demeura immobile, semblant pétrifiée.

Elle voulut parler, mais ses lèvres s'agitèrent vainement, sans émettre aucun son. Alors, ses yeux cherchèrent ceux de sa sœur qui se déroberent.

C'était là, sans doute, un choc trop violent, car, brusquement ses pupilles s'élargirent et sans un mot, sans un cri, elle s'effondra à la renverse sur ses oreillers.

Lucile crut que l'irréparable était accompli ; jetant un cri d'angoisse, elle se précipita sur sa sœur.

Pour le moment, il ne s'agissait que d'une syncope. Malheureusement, celle-ci était d'une telle gravité que le surlendemain la pauvre Monique rendait le dernier soupir sans avoir repris connaissance.

Jusqu'à l'instant suprême, Lucile demeura à son chevet, épiant anxieusement le cher visage, d'où toute vie semblait déjà s'être retirée. Mais ce fut inutilement, les jolis yeux ne se rouvrirent point.

Lorsque Lucile comprit que tout était fini, elle s'effondra à genoux devant le lit funèbre dans une crise de larmes terrible :

— Monique, ma chérie, pardonne-moi de n'avoir pas adouci tes derniers moments, comme je l'aurais voulu, mais c'était au-dessus de mes forces... Si tu savais ! Si tu savais !

CHAPITRE VI

Si les jours qui précédèrent les obsèques furent affreux, ceux qui les suivirent ne le furent pas moins, car c'est alors que se posa le problème de l'organisation de la vie future.

Lucille tiendrait évidemment l'engagement pris au chevet de la mourante. Elle élèverait sa filleule, mais elle ne savait trop dans quelles conditions, et cette incertitude l'angoissait. Quelle décision Lucien Montlouis allait-il prendre au sujet de son enfant ? S'il se refusait à quitter Lucette, il lui faudrait donc vivre côte à côte avec lui ?

Cette perspective affolait littéralement Lucille, qui se demandait avec épouvante si elle aurait la force de s'imposer une telle contrainte.

Ce fut la bonne Tantine qui, tout naturellement, trouva la solution.

Lucien, lui, semblait trop affecté pour retourner s'installer à « La Hucherie ». Pourquoi ne voyagerait-il pas durant quelque temps, jusqu'à ce que l'apaisement se soit fait en son cœur ?

En réalité, sans rien savoir de l'ultime entretien que Monique avait eu avec sa sœur et son mari, elle jugeait que la vie commune leur pèserait peut-être lourdement à tous deux, en leur rappelant la morte.

A tous moments, le souvenir de celle-ci se dresserait devant eux ; chaque coin de la vieille maison en était peuplé. Au cours de leurs conversations, ils

l'évoqueraient, aussi n'arriveraient-ils pas à oublier...

— Je crains surtout pour ton beau-frère ce retour trop rapide. Les hommes s'accommodent mal de ces situations douloureuses. Si nous n'adoucissons pas sa solitude, il la prendra en horreur et n'aura plus qu'un désir : refaire sa vie avec une autre femme. Ce serait peut-être un malheur pour Lucette. On ne sait jamais. C'est pourquoi il faut être très prudent. Qu'en penses-tu ? avait-elle demandé à Lucile.

Les intentions de la bonne demoiselle servaient trop bien les secrets désirs de celle-ci, aussi lui donna-t-elle sa pleine approbation.

— Oh ! Tantine, tu as plus que moi l'expérience de la vie. Je m'en remets entièrement à toi...

— Tu as raison, mon enfant. Je remplacerai votre mère en cette triste circonstance.

Pourtant, si Lucien Montlouis accepta presque avec empressement de demeurer un certain temps éloigné de « La Hucherie », ce n'était pas pour fuir la tristesse de ce séjour, mais simplement parce que, depuis la scène qui avait précédé la mort de Monique, il éprouvait une sorte de gêne à se trouver seul avec Lucile. Celle-ci était une sœur pour lui ; jamais il ne l'avait considérée autrement, aussi la possibilité d'une union entre eux lui causait-elle un malaise, vague, mais très pénible.

Il avait déjà envisagé l'éloignement comme la seule solution possible, mais il n'avait pas osé en parler, craignant d'être mal compris et accusé d'indifférence.

La proposition formulée par Tantine lui causa donc un vrai soulagement.

Pourtant, il lui en coûtait terriblement de se séparer de Lucette, dont la compréhension commençait à s'éveiller. Elle était à l'âge où les enfants ouvrent leur cœur à ceux qui les cajolent. En s'éloignant, sans doute perdrait-il sa tendresse ?

« Bah ! je reviendrai d'ici quelques mois. Elle n'aura pas eu le temps de m'oublier, et la situation ne sera déjà plus la même », songea-t-il.

Rasséréné par cette résolution, il ne fit rien pour retarder son départ et s'habitua si bien à cette idée qu'en quelques jours il en vint à le juger indispensable.

En effet, comme beaucoup d'hommes, il avait horreur de la tristesse et de l'isolement ; malgré son inexpérience de la psychologie masculine, la bonne Tantine ne s'était pas trompée.

Lucien Montlouis était susceptible de faire un acte de bravoure, mais il était incapable de s'astreindre à un sacrifice journalier. Les hommes n'ont pas cet héroïsme, le plus pénible de tous, car il nécessite une persévérance et une abnégation sans bornes.

La perspective de se retrouver à « La Hucherie », dans ce décor familier, où il avait vécu ses premiers jours de bonheur avec Monique, lui causait une répugnance insurmontable. Et c'était peut-être la raison qui l'avait incité à remettre à plus tard de faire revenir le corps de la morte, pour l'inhumer dans le caveau familial.

Mais il avait honte de cette faiblesse un peu égoïste ; aussi afin qu'on ne puisse la soupçonner, adopta-t-il un itinéraire qui l'éloignerait de la France.

Le Maroc, encore mystérieux, malgré la civilisation envahissante, l'attirait depuis longtemps. Il le visiterait donc en détail.

Lucile fut la plus acharnée à lui conseiller de réaliser ce projet et de partir au plus tôt.

Certes, elle souhaitait son départ comme une délivrance, et, pourtant, lorsqu'il fut parti, elle éprouva soudain une impression d'abandon et de solitude désespérante.

Elle comprit alors que l'amour vivait toujours aussi puissant en son cœur. Cette découverte la bouleversa. Aussi pleura-t-elle longtemps, assise près du petit lit où dormait sa filleule.

N'avait-elle pas assez de chagrin sans s'en créer inutilement !

Mais le cœur n'est pas toujours d'accord avec la raison, Lucile le constatait une fois de plus.

La semaine suivante, en compagnie de Mlle de Villeneuve et de Mme Chabrolles, qui avaient décidé de l'accompagner, pour atténuer le choc de l'arrivée, elle se réinstallait à « La Hucherie ».

Durant la maladie de sa femme, Montlouis avait quelque peu négligé le domaine, aussi beaucoup de questions restaient-elles à régler. Ce fut heureux pour Lucile, qui, ainsi, n'eut pas la possibilité de s'absorber dans son chagrin.

Mais la présence des deux belles-sœurs auprès d'elle ne pouvait se prolonger très longtemps. Un mois plus tard, elles reprenaient le chemin de leur douce Provence.

La bonne Tantine avait bien hésité avant de décider leur départ ; elle avait même demandé l'avis de Lucile.

Comprenant que Mme Chabrolles s'ennuyait beaucoup en ce coin de campagne, où, seuls, des poètes pouvaient se plaire, la jeune fille rassura sa cousine.

Maintenant, elle avait recouvré son énergie ; le temps des défaillances était révolu.

Confiante en cette affirmation, Mlle de Villeneuve était donc repartie sans concevoir la moindre arrière-pensée. Quant à Mme Chabrolles, elle avait eu bien de la peine à cacher sa satisfaction.

La mère d'Henri Herblay avait repris avec Lucile ses relations assidues. Elles se voyaient presque quotidiennement et bien souvent la vieille dame déplorait le départ de son fils.

— Me quitter à mon âge... alors que la vie est si courte et surtout si précaire ! C'est à croire qu'il a contre moi quelque grief ! soupirait-elle parfois avec une tristesse poignante.

Ces regrets mettaient Lucile au supplice et lui faisaient éprouver plus vivement le remords d'en être la cause.

Un jour, Lucile la vit arriver bien avant l'heure habituelle, et si fiévreuse, si exubérante de joie, qu'elle devina aussitôt qu'il s'agissait d'Henri.

— Vous avez de bonnes nouvelles de votre fils ? demanda-t-elle vivement.

— La meilleure de toutes ! Celle que j'attends depuis si longtemps... Il vient ma petite amie, il vient !

Hors d'elle, exultant de bonheur, elle brandissait une lettre et la tendait à la jeune fille.

Puis, comme celle-ci, ayant lu, exprimait sa satisfaction et la félicitait, Mme Herblay expliqua, bien que ce fût inutile.

Il comptait s'embarquer sur le prochain paquebot. Actuellement, il doit donc quitter Mexico. Bientôt, il sera des nôtres.

« J'espérais cette joie depuis si longtemps que je n'y comptais plus. Mais je me demande ce qui a bien pu se passer. Tant de fois je l'ai supplié sans parvenir à le décider ! Il ne pouvait revenir avant plusieurs années, lié qu'il était par un contrat, disait-il. Puis, à l'heure où, lasse, résignée, je ne demande plus rien, il m'annonce tout de go son arrivée !

S'interrompant soudain, Mme Herblay demeura un instant sans parler, comme surprise par une pensée. Enfin, elle murmura :

— Peut-être a-t-il décidé de se marier et vient-il m'annoncer la bonne nouvelle... j'en serais bien heureuse ! Je voudrais tant qu'il se crée un foyer et avoir des petits-enfants !

« Il a obtenu un congé de trois mois. Je m'en réjouis, non seulement pour moi, mais encore pour vous, ma bonne petite. Vous serez moins seule.

Touchée, Lucile tendit les mains à Mme Herblay.

— Vous êtes la meilleure des amies, madame ! Dans votre joie, vous pensez encore à ma tristesse... Tant d'autres, en pareille circonstance, n'auraient qu'une pensée : ne pas risquer d'attrister le séjour du fils tant attendu !

Mais, en souriant, la vieille dame se récria :

— J'entends que la venue d'Henri soit une source de satisfaction pour nous tous. Il faut aviser immédiatement M. Montlouis, afin qu'il prenne ses dispo-

sitions pour revenir bientôt. Je suis sûre de le voir arriver d'ici peu.

Lucile tressaillit et détourna la tête, pour cacher le pli soucieux qui, instantanément, avait barré son front.

Son beau-frère ne manquerait certainement pas de venir passer quelque temps auprès de son ami très cher. Il en résulterait encore bien du tourment pour elle !

La vie est ainsi ; la joie des uns est faite de la peine des autres...

Mme Herblay ne se trompait qu'à demi.

Dans une lettre où il laissait éclater sa vive satisfaction, Lucien exprimait son intention de « s'installer à La Hucherie » pendant tout le séjour de son ami. Il irait attendre celui-ci à son arrivée en France et tous deux se rendraient directement au pays natal.

La lecture de cette lettre laissa songeuse la bonne Mme Herblay.

— Moi aussi, j'aurais bien voulu aller au-devant de mon enfant, mais...

Comme elle s'interrompait, hésitant à aller jusqu'au bout de sa pensée, Lucile la regarda, étonnée, sans toutefois la questionner.

Cette muette interrogation fit rougir la vieille dame.

— Ma petite amie, je ne vous ferai pas l'injure de manquer de confiance envers vous. Vous ne le méritez guère.

« Si vous aviez pu m'accompagner dans ce déplacement, j'aurais été heureuse, en effet, d'être la première à accueillir mon fils sur notre belle terre de France, mais je n'ose partir seule. Je ne me sens plus assez forte pour affronter sans risques une telle émotion...

Un léger tremblement agitait les mains de Mme Herblay. On la sentait bouleversée, aussi, inquiète, Lucile fit-elle tous ses efforts pour la détourner de ce projet.

— Les effusions en public sont toujours regrettables.

« Mieux vaut attendre au logis familial le retour de l'enfant bien-aimé.

— Vous êtes la raison même, ma petite Lucile. Je suivrai donc votre conseil.

Les jours qui précédèrent l'arrivée d'Henri Herblay s'écoulèrent dans la fièvre des préparatifs. Sa mère avait, en effet, entrepris toute une série de transformations dans sa maison, pour fêter ce retour.

Un jour, elle avait mystérieusement confié à Lucile son secret espoir.

— S'il se plaisait ici, peut-être ne repartirait-il pas ?

Et, dans le regard dont elle l'enveloppa, Lucile put lire une pensée inavouée qui lui fit détourner les yeux.

Ce fut vraiment une étreinte fraternelle qui jeta, dans les bras l'un de l'autre, Lucien et Henri. Ils ne prononcèrent pas le nom de Monique, bien qu'il fût sur leurs lèvres à tous deux. Peut-être, s'ils avaient parlé de la morte, n'eussent-ils pu maîtriser leur émotion.

Ils avaient tant de choses à se dire, ils éprouvaient un tel besoin d'intimité, qu'ils décidèrent de gagner la Sologne en voiture.

Une question brûlait les lèvres de Lucien ; il ne put se tenir de la formuler :

— Tu n'as pas l'intention de repartir, j'espère ?

Sous ce coup direct, Henri Herblay ne put réagir immédiatement, aussi laissa-t-il voir un grand trouble. Et, comme son ami le regardait, étonné, il balbutia d'une voix mal assurée :

— Je ne sais encore... Cela dépendra !

— Comment, cela dépendra ?... De quoi ?...

« Il est inadmissible qu'un homme ayant ta situation n'ait pas fixé son avenir. Je ne puis te croire, je l'avoue...

Le trouble de l'exilé s'accrut. Un instant encore, il lutta contre lui-même, mais, bouleversé par l'émotion de l'arrivée, il ne put retenir les mots qui lui montaient aux lèvres.

— Tu as raison. De mon séjour en France dépendra mon bonheur ou mon malheur.

Puis, soudain fébrile, il ajouta :

— Mais toi, que comptes-tu faire ?...

« Comprends-moi bien. Je te demande si tu as l'intention de te réinstaller définitivement à « La Hucherie » ?

Interdit, Lucien regarda son ami.

— Je ne vois guère le rapport... je sais que tu as pour moi beaucoup d'amitié, cependant, je ne pense point que tu ailles jusqu'à subordonner ton séjour au mien...

— Ne cherche pas à comprendre. Réponds-moi seulement. Resteras-tu à « La Hucherie » ?

— Décidément, cela te préoccupe beaucoup ! Eh bien, non, je suis revenu uniquement pour être avec toi...

Cette fois, ce fut au tour de l'aviateur de laisser voir une vive surprise.

— Mais tu aimes ta fille, cependant ?

— Evidemment !

— Alors ?

Lucien haussa les épaules, plus par contenance que par impatience.

— Je sais de quels soins sa tante l'entoure... Aussi serais-je fou de l'en priver ? Pourquoi la confierais-je à des mains mercenaires ?...

Une flamme passa dans les yeux d'Henri Herblay.

— Donc, si tu ne restes pas à « La Hucherie », tu laisseras néanmoins l'enfant à Lucile ?

Cette insistance parut déconcerter Montlouis.

— Certes. Mais quelle importance cela a-t-il pour toi ?

Henri Herblay, semblant ne pas entendre, se garda de répondre. Ayant réfléchi un moment, il demanda de nouveau avec fébrilité :

— Et si Lucile se mariait, lui laisserais-tu tout de même l'enfant ?

La surprise de Lucien fut telle qu'il ne put retenir une exclamation :

— Ah ! ça, est-ce...

Mais, brusquement, il s'interrompit :

— Voyons, c'est impossible... Je comprends mal. Si tu avais l'intention d'épouser Lucile, tu serais resté en France !

— Ne cherche pas à comprendre. Contente-toi de me répondre en toute franchise. Au cas où Lucile deviendrait ma femme, laisserais-tu ta fille à sa garde ?

— Pourquoi lui enlèverais-je Lucette ? Il ne me viendrait pas à l'esprit de considérer son mariage comme une offense. Je me contenterais d'être étonné...

Montlouis se tut un instant, attendant évidemment une confidence. Comme Henri gardait le silence, il questionna sans chercher à dissimuler sa stupeur :

— Tu aimes donc Lucile ?

— Il s'agit simplement d'une hypothèse. A titre documentaire, je désirais savoir ce que tu ferais en pareil cas... Je me livre à une étude psychologique.

Agacé, Montlouis l'interrompit :

— Est-ce Lucile qui t'a chargé de te renseigner ?

— Que vas-tu imaginer là ? Surtout, ne lui parle sous aucun prétexte de cette folie !...

Henri Herblay semblait pris de peur à l'idée qu'une indiscretion pût être commise à ce sujet, aussi se calant dans l'angle de la voiture, Lucien remarqua-t-il avec irritation :

— Hé, mon cher, pourquoi n' observes-tu pas la même réserve !

« Tu me poses d'étranges questions et tu voudrais que j'accepte aveuglément les fables qu'il te plaît de conter !... Vraiment, tu as bien changé, ou je ne t'ai jamais connu.

Ayant réussi à maîtriser son émotion, Henri Herblay se mit à rire :

— Nous avons toujours été très unis. Nous n'allons pas nous chamailler après une si longue séparation ! Ce serait stupide !

Cette bonne humeur produisit une heureuse détente sur Montlouis.

— Tu as tout à fait raison ! C'est l'émotion qui

doit nous rendre irritables à ce point... Nous discutons dans le vide, car enfin, si Lucile devenait un jour ta femme, je n'en pourrais être que ravi, oui, ravi...

Soudain, il s'interrompt, étonné de ce mot qui lui était monté aux lèvres.

En réalité, était-il satisfait ? Il se posait cette question sans pouvoir y répondre avec exactitude. Mais il n'eut pas le temps de s'attarder à cet examen psychologique, car Henri Herblay parlait à présent de sa mère. Peut-être était-ce simplement pour créer une diversion. Quoi qu'il en soit, Montlouis ne pouvait se dispenser de répondre, aussi la conversation reprit-elle, amicale entre eux.

CHAPITRE VII

Au regard dont Herblay l'avait enveloppée, Lucile avait compris qu'elle régnait toujours en maîtresse dans son cœur. Loin de la flatter, cette constatation lui causa une impression pénible. Elle aurait tant voulu ne pas être pour lui une source de chagrins.

Ainsi que leur amitié de toujours l'y autorisait, Henri, lors de sa première visite, parla uniquement de la pauvre Monique, et ce fut seulement quelques jours plus tard qu'il se trouva brusquement seul avec Lucile.

Mme Herblay, fatiguée, était demeurée au salon, tandis qu'Henri, Lucile et Montlouis allaient se promener dans le parc.

Celui-ci était demeuré le même, depuis le jour où Lucien, avec une inconsciente cruauté, avait avoué à Lucile son amour pour Monique.

Lucile se rappelait le terrible entretien comme s'il datait de la veille. Elle s'en souvenait d'autant mieux que, ce jour-là, le hasard les conduisit précisément tous trois jusqu'au banc de pierre, où elle était assise auprès de Lucien, lorsque celui-ci avait livré le secret de son cœur.

Troublée par cette réminiscence du passé, elle prêtait une oreille distraite aux paroles qu'échangeaient Henri et Lucien, quand le fermier était venu chercher celui-ci en toute hâte, un accident ayant causé de sérieux dégâts à une machine de la laiterie.

Quoique mécontent d'être ainsi dérangé, Lucien avait fait contre mauvaise fortune bon cœur.

— Je reviens dans un moment, avait-il promis.

Et il s'était hâté de suivre l'homme qui, tout en marchant à grands pas lourds, lui expliquait l'accident avec force gestes.

Ce tête-à-tête s'était produit si subitement que Lucile n'avait rien pu tenter pour l'éviter.

Pourtant, depuis l'arrivée d'Herblay, tous ses efforts avaient tendu à ne jamais se trouver seule avec lui.

Si elle avait osé, elle serait rentrée aussitôt à « La Hucherie », mais il ne lui était vraiment pas possible d'agir ainsi. C'eût été fuir...

Dans l'appréhension des paroles qu'elle redoutait d'entendre, elle demeura un moment sans parler, suivant machinalement du regard la silhouette de Lucien Montlouis qui s'estompait dans le lointain.

Pourtant, plus ce silence se prolongerait, plus leur malaise, à tous deux, augmenterait. Mieux valait donc faire face au danger.

D'ailleurs, elle avait à cœur de réparer le mal fait à la bonne Mme Herblay ; aussi saisit-elle l'occasion qui s'offrait. Mais, avant qu'elle eut pris la parole, il la devança :

— Lucile, en apprenant l'affreux malheur qu' vous

frappait, j'ai tout de suite eu l'idée d'accourir auprès de vous, pour vous assurer de mon amitié. Hélas ! non seulement j'étais loin, mais encore des obligations impérieuses me retenaient, je ne pouvais m'absenter :

« J'ai dû attendre jusqu'à maintenant pour obtenir enfin un congé.

Elle tressaillit et l'enveloppa d'un regard pénétrant.

— Ainsi, Henri, vous avez l'intention de repartir...

— Je vous en prie, ne parlons plus de cela. Nous avons tant d'autres choses à dire...

Grave, elle l'interrompit :

— Henri, si vous saviez quel chagrin votre absence cause à votre mère, vous n'auriez point le courage de la quitter...

Comme il se taisait, elle pensa avoir gagné du terrain ; joignant les mains, elle supplia, d'un ton d'ardente prière :

— Henri, ne repartez pas ! Votre mère est âgée. Restez auprès d'elle, pour adoucir ses dernières années. Qui sait combien de temps encore vous la garderez. Le malheur arrive si vite et toujours quand on ne l'attend pas...

— Ce que vous me dites là, je me le suis répété cent fois ! Mais que puis-je contre les événements ?...

« Je suis parti, parce que la vie, ici, était devenue insupportable ; ce n'est pas par indifférence pour ma mère. Vous savez combien je l'aime !

— En effet ! C'est pourquoi je vous demande d'avoir pitié d'elle. Votre absence la torture...

Il lui prit les mains et les serrant fiévreusement :

— Lucile, la décision que vous me demandez de prendre ne dépend pas de moi...

« Il m'est impossible de vivre auprès de vous en étranger. Depuis mon retour, j'en ai la preuve. Ma douleur n'était qu'engourdie ; la plaie de mon cœur est toujours vive...

« Je vous aime comme au premier jour, Lucile. Soyez ma femme, et je resterai, je vous le jure...

Elle le fouilla du regard.

— Puisque vous avez un congé, vous êtes lié par un contrat. Celui-ci ne peut être rompu du jour au lendemain...

Il ne marqua aucune hésitation pour répondre :

— A vous, Lucile, je dirai donc la vérité. Actuellement, mon contrat est terminé. J'ai un mois pour confirmer la rupture ou le renouveler aux conditions anciennes. C'est pourquoi je vous l'ai dit tout à l'heure : mon avenir est entre vos mains.

Comme elle se taisait, il crut devoir ajouter :

— Je sais par ma mère combien vous aimez Luccette. Eh bien, si vous devenez ma femme, rien ne sera changé à votre vie. Vous continuerez d'élever votre filleule... Son père vous la laissera ; j'ai eu à ce sujet un entretien avec lui. Vous pourrez aussi continuer d'habiter « La Hucherie ». Tout est prévu.

— En effet ; je ne vois qu'un obstacle à ce beau projet, et vous le connaissez. J'ai décidé de ne pas me marier...

Il espérait si ardemment une autre réponse, qu'il en était arrivé à prendre son désir pour la réalité ; aussi la désillusion fut-elle cruelle.

Il devint instantanément livide, et il lui fallut quelques secondes pour recouvrer l'usage de la parole.

— Ainsi, vous maintenez votre refus ?

Très franchement, mais cependant avec une grande douceur, elle réitéra sa réponse.

Un instant encore, il demeura immobile, les yeux fixes, luttant visiblement contre ses pensées.

— Puisque tel est mon destin, je repartirai donc !

Elle eut un cri :

— Henri, vous ne ferez pas cela ! Vous resterez en France !

Brusquement, il sursauta, comme si ces paroles faisaient naître quelque chose de nouveau en son esprit.

Son visage contracté se détendit, prit une expression de gravité solennelle et tandis qu'elle le regar-

daît, étonnée de cette soudaine transformation, il murmura :

— Ma foi, peut-être, en effet, resterai-je en France. Cette solution arrangerait tout.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton si bizarre qu'elle demanda, vaguement inquiète :

— Après avoir refusé nettement, voici que maintenant vous semblez revenir sur votre décision. Une telle contradiction de votre part est inadmissible ! Je vous demande donc de me répondre franchement. Retournerez-vous au Mexique ?

Il eut un sourire d'amère ironie :

— Vous n'allez pas, j'espère, m'accuser de dissimulation. Ce serait le comble !

« Je ne puis me montrer plus affirmatif, car j'ignore ce que sera l'avenir. Puisque vous l'exigez, je précise donc. Ma décision n'est en rien modifiée ; je m'exilerai de nouveau, si vous ne devenez pas ma femme.

« Quant à être sûr de pouvoir réaliser mon projet, c'est autre chose. Peut-être ne serai-je plus vivant, l'heure du départ venue.

— Nous en sommes tous là.., murmura-t-elle, machinalement.

Mais soudain, elle s'interrompit et le regarda avec insistance :

— Votre réponse est à double entente, je le sens. Jurez-moi qu'elle ne contient aucune restriction mentale et je n'insisterai plus.

— Je suis engagé dans un meeting d'acrobatie aérienne, qui doit avoir lieu le mois prochain à Vincennes. Vous savez quels risques comportent de telles exhibitions... J'ai donc quelques raisons de vous parler sous réserves.

— Et vous choisissez le moment où vous vous trouverez auprès de votre mère pour aventurer ainsi votre vie ! protesta-t-elle vivement.

— Mais non, Lucile, je ne choisis rien. Je suis esclave des événements.

« La coïncidence veut qu'un meeting d'aviation.

pour lequel je suis tout à fait qualifié, ait lieu durant mon séjour, je me trouve donc obligé d'y participer.

— Et tout à l'heure, vous me demandiez de devenir votre femme !

— Certes ! Mais si vous aviez accepté, j'aurais déclaré forfait.

— Eh bien ! ce sacrifice auquel vous étiez prêt, je vous prie de le faire pour votre mère.

D'un geste, il l'arrêta :

— Non, Lucile, ne jouez pas ce jeu ; il manque de grandeur. Autant que moi, vous êtes capable de prendre vos responsabilités ; je ne vous ferai pas l'injure d'en douter...

« J'aime ardemment ma mère, et cependant je ne trouve pas le courage de lui sacrifier l'amour de mon métier.

« Il me faut un dérivatif pour supporter la solitude à laquelle vous me condamnez.

Sous le regard plein de réprobation dont elle l'enveloppa, il haussa les épaules avec lassitude.

— Les enfants sont ingrats et égoïstes. Tous les sacrifices leur semblent dus, mais eux n'en font guère !... Les meilleurs, même, sont ainsi !

— Quelles angoisses va éprouver votre mère ! murmura Lucile, émue.

— Je tâcherai de les lui faire oublier, en exécutant une brillante exhibition.

Le cœur serré, elle se garda de répondre.

Les efforts de son interlocuteur seraient-ils couronnés de succès ?

Par goût, Lucile éprouvait une sourde aversion pour l'aviation à laquelle elle reprochait de faire beaucoup de victimes.

« Je trouve la partie trop inégale entre l'homme et l'appareil.

« Quelle que soit la valeur du pilote, il est soumis à une défaillance de la machine », disait-elle parfois, lorsqu'il lui était possible d'exprimer son opinion sans blesser personne.

Sachant avec quel fanatisme Herblay exerçait sa profession, elle avait toujours évité de la lui faire connaître ; le moment de changer de tactique n'était pas venu.

Tout en parlant, Herblay s'était levé.

— Je me sens las. Puisque Lucien n'est point de retour, je vais rentrer à la maison, en coupant par le fond du parc. Vous lui direz que je viendrai le voir demain.

Lui posant doucement la main sur le bras, elle tenta de le retenir :

— Ainsi, Henri, vous refusez de vous rendre à mes raisons ?

Avec une tristesse poignante, il lui serra les mains.

— Mon refus est fait du vôtre, hélas !

Durant quelques secondes, il la regarda ardemment, attendant peut-être qu'elle se rétractât, mais elle garda le silence.

Alors, sombre, préoccupé, il s'éloigna dans la direction des bois, dont la masse sombre s'étendait derrière eux.

Demeurée seule, Lucile resta songeuse un moment, puis à son tour elle partit, regagnant « La Hucherie ».

Lucile était bien décidée à taire à son beau-frère l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Herblay, mais cela lui fut impossible.

En effet, lorsque, après le dîner, ils se trouvèrent seuls, Lucien, rendu soupçonneux du fait de la quasi-disparition de son ami, aborda franchement la question :

— Henri vous a parlé mariage, sans doute.

Surprise, elle faillit lâcher la fine tasse de porcelaine que, jusque-là, elle maniait avec délicatesse.

— Quoi ? vous savez... balbutia-t-elle.

— Non, je ne sais rien, je me doute seulement, car tout dernièrement, il m'a pressenti au sujet de Lucie, craignant...

— Oui, je sais, coupa-t-elle vivement.

« Mais ses craintes étaient bien superflues, je n'ai nullement l'intention de modifier ma vie.

« Vous le savez, je ne veux pas me marier.

Ils échangèrent un long regard d'une tristesse poignante. Ces paroles, prononcées au chevet de Monique agonisante, venaient de la faire revivre devant leurs yeux.

Le cœur serré, violemment émus, ils demeurèrent un instant sans parler, tout à leurs souvenirs.

Enfin, il murmura :

— Pourtant, vous ne pourrez rester seule ainsi toute la vie. Plus tard, vous vous en repentiriez.

— Je vous en prie, Lucien, n'insistez pas. Ce sujet m'est pénible ! coupa-t-elle si brusquement qu'il en fut décontenancé.

Sans doute s'aperçut-elle de son malaise, car elle reprit aussitôt, éprouvant le besoin de justifier son attitude :

— Quand j'ai pris une résolution, je m'y tiens.

« Que, voulez-vous, mon ami, je n'éprouve aucune attirance pour le mariage. D'autre part, Lucette est toute ma joie, tout mon bonheur. Il est donc absolument logique que je me consacre entièrement à son éducation.

« Je ferai certainement une très mauvaise épouse. Mon refus est de la simple loyauté.

Montlouis ne répondit point, se contentant de hocher la tête d'un air entendu. Il éprouvait une impression bizarre, qu'il ne parvenait pas à analyser.

Etant dans l'impossibilité de définir ce qui se passait en lui, il ne savait trop quelle attitude adopter et craignait de laisser deviner son désarroi.

Un fait, seul, se dégagait du chaos de ses pensées.

La décision prise par sa belle-sœur était loin de lui déplaire, sans doute parce qu'elle servait ses intérêts. En effet, sa vie ne subirait ainsi aucune modification, il pourrait l'organiser selon son bon plaisir.

Cette satisfaction était évidemment une manifesta-

tion d'égoïsme, aussi se la reprochait-il, mais sans beaucoup de conviction.

Pourtant, en dépit de son trouble, quelque chose le déconcertait. Pourquoi affectait-il d'éprouver des regrets et poussait-il la dissimulation jusqu'à paraître se préoccuper de l'intérêt de Lucile. Tant de duplicité lui faisait honte.

Se découvrir brusquement inférieur à ce qu'on voudrait être, est pour certains une terrible humiliation ; Lucien Montlouis était de ceux-là.

Mais, pour d'autres raisons, Lucile n'était sans doute pas plus à l'aise que lui, car elle profita de l'instant où une pendulette sonnait dix heures pour se lever :

— Il est tard, et je suis très fatiguée. Excusez-moi. Il se leva, avec empressement.

— Ma foi, moi aussi, je vais aller me reposer.

Au fond, tous deux avaient hâte de se retrouver seuls. Il leur fallait faire trop d'efforts pour dissimuler leur pensée.

Une grande partie de la nuit, Montlouis, étonné des impressions contradictoires qu'il éprouvait, demeura éveillé. Mais ce fut en vain qu'il s'interrogea ; aussi las de se heurter à cette énigme irritante, finit-il par sombrer dans un sommeil de plomb.

CHAPITRE VIII

Les hommes sont ainsi faits, que l'espoir renaît vite en leur cœur ; Henri Herblay devait subir la loi commune.

Il faut reconnaître que l'attitude de Lucile pouvait justifier cette erreur. Navrée d'être pour lui un sujet de tourments, elle s'efforçait, en effet, de racheter par mille attentions ce que sa décision avait de trop cruel.

Foncièrement bonne, elle se reprochait le mal dont elle n'était pas responsable. Il est des situations douloureuses que les meilleures intentions ne peuvent modifier ; les égards dont Lucile entourait Henri Herblay devaient fatalement prêter à l'équivoque.

En quelques jours, l'espoir renaissant opéra une véritable transformation dans l'aspect du jeune homme. Parfois, une lueur presque joyeuse éclairait son regard, et toute son attitude exprimait la confiance, la sécurité.

Cet extraordinaire changement ne devait pas échapper à la pauvre Mme Herblay, aussi une espérance folle était-elle née en son cœur. Comme à l'habitude, elle ne manqua point de se confier à Lucile :

— Je crois que mon grand garçon reprend goût à son ancienne vie... Peut-être acceptera-t-il de rester ?

Elle vibrait d'une telle émotion que sa jeune amie sentit son cœur se serrer. Un instant, celle-ci eut l'intention de la détromper, mais leurs regards s'étant croisés, le courage lui manqua.

De son côté, Montlouis s'inquiétait du changement

d'attitude d'Henri. Bien certainement, son ami se leurrait, forgeait des rêves irréalisables.

Certes, si cette illusion avait pu durer longtemps, il n'y aurait eu qu'à s'en féliciter, mais un jour, assez proche d'ailleurs, elle devrait prendre fin, et alors le réveil serait cruel.

Mieux valait le ramener tout de suite à une plus saine compréhension des choses. Montlouis décida donc d'avoir, sans plus tarder, un entretien à ce sujet avec son ami.

Le moment du café et du cigare est propice aux confidences, entre hommes. C'est celui qu'il choisit.

Tout en faisant craquer un fin havane, il remarqua négligemment sans regarder Herblay, mais, en l'observant à la dérobée :

— Il y a bien longtemps que nous n'avons causé sérieusement. C'est pourtant de notre âge. Peux-tu me dire où en sont tes projets d'avenir ?

Herblay, surpris, accusa le coup. L'espace d'un instant, il parut en proie à un grand trouble, puis, se dominant enfin, il demanda :

— Mais de quels projets parles-tu ?

Il affectait un ton détaché, qui ne donna nullement le change à Montlouis.

— De ceux qui ont fait l'objet d'un entretien entre nous, il y a quelque temps... Tu songeais à te marier avec Lucile.

Un frémissement courut sur le visage de l'aviateur. Il tenta encore de bluffer, mais n'en eut pas la force. D'une voix sans timbre, qui décelait un morne désespoir, il murmura :

— Eh bien, mon cher, ta belle-sœur a refusé... Elle ne veut point se marier, affirme-t-elle, mais peut-être a-t-elle simplement formé d'autres projets.

Lucien n'eut garde de laisser échapper l'occasion.

— Bah ! pourquoi t'aurait-elle menti ?

— Par charité. Dans la crainte de me froisser.

Cette fois, Montlouis le regarda bien en face.

* — Eh bien ! détrompe-toi. Lucile t'a certainement répondu en toute sincérité, car je l'ai déjà entendue

prononcer les mêmes paroles. Et ce jour-là, elle di sait certainement la vérité. Elle parlait à sa sœur mourante...

Lucien comptait surprendre son interlocuteur, il ne fut pas déçu.

— A Monique même, elle a refusé cette consolation; c'est te dire que rien ne peut la fléchir, conclut-il, après lui avoir rapidement conté le suprême entretien qu'avaient eu les deux sœurs.

Herblay ne chercha pas à dissimuler sa stupéfaction.

— L'affection qu'elle portait à Monique était cependant susceptible de lui inspirer les plus grands sacrifices. Son refus systématique est étrange.

Tous deux demeurèrent un instant plongés en leurs réflexions, sentant bien qu'ils se heurtaient à un mobile obscur et mystérieux.

Cependant, à la longue, ce silence devenait gênant. Ce fut Herblay qui, le premier, reprit la parole.

— Au fond de tout cela, il y a peut-être simplement un secret très banal, un amour contrarié, une déception sentimentale.

Henri avait prononcé ces mots avec une sorte d'apreté, qui fit une impression bizarre à Lucien.

Regardant plus attentivement son ami, il le trouva buté, un pli dur au front.

Cette attitude lui déplut, aussi répliqua-t-il vivement avec une pointe d'aigreur :

— Tu as une façon de construire des romans... Lucile a tout de même bien le droit de choisir le genre de vie qui s'harmonise avec ses goûts.

« Si d'autres en éprouvent de la déception, peu importe. Chacun est maître de soi...

Jusque-là, Henri Herblay n'avait pas paru entendre les paroles prononcées par son ami. Il sembla soudain s'éveiller d'un lourd sommeil et regarda Lucien, comme s'il ne l'avait jamais vu ; il cessait d'être seul avec lui-même.

Pourtant, aucun des mots ne lui avait échappé, car il murmura :

— Il est en effet des cas où le bonheur des uns et des autres est incompatible. Il faut savoir en prendre son parti.

Il y eut une minute de gêne, puis Herblay reprit :

— Sur ce, je te quitte. Il est tard et j'ai pas mal de correspondance à faire...

Lucien sentit que sa présence lui pesait, et qu'il recherchait l'isolement, aussi ne tenta-t-il point de le retenir.

— A demain, vieux, fit-il simplement, en lui tendant la main.

Henri Herblay éprouvait en effet le besoin de réfléchir, sans se sentir épié par des yeux curieux.

Plus il pensait à Lucile, plus il lui paraissait évident que deux hypothèses pouvaient, seules, justifier la conduite de celle-ci.

L'aversion systématique qu'elle affectait pour le mariage relevait certainement de la plus haute fantaisie. Elle avait trop le goût et l'amour de la famille pour accepter ainsi de n'en pas fonder une. D'ailleurs, jadis, elle faisait volontiers des projets d'avenir. Souvent, Henri l'avait entendue parler du temps où elle serait mariée.

Quelle raison avait donc pu lui faire prendre le mariage en horreur ? Un chagrin d'amour, sans doute, car si son cœur avait été libre, elle aurait vraisemblablement épousé son beau-frère, certaine ainsi de n'être jamais séparée de Lucette. En tout cas, le motif qui lui avait donné le courage de refuser cette consolation à sa sœur mourante devait être bien puissant.

S'il s'agissait d'un amour malheureux, il ne restait qu'à découvrir celui qui avait pu l'inspirer. Ceci ne permettait évidemment pas de rien changer à la situation, mais il est humain de chercher à connaître son rival : Henri Herblay subissait la loi commune.

Or, plus il réfléchissait, plus il lui apparaissait évident que, seul, Lucien Montlouis avait inspiré à Lucile des sentiments qu'elle se refusait à avouer.

Lorsque, jadis, avant les fiançailles de Monique, elle

lui avait dit aimer quelqu'un et était même allée jusqu'à désigner clairement Lucien, elle était sincère alors. Certes, ensuite, elle avait parlé de tactique, affirmant avoir simplement voulu le décourager définitivement. Mais il s'agissait là d'une fable destinée à le dérouter, à égarer ses soupçons.

On le voit, Henri Herblay ne manquait point de clairvoyance. Son cœur était tellement semblable à celui de Lucile, qu'il devinait ses scrupules.

Mais le fait de connaître le nom de celui à qui il devait la grande douleur de sa vie, ne pouvait rien changer à la situation. La résolution prise par Lucile était certainement irrévocable.

Il lui fallut des heures de lutte intime, pour admettre enfin l'évidence. Garder le moindre espoir serait folie ; mieux valait donc se résigner.

Herblay avait, heureusement, une âme bien trempée. Il pouvait souffrir, mais il était incapable de s'abandonner au désespoir qui démoralise les âmes les plus nobles.

Sa décision fut vite prise. Il resterait dans l'aviation et la servirait de son mieux. Célibataire, il pourrait remplir des missions périlleuses.

Dès lors, on le vit beaucoup moins à « La Hucherie », car, chaque jour, il se rendait à Romorantin, effectuer des vols d'entraînement.

Ce brusque changement fut extrêmement pénible à Lucile. Son cœur se serra d'angoisse, à l'idée du chagrin qu'elle allait ainsi causer indirectement à sa vieille amie.

Sa tristesse redoubla, au point que la bonne Mme Herblay, faisant taire sa propre peine, s'efforça de la reconforter :

— Il faut être courageuse, petite amie, et vous raisonner. La mort a passé... vous ne pouvez rien contre elle !

« Oh ! je vous comprends, allez, et je vous plains. Pourtant, il est des cas plus douloureux encore. Il est terrible d'avoir perdu un être aimé, mais il est effroyable de vivre dans l'appréhension constante de

se voir enlever un fils chéri. C'est une torture de tous les instants.

« Chaque jour, au moindre retard, je me demande anxieusement si l'irréparable ne s'est pas produit. A ces moments-là, le bruit d'une voiture, la sonnerie du téléphone retentissant soudain, me causent une véritable angoisse. C'est un calvaire que je gravis !

Cette douleur si poignante ne pouvait laisser Lucile indifférente. Si elle avait osé, elle se serait claquemurée dans son appartement pour ne pas voir cette mère, dont elle broyait le cœur, malgré la vive amitié qu'elle lui portait.

Les attentions dont sa vieille amie l'entourait la touchaient à un tel point qu'un moment elle fut près de lui dire la vérité, mais elle se reprit heureusement.

A quoi bon lui apprendre que son fils était malheureux, puisqu'elle n'y pouvait rien changer.

Le moment de lui causer un nouveau tourment n'était certainement pas venu, car le jour du meeting approchait.

Sans qu'Henri et elle se fussent concertés, ils s'efforcèrent, chacun de leur côté, de la dissuader d'y assister, mais elle se montra inflexible.

Elle irait à Vincennes contempler le triomphe de son fils, qui, pour elle, ne faisait aucun doute.

— D'ailleurs, ici, je ne pourrais pas tenir...

Bon gré, mal gré, il fallut donc s'incliner devant une volonté si nettement affirmée.

Depuis longtemps, il avait été décidé que Lucien accompagnerait Henri à Paris. Ils partirent donc quelques jours auparavant.

Quant à Lucile, pas un instant elle n'envisagea de laisser sa vieille amie s'en aller seule ; laissant Lucette à la garde de la nurse, elle prit le train avec elle la veille du meeting.

Elles passèrent une bien mauvaise nuit, mais elles ne se l'avouèrent ni l'une ni l'autre.

Elles avaient toutes deux si bien réussi à se composer, un visage serein que l'aviateur en fit la remar-

que à Montlouis, lorsqu'ils se retrouvèrent tous quatre dans le hall de l'hôtel.

— Je n'aurais jamais cru maman si énergique. Je suis heureux de la trouver en de telles dispositions.

Certes, chacun d'eux semblait très calme, très détaché ; pourtant, au déjeuner, personne ne montra un grand appétit.

L'heure du départ fut presque accueillie avec soulagement, tant la contrainte qu'ils s'imposaient leur pesait à tous.

Un soleil radieux avait attiré une foule inouïe, à Vincennes. Le programme était de qualité et très chargé, aussi le meeting commença-t-il un peu avant l'heure fixée.

Nul ne songea à s'en plaindre, tant était vive l'impatience des spectateurs.

Henri Herblay était l'une des vedettes de la réunion, on pourrait dire la première, aussi devait-il passer vers la fin de l'après-midi.

Cela constituait une attente cruelle pour la pauvre Mme Herblay. Mais celle-ci se raidissait, luttait contre la défaillance, en pensant que d'autres femmes connaissaient les mêmes angoisses.

Lucile n'était pas moins énergique.

Les nerfs à fleur de peau, elle se contraignait à regarder ce spectacle, qui lui causait une impression des plus pénibles.

A chaque départ, son cœur se serrait, dans la crainte d'un accident possible. Pourtant, la réunion se déroulait sans incidents, aussi Lucile et la bonne Mme Herblay prenaient-elles confiance.

Deux exhibitions encore devaient avoir lieu avant celle d'Henri, et la foule attendait en bavardant un nouveau départ, lorsque soudain, des cris s'élevèrent des premiers rangs.

L'appareil actuellement sur la piste n'avait pas réussi à s'élever et venait de capoter.

La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre, et la foule, avide de détails, voulut se porter aussitôt sur le lieu de l'accident. Mais l'affluence était

telle qu'il y eut seulement un remous. Seuls, les spectateurs des tribunes pouvaient apercevoir l'avion brisé, d'où l'on retirait à grand'peine le malheureux pilote inanimé.

Il y eut des exclamations apitoyées. Des femmes défaillirent, d'autres, recherchant les émotions violentes, se penchèrent vers la piste... Mais, déjà, une ambulance emportait le blessé, pauvre chose inerte et disloquée, dont le lourd vêtement se tachait de sang.

Les spectateurs réagirent alors, selon leur tempérament. Nombre d'entre eux entamèrent des discussions animées, chacun prétendant expliquer l'accident à son voisin. L'imagination avait beau jeu, aussi entendait-on exposer les hypothèses les plus saugrenues.

En fait, les techniciens eux-mêmes ne comprenaient rien à l'accident ; ils auraient besoin de faire une enquête approfondie, avant d'en trouver la cause. Mais il est partout des vaniteux qui croient déchoir en avouant leur ignorance. C'étaient ceux-là qu'on entendait pérorer à voix très haute.

— Le pilote avait certainement perdu son sang-froid, car il n'avait pas exécuté la manœuvre qui s'imposait. En pareil cas, il fallait faire ceci, non plutôt cela.

Il eût été trop beau que tous fussent du même avis. Certains cours de tactique aérienne ne tardèrent pas à dégénérer en vives algarades.

— Monsieur, j'ai le regret de vous dire que vous ne connaissez rien à l'aviation. Je...

— Ah ! permettez, je tiens ceci du beau-frère de mon cousin qui est à Villacoublay...

— Eh bien ! monsieur, mon beau-frère, à moi, est au Bourget, et je prétends...

Mais il est encore, heureusement, des gens de tact, qui n'ont pas l'outrecuidance d'expliquer ce qu'ils ignorent, aussi les vaniteux bavards se trouvèrent-ils rapidement isolés.

La consternation se lisait sur tous les visages ; chacun aurait voulu être rassuré sur l'état du blessé.

Lucile et Mme Herblay n'avaient pas échangé une

parole depuis l'accident. Livides, le cœur serré, elles regardaient devant elles, sans voir, ne sentant même point qu'on les heurtait au passage.

Bousculées, ballottées par cette foule nerveuse, elles demeuraient murées en elles-mêmes. C'est que le tour d'Henri approchait et qu'elles éprouvaient la plus vive appréhension en sentant fuir les minutes.

Bientôt, ce serait le moment de prendre le départ et la peur les harcelait.

Courageusement, elles luttaien^t contre cette crainte terrible. Elles voulaient croire, espérer ; pourtant, la panique les gagnait...

Et, redoutant de s'influencer mutuellement, elles se fuyaient du regard.

Mme Herblay s'efforçait de dissimuler son désarroi, comme s'il était indigne d'elle. La pauvre mère voulait faire honneur à son fils.

Le bouleversement de Lucile n'était pas moindre, car elle gardait très net le souvenir de son entretien avec l'aviateur. C'était elle qui avait décidé de son avenir. C'était elle qui portait la responsabilité de l'exhibition qu'il faisait aujourd'hui !

Et c'est pourquoi, consciente du mal qu'elle causait, bien malgré elle, à sa vieille amie, elle tremblait de rencontrer son regard. Il lui semblait que celle-ci n'aurait pu manquer d'y lire la vérité.

Elle n'osait même pas prononcer de banales exhortations au courage, et cette hypocrisie lui répugnait.

Elles vécurent là, toutes deux, côte à côte, et pourtant si étrangères l'une à l'autre, des moments d'émotion poignante.

Heureusement, le temps passait, abrégeant malgré elles leur angoisse.

Comme en un rêve, elles entendirent le vrombissement d'un moteur, puis un appareil s'éleva, rapide et léger, dans l'azur.

Elles en éprouvèrent un tel saisissement, qu'il leur fallut un instant de réflexion pour comprendre. Il ne s'agissait pas encore de l'avion d'Henri ; ce serait pour le prochain départ.

Ni l'une ni l'autre n'eut le courage de regarder évoluer cet aviateur, dont elles ne cherchaient même pas à connaître le nom.

Si elles avaient obéi à leur instinct, elles auraient crié qu'on arrêtât l'épreuve, et, cependant, elles réussissaient à se maîtriser et à paraître à peu près impassibles.

Mme Herblay n'avait pas voulu rester auprès de son fils, jusqu'au moment du départ, dans la crainte de lui causer une émotion préjudiciable. Ils s'étaient donc séparés en arrivant sur le terrain, et Mme Herblay avait gagné, en compagnie de Lucile, une tribune réservée aux invités de choix. Nul ne les connaissait, aussi ne prêtait-on aucune attention à ces deux spectatrices si semblables à tant d'autres.

Enfin, l'appareil vint se reposer au sol, et le nom d'Henri Herblay courut de bouche en bouche.

Cet hommage de la foule alla au cœur de la mère. Malgré son angoisse, elle éprouva une sorte de fierté triste et douloureuse. Mais de quel prix la payait-elle ! A cette minute, que n'aurait-elle donné pour que son fils fût un être obscur et sans gloire, dont la vie ne courait aucun risque.

Lucile, la gorge serrée, écoutait sans bouger, sentant trop bien ce qui se passait dans le cœur de sa vieille amie, pour oser lui parler.

Mais l'appareil d'Henri venait d'être amené à peu de distance sur la piste ; lestement, l'aviateur y prit place.

Sa mère le vit tourner la tête vers la tribune où elle se trouvait ; alors elle eut peur de lui jeter un baiser, de le rendre ridicule. Elle était si bouleversée qu'elle n'était pas sûre de ne point se livrer à quelque manifestation intempestive ; aussi pour se contraindre à se dominer, saisit-elle la main de Lucile.

Comme celle-ci sursautait nerveusement, elle crut qu'elle voulait se dégager.

— Non, laissez, petite amie. Ainsi, j'ai plus de courage.

Pour toute réponse, Lucile lui rendit son étreinte.

Et, côte à côte, les doigts noués, elles attendirent, anxieuses, raidies, les yeux fixés sur l'appareil.

C'est à ce moment que l'accident s'était produit tout à l'heure, aussi étaient-elles hantées par la crainte de le voir se renouveler.

Il y eut là quelques minutes atroces, surtout pour Mme Herblay. Mais, heureusement, le départ ne donna lieu à aucun incident. L'appareil décolla sans difficultés et s'enleva légèrement.

Bientôt, ayant pris de la hauteur, il commença d'évoluer au-dessus de l'hippodrome.

Dans le ciel il étincelait, tel un immense oiseau d'argent, et pourtant Mme Herblay le voyait à peine, tant était grande son émotion.

Les détails lui échappaient ; pourtant, lorsque l'avion, se renversant, soudain se mit à voler sens-dessus dessous, sa main serra nerveusement celle de Lucile.

Heureusement, tout allait bien. Maintenant, l'appareil tombait en vrille, et si rapidement que chacun se sentit la gorge serrée. Mais déjà, il se redressait, au grand soulagement de tous.

A présent, le public était aguerri. Connaissant la hardiesse de l'aviateur, il le regardait, sans trop s'émouvoir, exécuter ses plus périlleux exercices.

Quelques instants suffirent à rassurer la foule. Une évolution nouvelle ne lui arrachait plus d'exclamations apeurées. Élément essentiellement instable, elle passait d'un excès à un autre. D'une trop grande émotivité, elle glissait à une insensibilité presque totale.

Cependant, Mme Herblay comptait les minutes la séparant du moment où son fils reprendrait contact avec le sol. C'en serait fini pour ce jour-là de trembler !

Eblouie par la clarté crue du ciel, elle venait de baisser la tête, lorsqu'elle sentit la main de Lucile se crispier nerveusement dans la sienne, tandis que, çà et là, des murmures s'élevaient.

— Quoi...

Mais, avant qu'elle ait eu le temps de formuler

aucune question, Lucile balbutiait pour la rassurer :

— Non, ce n'est rien... une erreur...

Il est des moments où les paroles sont superflues, car on ne les entend pas. C'est ce qui se passa pour Mme Herblay. Tendue, haletante, elle fixait, sans le voir, l'appareil de son fils.

Le public n'avait pas les mêmes raisons d'être aveuglé, aussi entendit-on des cris. En effet, de l'appareil, une longue flamme venait de jaillir.

— Le feu ! cria-t-on de toutes parts.

Il était impossible à la pauvre Mme Herblay de ne pas comprendre. Un tremblement la secoua de la tête aux pieds, mais ses lèvres crispées ne laissèrent passer aucun son.

Livide, le visage creusé, les yeux ardents, elle personifiait l'angoisse. Aussi Lucile, tout à la fois atterrée et épouvantée, se taisait-elle. Les mots ne pouvaient rien contre les faits, et ceux-ci se déroulaient avec une rapidité vertigineuse.

L'espace d'un éclair, l'appareil s'était immobilisé, puis, brusquement, on le vit descendre très vite, en laissant derrière lui un léger sillage de fumée. Chacun crut qu'il tombait.

Il y eut un long cri ; pourtant, on se rassurait déjà, car l'aviateur demeura visiblement maître de sa direction. Aucune flamme nouvelle n'avait jailli de l'appareil, aussi à présent pouvait-on penser que tout allait bien à bord.

Pourtant, parvenu à une centaine de mètres du sol, l'avion oscilla brusquement, parvint à se redresser ; mais, à partir de ce moment, il eut d'inquiétants soubresauts.

Quelques secondes seulement s'étaient écoulées, et pourtant chacun les trouvait interminables.

Enfin, l'avion toucha terre, trop brutalement sans doute, car il se dressa puis s'effondra lourdement sur l'aile droite qui se brisa.

Médusée, Mme Herblay n'avait ni fait un geste, ni poussé un cri. Elle contemplait, avec une expression

hagarde, l'appareil, vers lequel on se précipitait de toutes parts.

La carlingue était à demi-défoncée, aussi eut-on toutes les peines du monde à en extraire Henri Herblay. Celui-ci était sans connaissance.

En apercevant le corps de son fils, inerte entre les bras de ceux qui venaient de le dégager, Mme Herblay, sortant subitement de son immobilité, poussa un cri terrible et s'effondra sur les genoux.

Lucile, terrifiée, n'avait pas eu le temps d'intervenir. Mais, heureusement, des spectateurs alertes, se précipitèrent pour relever la pauvre femme. Et, tandis qu'on la transportait au poste de secours, son nom, donné par Lucile, courait de bouche en bouche, chacun supputant la gravité de la syncope qui venait de la terrasser.

On plaignait également la mère et le fils ; pourtant les femmes s'apitoyaient surtout sur la situation tragique de Mme Herblay. L'idée qu'une pareille épreuve pourrait leur être imposée un jour les faisait frissonner.

— Pourvu que ce pauvre Herblay ne soit pas mortellement atteint ! souhaitait-on de toutes parts, autant par sympathie pour lui que pour sa mère.

Connaître l'état du blessé, tel était aussi l'ardent désir de Lucile. Jamais, comme à cette heure, elle n'avait senti quelle vive et profonde amitié elle portait à cet ami de toujours.

Enfin, elle n'y tint plus, aussi, tandis que le médecin de service, aidé d'une infirmière, s'empressait à ranimer Mme Herblay, se dirigea-t-elle vers la porte.

Elle venait à peine de la franchir, lorsque brusquement son beau-frère se dressa devant elle. Il accourait rassurer leur vieille amie.

Henri n'était pas en danger de mort. Grâce à son sang-froid, il avait réduit l'accident au minimum de gravité. Ayant, avec une promptitude extraordinaire, manœuvré les extincteurs, il avait immédiatement enrayé l'incendie. Son mérite était grand, car les pre-

mières flammes l'avaient sérieusement brûlé aux jambes.

Il aurait pu, alors, se jeter en parachute hors de l'appareil, mais il s'était efforcé de sauver celui-ci avant lui-même et il avait réussi son audacieuse manœuvre.

S'il avait échoué, c'était la mort certaine dans l'avion en feu.

Malheureusement, malgré son habileté, il n'avait pu éviter un rude atterrissage, et, dans le choc, il avait eu plusieurs côtes fracturées.

— Ah ! le pauvre garçon ! ne put s'empêcher de murmurer Lucile.

— Il est à plaindre, en effet, car il souffrira beaucoup. Cependant, il n'a aucune lésion grave. Nous sommes donc sûrs de le garder.. Je me réjouis presque, tant l'aventure aurait pu être plus terrible. J'ai eu si peur ! riposta Montlouis, sans pouvoir maîtriser un petit rire nerveux.

— Et moi donc !

Montlouis devina ces mots plus qu'il ne les entendit, car Lucile les avait balbutiés. Comprenant quelles angoisses venaient de la harceler, il glissa son bras sous le sien, tant elle était pâle et défaite.

— Ne soyons pas égoïstes. Allons rassurer cette pauvre Mme Herblay.

La malheureuse mère ouvrait tout juste les yeux, lorsqu'ils entrèrent, aussi durent-ils répéter plusieurs fois les mots avant qu'elle comprît. Il lui fallut un moment pour se convaincre que son fils était bien vivant.

— Merci, mon Dieu ! dit-elle sourdement, en joignant les mains avec ferveur.

Quelques minutes, elle demeura recueillie, anéantie par ce bonheur inespéré, puis, brusquement, elle se dressa, ayant retrouvé des forces.

— Vite, conduisez-moi auprès de mon fils. J'ai hâte de l'embrasser, de le voir !...

Le médecin tenta de la dissuader d'avoir immédiatement cette entrevue, mais il y renonça aussitôt.

tant elle se récria violemment. Une telle joie ne pouvait lui être préjudiciable, elle en répondait.

— D'ailleurs, c'est moi qui le soignerai. Je ne quitterai pas son chevet ! s'exclama-t-elle, véhémement et résolue.

CHAPITRE IX

Bien que les blessures d'Henri Herblay ne fussent pas de nature à mettre sa vie en danger, son état était cependant grave. L'accident lui avait en effet causé une commotion cérébrale, dont on ne pouvait prévoir les conséquences.

Une fièvre intense s'était aussitôt déclarée, si bien que la pauvre mère, à peine rassurée, avait de nouveau connu l'angoisse.

Le soir même, elle s'installa à son chevet, et, toute la nuit, aux côtés de l'infirmière, elle l'entendit délirer. Penchée anxieusement sur lui, elle assistait, impuissante, aux progrès inquiétants faits par la fièvre, qu'aucune médication n'était capable d'enrayer.

Par moment, elle sentait son cœur se serrer.

Parviendrait-elle à sauver son fils, cet enfant sur qui elle avait veillé si jalousement durant tant d'années...

Que de nuits semblables à celle-ci elle avait passé, à son chevet, inquiète et attentive, pour le disputer aux maladies de l'enfance ! Aujourd'hui, sa vie étant en jeu, une fois de plus, sa vigilance ne saurait avoir la moindre défaillance.

La première nuit fut particulièrement affreuse. Henri Herblay se débattait si violemment contre d'imagi-

naires ennemis qu'il fallut l'attacher sur son lit. En effet, chaque mouvement lui causait d'abominables souffrances, en raison de ses fractures.

Un malade attaché, et qui lutte de toutes ses forces pour se délivrer de ses liens est toujours un spectacle terrible pour les siens.

Afin de l'épargner à Mme Herblay, on tenta de l'éloigner, mais elle opposa un refus farouche. Il fallut bien s'incliner.

Les nuits qui suivirent furent heureusement plus calmes. Toutefois, le délire persista, mais il changea totalement de forme et perdit tout aspect de violence. On put éviter d'attacher le blessé.

Les yeux fixés sur un spectacle imaginaire, Henri Herblay parlait avec volubilité, mais d'une voix à peine distincte, comme s'il faisait des confidences à un interlocuteur invisible.

Sa mère s'étant penchée pour essuyer son front ruisselant de sueur, s'immobilisa soudain, stupéfaite. Un nom venait d'être murmuré par lui avec tant de tendresse qu'elle crut avoir mal entendu. Mais, de nouveau, le même nom lui parvint, balbutié d'un ton d'adoration.

— Lucile ! Lucile !...

Dix fois, vingt fois, le blessé le répéta avec extase, ce nom tant aimé ! Puis, ce furent des mots d'amour... l'aveu et enfin de folles supplications.

Mme Herblay s'attendait si peu à une telle confidence qu'un instant elle douta de la réalité des faits. Mais le cauchemar existait bien. Elle était au chevet de son fils gravement blessé et, sous l'empire de la fièvre, il livrait le secret de son cœur.

En effet, les supplications étaient entremêlées de tendres reproches.

Lucile allait-elle le laisser s'exiler de nouveau, et, cette fois, vraisemblablement pour toujours ? Il souffrait trop actuellement ; jamais il n'aurait le courage de s'imposer, une fois encore, une telle épreuve.

Ce fut une véritable révélation pour la pauvre Madame Herblay.

Maintenant, tout devenait clair pour elle. Ce départ soudain qui, jadis, l'avait tant stupéfiée et peignée, était la conséquence d'une déception d'amour. Lucile en portait la responsabilité et jamais rien dans son attitude ne l'avait laissé supposer.

Mme Herblay, atterrée, écoutait ces confidences qui lui glaçaient le cœur.

Certes, son fils l'aimait, elle en était certaine, et cependant, il l'avait quittée, prouvant ainsi que son amour primait sa tendresse filiale !

Pourtant, il était le meilleur des fils, tendre et attentionné. Mais telle est l'ingratitude des enfants, que l'objet de leur amour prend toujours la première place dans leur cœur.

Ils lui sacrifient leurs autres affections, quittes à se reprendre après.

Mme Herblay n'éprouvait aucune amertume, mais seulement beaucoup de tristesse.

Son fils était malheureux et peut-être pour toute la vie... Voilà ce qui l'atterrait.

— Mon pauvre petit ! balbutia-t-elle, miséricordieuse.

La pensée de lui garder rigueur ne lui venait même pas. Elle aurait seulement voulu lui donner la force de dominer sa peine.

Impitoyablement, le blessé ressassait ses griefs, exprimait son espoir en l'avenir, si bien que, peu à peu, sa mère partageait ses illusions.

Lucile était bonne, sans doute ignorait-elle la profondeur du chagrin causé par elle ; en ce cas, il y aurait lieu de l'en informer. Peut-être alors modifierait-elle sa décision.

Son affection pour Henri était certaine ; son refus donc devait être motivé par une réelle aversion pour le mariage. Les jeunes filles ont de ces entêtements inexplicables ; elles se butent sans qu'on sache pourquoi.

Et Mme Herblay construisait déjà tout un plan d'action.

Elle parlerait à Lucile, car rien ne prouvait que

celle-ci connaissait l'amour dont elle était l'objet. La confession confuse du blessé permettait, en effet, toutes les suppositions. Il se plaignait de n'être pas aimé. Il criait sa peine, mais sans plus de précisions.

Il se pouvait aussi que Lucile eut refusé sans avoir pris très au sérieux l'aveu de son ami d'enfance.

Mais oui... Sans doute n'y avait-il dans tout cela qu'un malentendu ; une franche explication remettrait aisément les choses au point.

Un instant, Mme Herblay eut peur que l'infirmière n'eût entendu les divagations de son fils, mais elle se rassura aussitôt. Installée discrètement près de la fenêtre, celle-ci somnolait dans un fauteuil ; aucun bavardage n'était donc à redouter.

Lucile avait promis à sa vieille amie de venir la rejoindre de grand matin ; huit heures sonnaient à peine lorsqu'elle arriva à la maison de santé.

La fièvre ayant baissé au petit jour, ainsi que cela se produit généralement, le blessé dormait profondément, lorsqu'elle entra dans sa chambre.

Elle montra alors une joie si vive que Mme Herblay sentit son cœur bondir d'espoir.

Le temps arrangerait sûrement les choses. Et lorsqu'elle aurait avec Lucile l'entretien décisif qu'elle méditait, celle-ci serait certainement éclairée sur ses sentiments.

Durant près d'une semaine, chaque nuit, Madame Herblay dut entendre ainsi divaguer son fils, sans pouvoir apaiser la fièvre dont il brûlait. Mais elle eut enfin la joie surhumaine de le voir entrer en convalescence.

Le jour où le médecin lui affirma que tout danger était écarté, elle ne se sentit point le courage de garder plus longtemps son lourd secret, aussi, lorsque Lucile vint lui rendre sa quotidienne visite, la serra-t-elle nerveusement dans ses bras.

— Mon fils est sauvé. Maintenant, petite amie, c'est de vous que dépend son bonheur ! s'exclama-t-elle avec véhémence.

Lucile pâlit et, reculant instinctivement, elle la re-

garda, inquiète. Alors, comme elle balbutiait, décontenancée, Mme Herblay lui expliqua de quelle façon elle avait eu connaissance du secret si jalousement gardé par son fils.

— Vous ne pouvez imaginer quelle affection il a pour vous. Peu de femmes sont aimées ainsi. Vous avez le droit d'être fière d'avoir su inspirer un tel sentiment.

« Quel bonheur ce sera pour moi, petite amie, de vous appeler ma fille.

De toute évidence, la pauvre femme n'imaginait pas que Lucile pût lui opposer un refus, aussi celle-ci se hâta-t-elle de la détromper :

— Je sais malheureusement trop, quel amour Henri a pour moi ! C'est pourquoi je suis navrée, balbutia-t-elle.

Son émotion était sincère ; pourtant Mme Herblay, résolue à tout tenter pour assurer le bonheur de son fils, ne voulut pas abandonner la lutte.

— Il serait puéril de ne point vouloir vous déjuger et vous avez trop de cœur pour donner cette preuve de vanité...

Fièvreusement, Lucile lui prit les mains.

— Je vous en supplie, madame, n'insistez pas. J'ai pour Henri la plus vive amitié ; je ne pourrais l'aimer plus s'il était mon frère. Si je lui cause quelque souffrance, c'est qu'il m'est vraiment impossible de faire autrement !

— Mais enfin, il vous faudra bien songer à faire votre vie ! Lucette grandira ; elle n'aura plus besoin de vous. C'est alors que la solitude vous pèsera.

« Je vous connais bien, allez, Lucile. Une femme comme vous ne peut passer toute sa jeunesse sans aimer. Votre cœur se donnera un jour et peut-être sera-ce sans discernement.

Littéralement au supplice, Lucile détourna la tête, ayant peur de laisser lire son secret dans ses yeux. Deux larmes roulèrent sur ses joues.

Interdite, Mme Herblay lui lâcha les mains.

— Vous êtes bien étrange ! murmura-t-elle sans la

quitter du regard, cherchant évidemment à percer cette vivante énigme.

Lucile sentit le danger.

— Non, mais vous me connaissez mal, je ne suis pas telle que vous le croyez ! répliqua-t-elle vivement.

Un silence lourd de pensées pesa entre les deux femmes.

— Vous avez peut-être raison. Sans doute vous imaginiez-me meilleure que vous n'êtes.

Le ton de tristesse dont ces paroles furent dites fit mal à Lucile. Il était douloureux de perdre du même coup l'estime et l'affection de sa vieille amie. Et pourtant, elle ne pouvait se justifier sans livrer le secret de son cœur. Il fallait donc ne pas protester contre cette erreur ; c'était là un terrible sacrifice à consentir.

Lucile et Mme Herblay se trouvaient, en ce moment, dans la chambre que celle-ci occupait à la clinique, afin d'être constamment auprès de son fils.

Le blessé était installé à l'étage inférieur ; aussi Lucile eut-elle un instant la tentation de partir sans le voir, mais elle la repoussa aussitôt. S'il venait à avoir connaissance de sa visite, il aurait trop de peine.

En effet, lorsqu'il l'aperçut, son visage s'éclaira de joie.

— Décidément, aujourd'hui, j'ai toutes les satisfactions. Figurez-vous que ce matin le médecin m'a autorisé à retourner chez nous. L'air de notre chère Sologne me fera, paraît-il, le plus grand bien.

Cette nouvelle n'était pas pour réjouir Lucile, car elle comptait précisément rentrer à « La Hucherie » le plus tôt possible ; pourtant, elle ne laissa rien paraître de sa déception. Elle eut l'énergie d'affecter une vive satisfaction.

— Mais aurez-vous là-bas tous les soins nécessaires ?

— Oui, le docteur Lenoir recevra des instructions utiles et...

— Alors, c'est parfait, coupa-t-elle doucement, gênée de sentir peser sur elle le regard froid de Mme Herblay.

Il était si content ce jour-là qu'il ne remarqua point l'attitude guindée de Lucile. De tout ce qu'elle dit, il retint seulement ceci : Elle aussi allait sous peu regagner la Sologne, car la nurse venait de lui annoncer un malaise de Lucette.

Confiant en l'avenir, il ne fit rien pour la retenir lorsqu'elle prit congé. Sans doute voulait-elle procéder au plus tôt à ses préparatifs de départ.

Quand la porte se fut refermée sur elle, il demeura les yeux clos, heureux de s'isoler avec son rêve.

Mme Herblay devina aisément ce qui se passait en son esprit, aussi se garda-t-elle d'intervenir. Il reviendrait bien trop tôt au sentiment de la réalité !

En effet, il ne s'écoula pas longtemps avant qu'il n'eût une déception. Lucile était loin de venir le visiter aussi souvent qu'il l'avait espéré. Il est vrai qu'elle usait toujours d'un bon prétexte : la santé de Lucette.

Tant qu'il demeura immobile au foyer familial, il crut sérieusement que l'enfant était particulièrement chétive, et cela suffit à lui rendre très chère la petite orpheline.

Il se mit alors à la gâter, la comblant de cadeaux.

En le voyant si confiant, la pauvre Mme Herblay sentait son cœur se serrer, mais elle se taisait, appréhendant l'avenir.

Le moment vint enfin où il put sortir et commencer à se réadapter à une vie nouvelle.

Sa première visite fut pour « La Hucherie » ; il devait d'ailleurs en emporter une impression bizarre..

Lucette paraissait en excellente santé. C'était une enfant potelée, toujours en mouvement, exubérante de vie et de gaieté, un peu trop nerveuse cependant.

Il pensait si peu la retrouver ainsi qu'il ne put cacher sa surprise, aussi, devinant sa pensée, Lucile rougit-elle. Or, à ce moment précis, le regard d'Hen-

ri Herblay croisa le sien ; décontenancée, elle tourna aussitôt la tête.

Herblay, étonné de cette dérobade, si peu dans la manière de Lucile, fut tout de suite sur ses gardes.

Il se passait évidemment quelque chose d'anormal à « La Hucherie ».

L'esprit en éveil, il se mit alors à observer Lucile et Montlouis. Celui-ci semblait se retrouver avec plaisir dans cette maison qu'il avait pourtant fuie.

Il avait repris toutes ses habitudes d'antan. Cela, évidemment, s'était fait insensiblement. D'abord, le soir, après le dîner, il s'était remis à lire au salon, ainsi qu'il avait coutume de le faire, lorsque Monique vivait et Herblay remarqua qu'il s'attardait aussi à bavarder.

Enfin, fait beaucoup plus grave, il s'était installé sans révolte dans une chambre voisine de celle qu'il occupait jadis avec Monique et, Henri Herblay constata qu'il ne parlait plus de repartir. Au contraire, dans ses projets, il envisageait toujours de séjourner à « La Hucherie ». Bref, il semblait vraiment avoir repris complètement sa vie de jadis.

Quant à Lucile, elle ne paraissait pas tout à fait satisfaite de cet état de choses. Par moments, elle devenait visiblement nerveuse. Elle, dont le caractère toujours si égal faisait l'admiration de son entourage, avait maintenant d'étranges sautes d'humeur. Certes, celles-ci duraient peu, mais on sentait qu'elle devait faire pour cela de violents efforts.

Or, rien autre que la présence de Lucien ne semblait devoir motiver cette nervosité excessive. Telle fut la conclusion des observations faites par Henri Herblay.

Mais, en quoi la présence de son beau-frère pouvait-elle désobliger Lucile ? Après tout, il était normal qu'il demeurât auprès de sa fille. Celle-ci était déjà une grande poupée de cinq ans. A cet âge, les enfants commencent à s'attacher fortement à ceux qui les élèvent ; en désertant son foyer, Lucien risquait donc de perdre son affection.

Si Lucile ne comprenait pas qu'il eut ce souci, c'est que la compagnie de son beau-frère lui était pénible et lui causait peut-être de vives préoccupations.

Le cœur mordu par la jalousie, Henri Herblay devinait trop ce qui les motivait. Lucile aimait toujours son beau-frère. Cet amour empoisonnait sa vie ; jamais elle n'y renoncerait, n'étant pas de ces êtres qui se reprennent.

Mais si Henri Herblay acceptait, par force, de s'incliner devant cet amour, il s'inquiétait vivement du changement d'attitude de son ami.

En effet, celui-ci avait bien encore quelques accès de mélancolie, mais combien plus éphémères que jadis. Il donnait beaucoup plus l'impression de rendre hommage à un souvenir que d'exprimer une douleur aiguë.

Aucun doute n'était possible. A présent, son chagrin se trouvait apaisé, et, inconsciemment, il réorganisait sa vie.

Qui sait si l'amour n'avait pas déjà refleurì dans son cœur.

Tout permettait une telle supposition.

Mais Herblay n'était point dans une disposition d'esprit qui lui permit de garder longtemps un tel doute. Il usa donc de ruse pour être fixé.

Quelques jours plus tard, ayant pris son ami à part, il parla de son départ bientôt proche.

Il semblait très à l'aise et d'humeur plutôt gaie. Incidemment, il évoqua les projets d'avenir dont il l'avait entretenu avant son accident.

— Vois-tu, tout est bien qui finit bien. Ici je m'ennuie. J'ai pris l'habitude des pays tropicaux. Tout y est si différent !

« Au fond, il est heureux que Lucile ne m'ait pas aimé, car aujourd'hui je serais marié. Ma vie serait toute différente de ce qu'elle doit être. Dégrisé, voyant clair en moi, sans doute serais-je prisonnier de mes regrets.

« Il en serait peut-être de même pour Lucile. Et, sur un ton de confiance, il ajouta :

— ... Car, en causant avec elle ces jours-ci, j'ai eu l'impression qu'elle avait modifié ses projets d'avenir. Elle se mariera certainement sous peu.

Henri Herblay vit le visage de son ami s'éclairer subitement d'une lueur joyeuse. Or, quelle perspective pouvait ainsi le réjouir, sinon celle d'une satisfaction personnelle.

Alors, voulant absolument connaître la pensée de Lucien, il mentit de plus belle.

— Je crois qu'il s'agit d'un ami de Michel Delanoy.

La réaction de Montlouis fut brusque, presque brutale.

— Un ami de Michel ! Mais qui ?

Et, tourné vers Henri Herblay, il l'interrogeait d'un regard extraordinairement dur, presque mauvais. Puis, comme celui-ci se taisait, il ajouta aigrement :

— Eh bien ! voyons, parleras-tu ? Il est facile, en vérité, de faire des insinuations, mais quant à donner des précisions, c'est autre chose, hein !

« Enfin, oui, ou non, vas-tu me dire qui tu entends désigner ainsi ?

Henri Herblay haussa les épaules avec flegme.

— Bah ! A quoi cela te servirait-il de connaître d'avance le nom de ton futur beau-frère ? Cela ne changerait rien aux événements.

— Ne t'occupe pas de cela. Contente-toi de me donner le renseignement que je te demande. De qui parles-tu ?

La voix d'Henri Herblay se fit narquoise.

— Oh ! Oh ! Décidément, cela t'intéresse. Serais-tu amoureux de Lucile ?

Montlouis eut un haut-le-corps. Quelques secondes, il demeura sans voix, puis, brusquement, il éclata :

— Ah ! ça, es-tu fou ?... Décidément, aujourd'hui, tu ne dis que des stupidités. Ma parole, c'est à se demander où tu vas chercher toutes ces histoires ?

Il parlait nerveusement, presque avec hostilité. Jamais Henri ne l'avait vu ainsi. Quel sentiment violent l'animait donc en ce moment ?

Il n'était que trop facile de le deviner. La conviction d'Herblay était déjà faite. Seul, l'amour pouvait faire perdre son sang-froid à Montlouis.

Exacte ou non, cette hypothèse avait l'avantage d'expliquer la singulière attitude de Lucien, aussi Henri l'accepta-t-il sans hésitation. D'ailleurs, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il lui était impossible de raisonner sainement.

Passant successivement par toutes les phases du désespoir, de la jalousie et de l'espérance, il ne savait discerner ce qui était vraisemblable ou non.

Quoi qu'il en soit, cette conviction lui porta un rude coup. Lui fallait-il donc, non seulement renoncer à l'amour, mais encore à l'amitié ? Son ami d'hier et de toujours allait-il devenir pour lui un rival heureux et par conséquent exécré ?

A cette pensée, le cœur du pauvre garçon se serrait douloureusement. Aucune épreuve physique et morale ne lui serait donc épargnée !

Heureusement, il avait l'âme trop haute pour éprouver des sentiments égoïstes. Dès qu'à tort ou à raison, il crut à l'amour de Montlouis pour Lucile, il décida de s'exiler de nouveau, et, cette fois, définitivement. Jamais il ne reviendrait au pays natal.

Mais, dès que cette résolution eut pris corps, une autre préoccupation le hanta.

Allait-il abandonner sa mère ? Il n'eut pas besoin de s'interroger longtemps pour savoir qu'une telle lâcheté ne serait jamais son œuvre. Il ne partirait certainement point en trompant la confiance de celle qui venait de le soigner avec tant de vigilance et de dévouement.

Pourtant, il ne pouvait songer à l'emmener. Sa mère était, en effet, trop âgée pour supporter le terrible climat mexicain.

Quant à renoncer à la situation qui l'attendait là-bas, c'eût été folie !

Une seule solution s'offrait. Il resterait seul au Mexique les deux années prévues à son contrat. Durant ce temps, il aurait le loisir de traiter avec un

pays de climat moins débilitant, où sa mère pourrait venir le retrouver.

Mme Herblay aimait trop son fils pour élever de sérieuses objections lorsqu'il lui exposa ce projet. Elle tenta à peine de le retenir, comprenant bien qu'au loin seulement il trouverait l'apaisement. Elle eut le courage de cacher ses larmes et de paraître accepter cette nouvelle séparation sans trop d'émotion.

— Deux ans passeront assez vite, va, mon grand. Pendant ce temps, je vendrai la propriété et je me préparerai au départ. En un mot, je réglerai notre situation ici.

CHAPITRE X

Dupe de cette apparente tranquillité, Henri Herblay partit donc sans trop de remords. Et ce fut heureux pour lui, car il avait la mort dans l'âme en quittant ces lieux chers, où toute son enfance s'était écoulée.

Jamais, comme à cette heure, son doux pays solonnot ne lui avait tenu au cœur, et cependant, il s'en allait, bien décidé à ne jamais le revoir...

Quant à Mme Herblay, ce départ fut pour elle un véritable effondrement.

En dépit de son affirmation, les deux années qui allaient s'écouler l'épouvantaient.

Et, au fond de son cœur, une crainte s'éveillait : reverrait-elle son fils ?...

Cette séparation lui avait causé un tel choc, qu'à certains moments, elle se sentait terriblement vieillie. Les angoisses passées l'avaient déjà rudement secouée, aussi sa santé était-elle sérieusement ébranlée. Et c'est pourquoi la pauvre femme craignait de ne pouvoir durer jusqu'à l'heure où elle serait réunie à son fils.

Il était humain qu'elle ressentit de la rancune pour celle qui lui valait cette peine nouvelle : c'est ce qui arriva.

Pourtant, jusqu'au départ de son fils, elle fit en sorte de ne rien laisser soupçonner de ses sentiments intimes, car elle craignait de l'alerter. Ce fut seulement lorsqu'il l'eut quittée, qu'elle se jugea libre d'agir à sa guise.

Elle cessa, dès lors, toute visite à « La Hucherie ». Bien entendu, on ne tarda pas à remarquer cette abstention et chacun s'en étonna.

Seule, Lucile comprit et elle en fut affectée. Il lui était douloureux, en effet, de renoncer à cette amitié de toujours ; pourtant, elle sentait bien que celle-ci était définitivement morte.

Lorsque Montlouis s'aperçut de la réserve anormale de leur vieille amie, il s'inquiéta et s'ouvrit de ses préoccupations à Lucile.

— Sans doute est-ce le chagrin qui la rend aussi sauvage. Il faudrait aller la voir.

— En ce cas, on risque, peut-être, simplement de l'importuner, objecta vivement Lucile.

Mais son beau-frère ne cacha pas l'étonnement que lui causaient ces paroles.

— Vous n'avez cependant pas l'intention de l'abandonner à sa peine ! Je vous connais trop pour avoir de vous une telle opinion, répliqua-t-il sans remarquer qu'elle rougissait.

Ces marques d'estime qu'on lui prodiguait lui étaient insupportables. De même que Mme Herblay, allait-il, lui aussi, parler de sa bonté.

C'est en vain que Lucile usa de tous les arguments



pour lui démontrer l'inopportunité de toute démarche à tenter auprès de leur vieille amie, il tint bon.

Il fallait lui rendre visite et lui demander très affectueusement de reprendre le chemin de « La Hucherie ».

— Je vous accompagnerai, Lucile. Ainsi, faite par nous deux, la démarche sera peut-être plus concluante. Elle lui prouvera tout au moins combien l'un et l'autre, nous avons d'affection pour elle.

Devant l'insistance de son beau-frère, Lucile dut céder et faire avec lui cette visite à contre-cœur.

Elle ne comprenait que trop combien sa vue devait être pénible à la pauvre mère, pour ne pas éprouver une gêne affreuse à paraître devant elle. De plus, elle ne savait comment elle serait accueillie ; aussi son cœur battait-il violemment lorsqu'elle se présenta chez Mme Herblay avec Montlouis.

Mais, en présence de celui-ci, la pauvre femme se garda d'exposer ses griefs, et, devant son insistance affectueuse, elle se trouva obligée de capituler.

Un refus de sa part eût été injurieux, et tellement injuste ! N'était-il pas le meilleur ami d'Henri ?...

Contrainte par les circonstances, Mme Herblay reparut donc à « La Hucherie », et toujours lorsqu'elle savait y trouver Lucien.

Elle y venait le moins souvent possible, évitant systématiquement tout tête-à-tête avec Lucile. Le courage lui aurait en effet manqué, pour échanger alors avec elle, des banalités.

Elle avait le plus grand mal à se cantonner dans cette réserve, car Montlouis, croyant bien faire, s'ingéniait à l'arracher à son isolement, aussi multipliait-il les invitations.

Des mois passèrent ainsi, longs et mornes pour tous.

Il y avait maintenant un peu plus d'un an qu'Henri Herblay avait quitté la France et sa mère comptait impatiemment les jours qui s'écouleraient jusqu'à la fin du contrat.

La certitude d'avoir déjà subi la moitié de l'épreu-

ve reconfortait la pauvre femme, aussi se montrait-elle un peu moins sombre depuis quelque temps.

D'autre part, la vente de sa propriété, assez difficile, lui servait de dérivatif. L'époque était en effet peu propice à la liquidation de biens importants et des spéculateurs entendaient en profiter.

Il lui fallait donc constamment veiller à la défense de ses intérêts et discuter inlassablement sur le même sujet.

Mais, ce qu'elle défendait ainsi avec une âpreté dont elle demeurait elle-même étonnée, c'était beaucoup plus le patrimoine de son fils que le sien propre, et c'était encore une preuve d'affection qu'elle lui donnait.

Montlouis qui, au début, s'était inquiété en la voyant aux prises avec les hommes d'affaires, et avait pensé à lui offrir son appui, s'était vite rassuré.

Ayant l'esprit occupé par de si graves préoccupations, elle penserait moins à son chagrin.

C'est bien ce qui s'était produit et, ainsi, elle avait repris insensiblement une vie active.

Maintenant, on la rencontrait souvent, sillonnant, en auto, les routes du pays. Tantôt un rendez-vous l'appelait à Romorantin, à Orléans ou bien à Tours.

Dans cette dernière ville, elle rendait d'ailleurs assez régulièrement visite à Roberte Delannoy et à son mari, qui, eux aussi, étaient des amis d'enfance de son fils. Parfois même, elle passait deux ou trois jours auprès d'eux.

L'avant-veille, elle s'était ainsi rendue à Tours, et il avait été convenu avec Montlouis qu'au retour elle s'arrêterait pour dîner à « La Hucherie », mais elle ne serait là qu'assez tard.

En cette fin d'après-midi, Lucile et son beau-frère, assis dans le vaste salon de la vieille demeure, écoutaient les informations transmises par T. S. F. Ils aimaient ces instants où, forcés au silence, ils évitaient de penser à eux.

La voix du speaker égrenait depuis un moment les

nouvelles du monde entier, lorsqu'une phrase les figea sur place.

— On mande de Mexico : Un épouvantable accident vient d'endeuiller du même coup l'aviation française et la nôtre. Un appareil de la Compagnie mexicaine ayant à bord le directeur et M. Henri Herblay, le célèbre aviateur français, venu organiser nos lignes de transport, a pris feu, alors qu'il venait de quitter la capitale, et s'est abattu à une cinquantaine de kilomètres. Tous les passagers ont péri carbonisés. La mère de l'aviateur, demeurée en France, a été prévenue par les soins de la Compagnie Air-Métropole, à laquelle le vaillant pilote fut longtemps attaché.

Pâles, frissonnants, ils se dressèrent, bouleversés.

— Ah ! le pauvre garçon ! balbutia Lucile, éperdue.

Son cœur saignait de pitié. Elle aurait voulu pouvoir modifier les événements, empêcher cette douleur nouvelle de frapper celle qu'elle n'avait jamais cessé de considérer comme une chère et vieille amie, aussi demeurait-elle navrée de son impuissance.

Ne pouvant deviner ses pensées, Lucien l'enveloppa d'un regard bizarre :

— Et sa mère ? comment va-t-elle supporter ce coup terrible ? remarqua-t-il enfin.

Lucile tressaillit nerveusement.

— Il faudrait la joindre, ne pas la laisser seule en un tel moment...

— Bien entendu !

Mais une question se posait : Où se trouvait à cette heure la pauvre femme et dans quelles conditions avait-elle été informée ?

Ne sachant si elle était encore à Tours, Montlouis téléphona aussitôt à leurs amis Delannoy. La réponse de ceux-ci les atterra.

— Mme Herblay était partie plus tôt que de coutume, ayant des courses à faire. Peu après, on avait téléphoné de chez elle, car un envoyé de la Compagnie Air-Métropole venait d'arriver, demandant à la voir.

« A présent, elle ne devait plus être très loin de « La Hucherie ».

Lucile et Montlouis se communiquèrent leurs angoisses dans un regard.

Etait-ce donc à eux qu'il appartiendrait d'annoncer l'affreuse nouvelle à la pauvre femme ?

— Oh ! jamais je n'aurai ce courage ! murmura Lucile, répondant à la muette interrogation.

Un instant, ils demeurèrent ainsi, étourdis, incapables de coordonner leurs pensées. Mais le temps pressait ; il fallait agir, pour ne pas se trouver débordés par les circonstances.

Un coup de téléphone donné chez Mme Herblay leur apprit que le messenger d'Air-Métropole venait de revenir et, en raison de son absence prolongée, insistait pour savoir où il pourrait la joindre.

Au ton un peu agacé de la domestique, Montlouis comprit qu'elle ne savait rien, et se gardait de donner l'adresse de « La Hucherie ».

— Eh bien ! priez ce monsieur de venir nous retrouver tout de suite, car Mme Herblay doit s'arrêter chez nous et dites-lui que nous connaissons le motif de sa visite.

Lucile frissonna. Evidemment, comme elle, il ne se sentait pas le courage de parler et comptait s'en remettre à l'inconnu du soin de le faire.

L'envoyé de la Compagnie de navigation était un de ses meilleurs pilotes, ancien camarade d'Henri Herblay. En raison de l'amitié qui les avait liés jadis, le directeur d'Air-Métropole avait jugé bon de lui confier la délicate et pénible mission d'aller annoncer à Mme Herblay le deuil qui la frappait.

Norbert Lestang ne se trouvait pas chez lui quand on l'avait demandé à la Compagnie, il avait donc fallu se mettre à sa recherche et lorsque, enfin, il avait eu connaissance des intentions du directeur, il s'était récusé avec énergie.

D'autres pilotes, pressentis, s'étaient, eux aussi, empressés de refuser, si bien que, lassé, le directeur s'était rabattu sur Norbert Lestang, en lui don-

nant l'ordre formel d'agir. Le relief de sa personnalité le désignait ; il fallait un homme de valeur égale à celle du mort pour se rendre auprès de Mme Herblay.

— Eh bien ! je regrette vivement de n'être pas un inconnu ! n'avait pu s'empêcher de répliquer l'aviateur.

Plusieurs heures s'étaient ainsi écoulées en tergiversations, et c'est pourquoi la nouvelle de la mort d'Henri Herblay avait été rendue publique avant d'être annoncée à sa mère. Un malentendu s'était produit entre les agences d'informations et la Compagnie de navigation aérienne.

Norbert Lestang disposait d'une voiture puissante, aussi parvint-il en quelques instants à « La Hucherie », où Mme Herblay n'était pas encore arrivée.

En apprenant comment Montlouis et Lucile avaient connu la fin de leur ami, l'aviateur se montra soucieux.

Montlouis devina si bien sa préoccupation qu'il y répondit :

— Mme Herblay doit toujours être dans l'ignorance, car aucune maison amie ne se trouve sur sa route.

La pauvre femme ne savait rien, en effet, en arrivant à « La Hucherie ». Tout de suite, elle remarqua l'air contraint et la pâleur de ses hôtes, mais elle n'imagina point qu'elle pût être en jeu.

Devinant ce qui se passait en son esprit, Montlouis ne voulut pas la laisser aller jusqu'au bout de sa méprise ; c'eût été trop cruel.

— Nous vous attendions avec impatience, car il y a ici quelqu'un qui désire vous voir...

Tandis que Montlouis parlait, Norbert Lestang était entré et s'inclinait respectueusement devant elle.

— Monsieur est envoyé par la direction d'Air-Métropole...

La stupeur se lut aussitôt sur le visage de Mme Herblay, puis elle balbutia :

— Air-Métropole, mais...

Brusquement, elle s'interrompit, frappée de les voir tous trois si graves. Alors, un silence terrible pesa, et comme la pauvre mère l'interrogeait d'un regard inquiet, Norbert Lestang, véritablement au supplice, murmura :

— Madame, j'ai malheureusement une communication pénible à vous faire... oh ! rien de grave, rassurez-vous...

Mais, en dépit de cette objurgation, le visage de Mme Herblay était instantanément devenu anxieux.

— Il est arrivé malheur à Henri !

Ce cri terrible leur fit peur, aussi l'aviateur s'efforça-t-il d'atténuer l'impression produite.

— Non... simplement un accident sans trop de conséquences.

Avertie par son instinct de femme et de mère, elle lui coupa la parole.

D'une voix rauque, tremblante, elle répliqua :

— On n'aurait pas pris la peine de vous envoyer si l'accident n'avait aucune gravité !

C'était l'évidence même. Pourtant, l'aviateur tenta encore de nier, mais Mme Herblay ne s'y trompa point.

— Mon fils est grièvement blessé, n'est-ce pas ?

Cette scène était si pénible que Lucile, à bout de résistance, ne put retenir un sanglot.

Alors, dans un éclair, la pauvre femme comprit.

— Mort !... Mon fils est mort !

Ce cri de désespoir atroce les fit frémir.

Un instant, Mme Herblay demeura debout, les yeux fixes, comme si elle voyait un horrible spectacle ; sans doute revivait-elle les instants d'angoisse vécus à Vincennes...

Sa douleur était si poignante que ni les uns ni les autres n'osaient prononcer une parole.

Ils demeuraient ainsi bouleversés et recueillis, lorsqu'un éclat de rire étrange et bruyant éclata soudain.

Mme Herblay, le doigt tendu, désignait un point visible d'elle seule, et d'une voix morne, hébétée, elle répétait :

— L'avion... L'avion... L'avion...

Elle parlait sur un rythme saccadé et précipité, que Lucile n'avait jamais entendu.

— Mon Dieu ! elle divague ! s'exclama-t-elle, en s'élançant vers sa vieille amie.

Mais ce fut en vain qu'elle tenta de la prendre dans ses bras. Sans même paraître la voir, la pauvre mère continuait de contempler l'invisible spectacle.

Transportée le soir même dans une clinique, elle délira ainsi pendant une semaine. Il lui fallut près de deux mois pour se remettre de cette terrible secousse.

CHAPITRE XI

Jamais la mélancolie de Lucile n'avait été si profonde ; tant de souvenirs la harcelaient...

En effet, il ne se passait pas de jour qu'elle ne se fit d'amers reproches. C'était à elle qu'incombait la responsabilité de la mort d'Henri Herblay, elle avait été son mauvais génie.

Heureusement, les petits bras de Lucette, lorsqu'ils se nouaient à son cou, lui offraient un refuge très doux. Cette enfant serait maintenant la seule joie de sa vie.

Depuis la fin tragique de son ami, Lucien, lui aussi, était devenu plus sombre et plus triste qu'auparavant. Ces malheurs successifs l'influençaient et finissaient par le démoraliser. Aussi envisageait-il l'avenir avec la plus vive appréhension.

Si la fatalité ne désarmait point, un jour, une catastrophe lui enlèverait peut-être Lucette.

Certes, chaque fois que cette pensée germait en son esprit, il la repoussait avec énergie, mais, insi-

dieusement, elle s'implantait en lui, le mettant à la torture.

Il réagissait alors violemment, honteux de n'être pas maître de sa pensée.

Allait-il donc devenir superstitieux ou craintif comme un enfant ?

Mais s'il parvenait à donner le change à son entourage, il demeurerait inquiet, hésitant.

Dans l'exploitation même du domaine, il faisait preuve de pusillanimité, n'osant même plus entreprendre quelque chose de nouveau, dans la crainte de l'imprévu.

Lorsqu'il traversait ces heures mauvaises, il avait, parfois, la bizarre impression de faire partager cette peur sourde à Lucile. Rien n'est contagieux, en effet, comme le découragement.

Désireux de mettre un terme à la pernicieuse influence qu'il pensait exercer sur sa belle-sœur, il reprit l'habitude d'effectuer des voyages de temps à autre. Cela ferait une diversion pour tous deux.

Bien souvent, Lucile était donc seule à « La Hucherie ».

Durant son deuil, prise d'un dégoût du monde, elle avait cessé toutes relations avec la plupart des propriétaires d'alentour, si bien qu'à présent elle ne fréquentait plus que son amie Roberte Delannoy et la mère de celle-ci, Mme Larcher, restée leur voisine.

Chaque année, la bonne Tantine se faisait un devoir de venir passer les mois les plus chauds à « La Hucherie » avec sa belle-sœur, Mme Chabrolles. Ainsi, au milieu de ces cœurs fidèles, Lucile se sentait plus forte pour lutter contre l'adversité.

Le seul rire qu'on entendait maintenant dans la grande maison, était celui de Lucette. Comme tous les enfants, celle-ci avait de soudains accès de gaieté bruyants et imprévus, auxquels il était difficile de mettre un terme.

A près de sept ans, c'était une fillette intelligente et sensitive que son imagination excessive rendait parfois d'une nervosité malade.

Fine et jolie, elle ressemblait étonnamment à sa mère. Cette ressemblance s'accentuant d'année en année, son père et sa tante voyaient, avec l'émotion qu'on devine, revivre sous leurs yeux, la compagne de leurs jeux d'enfant.

Combien ils regrettaient cette époque heureuse !

Si cela avait été en leur pouvoir, ils eussent aboli les années écoulées, qui les avaient faits homme et femme.

Leur enfance, c'était le temps où rien ne leur semblait inaccessible.

Lucette était également choyée de sa tante et de son père et elle rendait avec fougue cette tendresse.

Elle avait des élans qui la jetaient toute palpitante à leur cou.

— Je t'aime de tout mon cœur, tu sais ! susurrail-elle en les embrassant tour à tour.

Chaque fois que son père partait en voyage, elle montrait une grande tristesse et s'indignait.

— Tu nous laisses toujours ! Quand je serai grande, je t'empêcherai de t'en aller, je vous aurai tous les deux tous les jours !

Lucien Montlouis affectait alors de rire, mais sa gaieté était forcée. Gêné, il détournait la tête, sans que Lucile parût être plus à l'aise.

Le désir de la fillette était identique à celui exprimé par sa mère mourante. Entendraient-ils donc toujours parler d'unir leurs vies.

Et ils revoyaient la douce et frêle Monique les implorer.

Lucile percevait encore les inflexions suppliantes de la malheureuse :

— Ma grande, épouse Lucien ! Ainsi, tu me garderas fidèle le cœur de mon enfant, sinon Lucien se remariera, et Lucette aimera celle qui me remplacera à mon foyer !

Ah ! le poignant leit-motiv, et comme il exprimait bien les craintes jalouses de la mourante.

Malgré les années écoulées, jamais Lucien Montlouis n'avait formulé l'intention d'épouser une femme autre

que Lucile. Il était resté fidèle au souvenir de Monique, et était prêt à exécuter scrupuleusement ses dernières volontés.

Le refus venait donc uniquement d'elle, Lucile. Quelle amère ironie !

Et pourtant, elle était bien décidée à maintenir sa décision, malgré ce qu'elle pouvait avoir de paradoxal. Son amour toujours vivace pour Lucien était justement l'obstacle que rien n'aplanirait jamais.

Certes, le bonheur de Lucette n'était nullement en péril, et tout semblait donc s'arranger au mieux de l'intérêt général. Cependant, le souhait de la morte n'était pas exaucé.

Mais le temps des épreuves n'était point terminé pour les habitants de « La Hucherie » ; les pressentiments de Lucien devaient malheureusement se réaliser.

Un jour que Lucile était allée avec sa filleule, faire des achats à Clairville, celle-ci, profitant d'un moment d'inattention, traversa la route en courant. C'était pure taquinerie de sa part, mais elle devait en être cruellement punie.

Brusquement, en effet, Lucette aperçut devant elle une automobile qui venait de déboucher d'une rue adjacente et roulait rapidement.

Elle eut l'impression de ne pouvoir échapper au danger ; aussi, prise de panique, se mit-elle à pousser des cris aigus.

Paralysée par la peur, elle ne cherchait même pas à fuir. Tremblant convulsivement de la tête aux pieds, elle aurait d'ailleurs été incapable de faire un mouvement.

Déjà, Lucile s'était retournée.

Voyant le danger, elle s'élança sur la chaussée, risquant sa vie pour sauver celle de sa nièce.

Heureusement, l'automobiliste avait deviné son intention. N'ayant pas le temps de ralentir, il donna un brusque coup de volant à gauche, qui fit faire une terrible embardée à la voiture. Chacun crut qu'elle capotait.

Déjà, les gens accouraient au secours du hardi conducteur, mais, redressant sa direction, celui-ci parvint à rétablir la stabilité de son auto, qu'il arrêta à une centaine de mètres plus loin.

C'était un homme bien élevé ; il vint offrir aux deux promeneuses de les reconduire à leur domicile. Sa responsabilité ne pouvait être en rien engagée ; il avait au contraire fait l'impossible pour éviter l'accident. Lucile lui présenta donc ses excuses.

— Par l'imprudence d'un enfant, vous venez de risquer votre vie. Vous m'en voyez navrée, monsieur.

— Je crois qu'elle n'est pas près de recommencer, murmura-t-il en se penchant pour soulever Lucette dans ses bras.

En effet, en proie à un bouleversement inouï, la fillette sanglotait convulsivement en se mordant les mains ; alarmée, sa tante voulut l'exhorter au calme, mais, pleurant toujours à grands sanglots, elle n'entendait rien.

Alors, la prenant dans ses bras, l'automobiliste la porta jusqu'à sa voiture.

Lorsqu'ils arrivèrent à « La Hucherie », cette crise nerveuse durant encore, Lucien Montlouis fit aussitôt venir le médecin.

Malgré les calmants prescrits, l'agitation ne fit qu'augmenter durant la nuit, aussi, quand le docteur Lenoir revint le lendemain matin, se montra-t-il soucieux.

Aux questions anxieuses de Lucile et de Montlouis, il répondit loyalement :

— Je ne pourrai avoir la certitude avant quelques jours. Si, d'ici là, la température ne baissait point, on pourrait alors redouter une méningite. Espérons qu'il n'en sera rien.

Cet optimisme était malheureusement affecté. Le docteur Lenoir avait vu juste. Dès le lendemain, des symptômes évidents se manifestèrent. La maladie s'annonçait comme devant être grave.

Elle le fut, en effet, et tellement que, durant une semaine, la vie de Lucette se trouva en danger.

Cette nouvelle d'un nouveau malheur galvanisa littéralement Lucile et son beau-frère. Eux seuls soigneraient la fillette et la sauveraient. Mais s'ils étaient également sincères et résolus, Lucile, seulement, joua un rôle utile. Comme tant d'hommes en pareil cas, Montlouis ne sut qu'errer de pièce en pièce, dans la vaste demeure, sans pouvoir maîtriser son angoisse.

Et quand, parfois, il constatait son incapacité, il songeait avec une vive émotion que Lucile le suppléait fort heureusement.

A ces moments, il éprouvait pour elle une profonde gratitude. Comme elle tenait scrupuleusement sa promesse de remplacer Monique !

Mais ce n'était certainement pas pour accomplir un devoir qu'elle se dévouait ainsi. Elle obéissait à son cœur.

En effet, elle aimait Lucette comme si celle-ci eût été sa fille, aussi la soignait-elle avec l'admirable dévouement d'une mère.

Durant toute la période critique de la maladie, elle ne quitta pas son chevet, se contentant de sommeiller une heure ou deux dans un fauteuil au cours de la journée.

Montlouis, lui aussi, passait ses nuits auprès du lit de Lucette. Pâle, anxieux, il contemplait avec amour ce pauvre petit visage, tout contracté par la souffrance et que quelques jours de maladie avaient tant amaigri.

Certes, la fièvre se maintenait à un degré élevé, et toutes les inquiétudes étaient permises. Elles s'imposaient même ; pourtant, il se refusait à envisager qu'un jour Lucette pourrait ne pas se réveiller. Il s'illusionnait volontairement, sans courage devant la possibilité de cette douleur nouvelle.

L'état de Lucette était cependant des plus inquiétants ; malgré son optimisme systématique, il devait s'en apercevoir certaine nuit, où la fièvre atteignit son maximum.

Cette fois, il la crut définitivement perdue, aussi à bout d'énergie pleura-t-il comme un enfant.

Lucette devait sans doute revivre les phases du dramatique incident de Clairville, car elle criait de peur et appelait sa tante à son secours.

En vain celle-ci cherchait-elle à la rassurer, tout en s'efforçant de maintenir en place la poche de glace que les mouvements désordonnés de l'enfant déplaçaient constamment. Penchée au-dessus du lit, Lucile, sans tenir compte de sa fatigue, suivait anxieusement l'évolution de ce délire inquiétant.

Malgré son état, la petite malade sentait la présence de ces êtres chers, aussi cherchait-elle instinctivement refuge auprès d'eux. Les fixant d'un regard qui ne semblait pas voir, elle leur serrait convulsivement les mains, comme pour les retenir.

— Tranquillise-toi, ma chérie, nous ne te quitterons pas ! répétait inlassablement Lucile, de sa voix la plus douce.

Mais l'enfant continuait de délirer et de rouler sur l'oreiller sa pauvre tête meurtrie.

Puis, cédant tout à coup à une panique folle, elle se redressa et se blottissant contre Lucile, elle s'agrippa désespérément à son cou en criant :

— Maman... maman !

Dans la voix de la pauvre petite, il y avait tout à la fois du désespoir et de la tendresse. C'était un émouvant appel au secours qu'elle venait de jeter là ! Ils en furent bouleversés.

Pris d'une crainte obscure, ils échangèrent un regard angoissé, tandis que Lucile la berçait doucement pour la rassurer.

Lucette ne venait-elle pas de se sentir frôlée par la mort !

— Oh ! je te sauverai, je te garderai, murmura farouchement Lucile, comme si elle était prête à tenir tête à l'univers.

A cette minute, c'était une mère défendant son enfant ; Lucien en fut frappé. Machinalement, il livra sa pensée :

— Elle vous appelle maman ! C'est le cri de son

petit cœur aimant et reconnaissant qui vient de jaillir spontanément.

Brusquement, il s'interrompit et son regard se déroba.

— Elle cherche protection ! remarqua tristement Lucile, en s'efforçant de la recoucher avec précaution, car l'enfant se cramponnait toujours à son cou.

CHAPITRE XII

Ce fut heureusement la dernière nuit agitée que passa Lucette ; jamais plus la fièvre n'atteignit une telle intensité.

Dès le surlendemain, une sensible amélioration se fit sentir dans son état. Trois jours plus tard, le docteur Lenoir osait enfin la déclarer hors de danger.

— J'ai eu pourtant bien peur ! avoua-t-il humblement.

— Nous aussi, je vous l'assure. L'alerte a été chaude ! confia à son tour Montlouis.

Seule, Lucile se tut, car sa gorge contractée ne pouvait émettre aucun son.

Montlouis se tourna vers elle.

— C'est à vous, mon amie, et au docteur Lenoir, que je dois ce grand bonheur !

Mais déjà le médecin se récriait :

— Mettons, si vous le voulez bien, que le dévouement et la ténacité de Mlle Bernière ont fait ce miracle. Ainsi, vous serez sûr de dire la vérité.

Lucile voulut protester, mais elle ne le put. Brisée d'émotion et de fatigue, elle s'effondra dans une crise de larmes. Depuis près de quinze jours, elle n'avait pas quitté le chevet de sa filleule, aussi, la joie aidant, éprouvait-elle une grande dépression nerveuse.

Pourtant, ce jour-là encore, malgré les affirmations du médecin, elle voulut passer la nuit auprès de la petite malade.

— Demain, si tout va bien, alors je me reposerai.

Le lendemain, le mieux s'étant accentué, elle tint parole.

Ce fut d'ailleurs tout de suite la convalescence, ainsi que cela se produit presque toujours chez les enfants.

Huit jours plus tard, Lucette jouait dans son lit en chantonnant gaiement. Elle devait se lever pour la première fois, et Lucile, ayant promis de venir l'habiller, elle attendait son arrivée avec impatience.

La porte s'étant ouverte, elle se redressa et battit des mains.

— Vous voilà tous les deux ! Oh ! ça, c'est gentil...

Puis, passant son bras autour du cou de son père et de sa tante, elle les attira par jeu, pour les embrasser alternativement.

— Voyons, lequel préfères-tu, car tu as bien une préférence ? demanda soudain Montlouis, obéissant, peut-être, à une obscure jalousie.

S'il en était ainsi, il dut être pleinement rassuré.

En effet, Lucette le regardait, stupéfaite, ne sachant évidemment pas s'il fallait prendre cette question au sérieux. Elle hésita, puis sans doute renseignée par l'attitude de Montlouis, elle s'exclama avec une spontanéité qui ne pouvait laisser de doute sur sa sincérité.

— Moi, je vous aime tous les deux autant... mon papa et ma maman !

Ils eurent l'un et l'autre un mouvement brusque, que l'enfant ne remarqua point, et leurs regards se

rencontrant, Lucile rougit en détournant la tête. Mais, sans paraître voir son trouble, il insista :

— Voyons, l'aimes-tu vraiment comme ta maman ?

Alors, grave, l'enfant répondit :

— Bien sûr, je l'aime de tout mon cœur, puisque mon autre maman Monique est au ciel.

En écho, Montlouis répéta d'une voix sourde :

— ... Son autre maman !

Lucile, elle aussi, avait entendu. Les yeux pleins de larmes, elles baisa le front de la filette, afin que celle-ci ne vît pas son émotion. Lorsqu'elle put de nouveau parler, des mots de tendresse lui montèrent aux lèvres.

— Ma bonne petite, de mon côté, je t'aime comme mon enfant...

Mais, incapable de soupçonner ce qui se passait dans le cœur de sa marraine, déjà Lucette demandait à se lever.

Ce fut une heureuse diversion pour Montlouis et sa belle-sœur. Ils effectuèrent en effet tous trois une courte mais délicieuse promenade dans le parc de « La Hucherie ».

Depuis longtemps, ils n'avaient goûté pareille quiétude. Ils vécurent là une journée de bonheur dont ils se souviendraient toujours.

C'est seulement le soir, après le dîner, que Montlouis se retrouva seul avec Lucile. Lucette était couchée et reposait sous la garde de l'infirmière ; il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter à son sujet.

Comme tous deux venaient de passer au salon, un silence si oppressant pesa soudain entre eux que Lucile, mal à l'aise, se leva pour prendre congé. Mais, se dressant devant elle, il supplia :

— Non, restez, mon amie...

Son ton était tout à la fois si ferme et si grave, qu'elle accéda à son désir, le cœur battant.

Quelles paroles allait-il donc prononcer ? Elle avait, en effet, la certitude qu'un entretien décisif ne pou-

vait manquer de s'échanger entre eux, tant ils vivaient dans une ambiance étrange.

La cohabitation à laquelle les circonstances les contraignaient leur causait de jour en jour un malaise plus profond. Et, loin de chercher la solution désirable, Lucile se contentait d'éviter d'y penser.

Pour le moment, sentant peser sur elle le regard de Montlouis, elle gardait les yeux rivés au sol.

La gêne les oppressait, et, comme elle ne semblait pas près de se dissiper, Montlouis eut le courage de parler :

— Lucile, la vie que nous menons, l'un et l'autre, est absurde, vous le reconnaîtrez sans peine, aussi ne peut-elle se prolonger plus longtemps.

« De toute évidence, le moment est venu de prendre une décision définitive, Lucette est grande déjà : il faut lui assurer un foyer stable. Or, mes absences fréquentes finiront par lui paraître étranges.

« Elle observera, réfléchira... Quelle sera alors sa conclusion ? Nul ne peut le savoir !

« Il faut éviter qu'une arrière-pensée naisse dans son jeune esprit et le trouble...

« D'autre part, je vous avoue qu'après la terrible alerte que fut pour moi sa maladie, je n'ai plus la force de me séparer d'elle...

Lucile pâlit et un frémissement passa sur son visage.

— Ce sera donc à moi de partir...

La gorge contractée, elle se tut soudain, n'ayant pas le courage de prononcer les mots qui lui venaient aux lèvres. Enfin, se dominant, elle reprit :

— Je dois disparaître, car vous êtes son père. Je m'incline devant cette nécessité. Néanmoins, laissez-moi m'habituer à cette idée.

« Cette séparation me causera un tel chagrin... Pensez donc, Lucien, cette enfant est toute ma vie, ma raison d'être... Que ferai-je quand je ne la verrai plus, quand son rire joyeux ne retentira plus à mes oreilles !

« Je ne m'attendais certes pas à une telle cruauté de votre part !

— Aussi n'ai-je jamais songé à vous l'imposer ! riposta-t-il vivement, non moins ému.

« Non seulement ce serait commettre une injustice, mais ce serait encore faire un mauvais calcul...

« Lucette a besoin de vos soins, de votre tendresse vigilante. Ne venez-vous pas de la sauver ?

« Loin de vouloir vous éloigner, je vous demande au contraire, de ne pas la quitter, Lucile, une dernière fois, je vous rappelle le vœu formulé par Monique. Soyez la seconde mère de Lucette...

« D'ailleurs, ce matin, n'a-t-elle pas laissé parler son cœur, en vous appelant sa petite maman ?

Comme, tout en parlant, il cherchait à lui prendre les mains, elle se recula vivement et une protestation irréfléchie lui monta aux lèvres.

— Laissez-moi. Laissez-moi !

Stupéfait, il fit un pas en arrière.

— Vous semblez avoir de l'aversion pour moi. Jamais, jusqu'ici, je n'avais eu cette impression. Auriez-vous donc des reproches à m'adresser ? En ce cas, ce serait pure maladresse de ma part...

Devant son silence persistant, il insista :

— Je vous en prie, Lucile, si un malentendu s'est élevé entre nous, ayons une explication franche. Permettez-moi de me disculper. Serait-ce donc trop vous demander ?

Il la fixait d'un regard si franc, qu'elle eut honte de se dérober. Pourtant, ce fut seulement après avoir marqué une longue hésitation qu'elle se décida à répondre :

— Lucien, pour que vous compreniez la raison de mon refus, il faut que je vous livre le secret de mon cœur et ce secret est vieux de plus de dix ans... Il est fait de toutes mes illusions de jeune fille.

« Lucien, je vous ai aimé jadis !

Bien certainement, Montlouis ne devait pas s'attendre à une telle confidence, car il ne put retenir une exclamation de stupeur. Devinant les questions

qu'il n'osait formuler, elle poursuivit avec effort :

— Ignorant votre amour pour Monique, j'avais rêvé d'être votre femme. Ah ! l'imagination d'une jeune fille peut faire des prodiges... j'étais persuadée que vous m'aimiez !

Elle eut un rire amer :

— C'est comique n'est-ce pas ? Aussi jugez quel effondrement ce fut pour moi lorsque vous me prîtes pour confidente...

— Et je n'ai rien deviné ! balbutia-t-il.

— Tous mes efforts ont tendu à cacher ce secret, vous le pensez bien, de même que, par la suite, je n'ai eu qu'un but : détruire en moi cet amour...

D'un mouvement prompt, qu'elle ne put prévenir, il lui prit les mains, et, d'une voix tremblante, assourdie, il demanda :

— Y êtes-vous parvenue, Lucile ? Votre amour pour moi est-il mort ?

Elle eut un sursaut :

— Mais certainement ! Comment aurais-je pu vivre auprès de vous, s'il en était autrement...

Le visage de Montlouis se crispa douloureusement.

— Aujourd'hui, c'est à vous d'être cruelle, comme je le fus, jadis.

Cette fois, ce fut au tour de Lucile de laisser voir sa stupeur.

— En quoi ma réponse peut-elle vous faire de la peine ! Seriez-vous blessé dans votre vanité ?... Ce serait vraiment puéril.

Il fit un geste de protestation.

— En effet, aussi mon orgueil n'est-il nullement en jeu !...

« Si vos paroles me navrent, c'est qu'aujourd'hui vous m'êtes devenue très chère, Lucile.

Et, baissant la voix, comme s'il avait peur des mots, il ajouta, dans un souffle :

— Je vous aime, Lucile ! J'en ai acquis la certitude depuis longtemps déjà, et c'est pourquoi je vous fuyais...

Lucile ne prononça pas un mot, ne fit pas un mou-

vement, et, sur son visage instantanément devenu livide, des larmes roulèrent.

Cette douleur poignante le laissa interdit ; il crut l'avoir blessée.

— Vous pleurez !... Pourtant, Lucile, mon amour est fait d'estime. J'ai la plus grande admiration pour la noblesse de votre caractère, de même que je vous ai voué une profonde reconnaissance pour tous les soins attentifs dont vous avez entouré Lucette, depuis la mort de sa mère.

« Je vous jure qu'il n'y a rien d'injurieux pour vous dans mes sentiments. Comment ai-je pu être assez malheureux pour vous donner cette impression !...

Il balbutiait, sincèrement navré, ne sachant trop s'il devait prononcer les mots qui lui venaient aux lèvres, tant il craignait de la froisser de nouveau.

Cependant, les larmes de Lucile continuaient de couler.

Montlouis était bien excusable de ne pas comprendre ce qui se passait en elle, car elle-même avait de la peine à démêler ses sentiments.

Cet aveu qui, jadis, aurait comblé ses vœux, ne lui causait, aujourd'hui, aucune joie. Elle éprouvait, au contraire, une impression d'amère mélancolie, d'âpre regret...

Était-ce donc pour aboutir à cet amour tardif que, depuis dix ans, elle luttait héroïquement contre elle-même.

Et c'est au moment où elle pensait avoir enfin trouvé la paix du cœur que Lucien lui jetait l'aveu de son amour !

Mais, d'ailleurs, s'agissait-il bien d'amour. Lucile ne pouvait s'en convaincre.

De bonne foi, il devait se méprendre sur la qualité de ses sentiments. Certes, il devait avoir pour elle une très vive amitié, mais, l'ennui aidant, peut-être se complaisait-il inconsciemment à lui donner un autre nom.

La solitude devait lui peser, et, pour tromper son ennui, sans doute cherchait-il à embellir sa vie d'un

peu d'idéal. Leur âge à tous deux permettait cette méprise et la justifiait même.

Sans pouvoir soupçonner ce qui se passait dans l'esprit de Lucile, Montlouis éprouvait un violent malaise, en raison de son silence persistant. Craignant toujours de l'avoir blessée, il ne savait comment se faire absoudre, aussi demanda-t-il enfin humblement :

— Lucile, quelle que soit la cause de votre chagrin, voulez-vous me pardonner ?

Ce repentir sincère lui causa une émotion violente.

— Mon pauvre ami, vous n'avez rien à vous reprocher ! Tout à l'heure, j'ai pleuré mon passé, ma vie brisée, si vous préférez... Mais maintenant, je suis redevenue calme. Cette défaillance est terminée.

Le visage de Montlouis s'éclaira aussitôt.

— En oubliant le passé, nous pouvons refaire notre vie et être encore heureux ! remarqua-t-il vivement.

— Pourrais-je oublier que vous avez été le mari de Monique !

— Cependant, Lucile, nous ne pouvons rester dans la situation fausse où nous nous trouvons actuellement ! Il faut bien que nous ayons la force de réagir, même si nous devons en éprouver quelque souffrance nouvelle.

« Puisqu'il n'est pas en notre pouvoir d'abolir le passé, acceptons-en les conséquences.

Une protestation monta aux lèvres de Lucile.

— En vous épousant, j'aurais l'impression de trahir Monique !.. Pauvre petite, elle n'a heureusement jamais rien soupçonné du drame qui se jouait en mon cœur.

— En êtes-vous bien sûre ?

Cette observation arracha un cri à Lucile.

— Oui, en êtes-vous bien sûre ? questionna-t-il de nouveau, tandis que leurs regards se croisaient.

« Monique vous aimait tendrement, autant que vous l'aimiez vous-même. Une grande affection rend perspicace. Votre soudain entêtement à garder le célibat

a pu l'étonner... comme il a étonné tout le monde, d'ailleurs.

« En vous observant, en épiant vos sentiments, sans doute a-t-elle deviné votre secret...

Le visage de Lucile exprima l'anxiété.

— Oh ! vous ne pensez pas cela...

— Je me garderais d'émettre une telle supposition, si j'avais le moindre doute ! observa-t-il doucement.

Elle ferma à demi les yeux, comme si elle allait défaillir.

— Ainsi, vous croyez...

Mais elle se tut brusquement, n'ayant pas le courage de dire les mots qui lui montaient aux lèvres.

— Oui, je crois fermement que Monique s'est efforcée, avant de mourir, de réparer l'injustice du sort, et de faire, en même temps, le bonheur de ceux qu'elle aimait. Lucette avait besoin de votre tendresse, et vous vous seriez passée bien difficilement de la sienne.

— Soit, mais en disposant de moi, Monique disposait aussi de vous ! Or, elle ne pouvait douter de votre amour et de votre indifférence à mon égard...

Il rougit et détourna la tête, un peu gêné.

— Son intention, vous le savez, était d'empêcher qu'une étrangère prit un jour sa place dans le cœur de Lucette.

Précipitamment, elle l'interrompit.

— Elle a eu certainement cette seule préoccupation.

— Non.

Cette réponse si nette enleva à Lucile la force de protester ; elle balbutia, navrée :

— Oh ! c'est affreux ! Pauvre petite, comme elle a dû souffrir.

— Je crois, au contraire, que ce fut une consolation pour Monique. Ainsi, elle se survivait. Vous, c'était un peu d'elle qui subsistait. Réfléchissez, et vous verrez que j'ai raison !

Mais, cette fois, Lucile ne se récria pas. Triste, elle regardait droit devant elle, perdue en une longue rêverie. La voix de Montlouis la fit soudain tressaillir.

— Lucile, rien ne sert de s'insurger. Le bonheur de Lucette et le mien, le vôtre aussi peut-être, dépendent de vous...

« Si vous le voulez bien, nous connaissons la quiétude, la douceur de vivre côte à côte, cœurs unis... Sinon, ce sera la désunion et, pour moi particulièrement, le chagrin d'être séparé de mon enfant. Ce serait tout à la fois cruel et injuste.

Comme elle se taisait, il poursuivit, sans bien s'expliquer la cause de son silence :

— Lucile, je ne vous offre pas l'amour fougueux et irréfléchi de la vingtième année, qui, trop souvent, n'est qu'un feu de paille, mais une affection sûre, durable, mûrie par les épreuves, faite d'estime et d'admiration.

« Si toute tendresse pour moi n'est pas définitivement morte en votre cœur, alors, nous pourrions encore être heureux. Notre vie sera embellie par Lucette. Et plus tard, quand elle sera devenue femme et que l'âge viendra pour nous, alors nous vieillirons doucement, dans la sécurité d'une profonde affection ! Le passé, déjà lointain aujourd'hui, le sera plus encore ; nous aurons eu le temps de l'oublier.

« Dites, Lucile, acceptez-vous ?

Il eut peur d'un refus, car elle haussait les épaules avec lassitude, aussi crut-il bon d'insister :

— Pour le bonheur de Lucette...

Elle eut un léger frisson. Ainsi, c'était à cette union faite de tendresse et de raison qu'aboutissait son grand amour d'autrefois !

Mais ce devait être là son dernier regret du passé, car elle le chassa aussitôt.

Alors, mettant sa main dans celle de Montlouis, elle murmura :

— Il ne m'appartient point de vous obliger à vivre éloigné de Lucette. Si vraiment votre bonheur et le sien dépendent de ma décision, alors je m'incline. Dieu l'aura voulu...

« Tout à l'heure, j'ai menti en affirmant que mon cœur ne vous appartenait plus. Je vous aime encore,

et si ma tendresse pour vous s'est transformée quelque peu elle n'en est pas moins profonde.

« Puissé-je vous rendre tous deux heureux autant que je le désire !

Longuement, tendrement, leurs doigts s'étreignirent.

— Vous serez tout à la fois pour moi l'amie, la sœur et la compagne, balbutia-t-il enfin, d'une voix mal assurée.

Il était en effet beaucoup plus ému qu'il ne voulait se l'avouer. Tout à coup, il ne put s'empêcher de dire sa pensée :

— Malgré les événements, malgré notre volonté, nous voici malgré tout réunis.

Mais de la chambre de l'enfant, toute proche, un bruit de voix s'élevait, qui l'interrompit net. Inquiete, Lucile se leva, tandis que la porte s'ouvrait :

— Mademoiselle Lucette vient de s'éveiller, mademoiselle. En ne vous trouvant plus à son chevet, ainsi que Monsieur, elle s'est énervée. Je n'ai pu parvenir à la calmer... Elle veut absolument vous voir ! C'est un caprice d'enfant malade, mais si on lui résiste, je crains qu'elle ne puisse se rendormir. Elle est encore si faible...

Ils n'eurent qu'à échanger un regard pour se comprendre.

— Vous avez bien fait de nous prévenir aussitôt, madame. Il est en effet désirable de lui éviter toute contrariété. Nous vous suivons.

En les voyant entrer tous deux, Lucette, assise sur son lit, leur tendit les bras.

Fougueusement, elle se suspendit au cou de sa marraine.

— Je ne veux pas te quitter. Tu es ma maman... Je veux te garder toujours à côté de moi !

Cette tendresse impérieuse, si naïvement exprimée, acheva de bouleverser Lucile. Incapable de prononcer une parole, elle se contenta de rendre à l'enfant son étreinte passionnée.

Montlouis, plus ému qu'il ne voulait le paraître, se

pencha vers la petite, en murmurant doucement :

— Sois tranquille, ma chérie. Ta maman Lucile ne te quittera jamais. Elle restera toujours avec nous !

Lucette eut un cri de joie et ses yeux cherchèrent ceux de sa marraine.

— C'est vrai, bien vrai, dis ? questionna-t-elle de sa voix la plus câline.

— Oui, ma chérie, et ton papa restera aussi auprès de nous ! balbutia Lucile, en lui baisant les cheveux.

L'enfant battit joyeusement des mains.

— Oh ! que je suis contente !

Cette joie sincère, si naïvement exprimée, leur arracha à tous deux un sourire mélancolique. Lucette était encore à l'âge heureux où le malheur nous frôle sans nous atteindre. Elle ignorait que son bonheur présent et futur était fait de la douleur d'hier. Ainsi va la vie !

FIN

LA DOUBLE IMAGE

par JOCELYNE

CHAPITRE PREMIER

Hélène Guiraud descendit rapidement les escaliers ; déjà, la vie commençait à bourdonner, active, comme dans une ruche.

L'hôpital de la Croix-Rouge était installé dans l'opulente villa du filateur Vanderyhen, sur le littoral de la Manche.

On y amenait des soldats convalescents, à la suite d'une maladie ou d'une blessure, pour qu'ils jouissent là d'un confortable repos.

Quand les fenêtres étaient ouvertes, on entendait le ressac de la mer, le grondement continu des houles grises. On savait que ces vagues, sous leur moutonnement, recélaient une terrible menace : elles chariaient les mines magnétiques qui ouvrent les flancs des navires, et les font couler en quelques instants.

Autour de l'hôpital, à l'infini, s'étendaient des houblonnières, des champs de betteraves et de lin, coupés de canaux d'irrigation. Ça et là, se dressaient les hautes cheminées des usines, nombreuses dans la province.

(A suivre).

LES
**PATRONS FAVORIS
& MINERVE**

sont spécialement étudiés en relation avec les possibilités actuelles. Malgré la carte de vêtements, vous serez toujours **ÉLEGANTES** en transformant des vêtements délaissés ou en utilisant les nouveaux tissus grâce aux :

**PATRONS FAVORIS
& MINERVE**

Grâce à nos patrons spéciaux

Dans votre jupe de l'année dernière vous ferez un **PETIT GILET TAILLEUR**."

Demandez le n° 445 (taille 44)

Dans votre robe du soir, vous trouverez une **"BLOUSE A MANCHES"**.

Demandez le n° 441 (taille 44)

Ajoutez sur votre robe une basque mobile et vous aurez un charmant **"TAILLEUR DE VILLE"**.

Demandez le n° 3477 (taille 44)

Avec un coupon de tissu imprimé vous transformerez votre robe unie de l'année dernière.

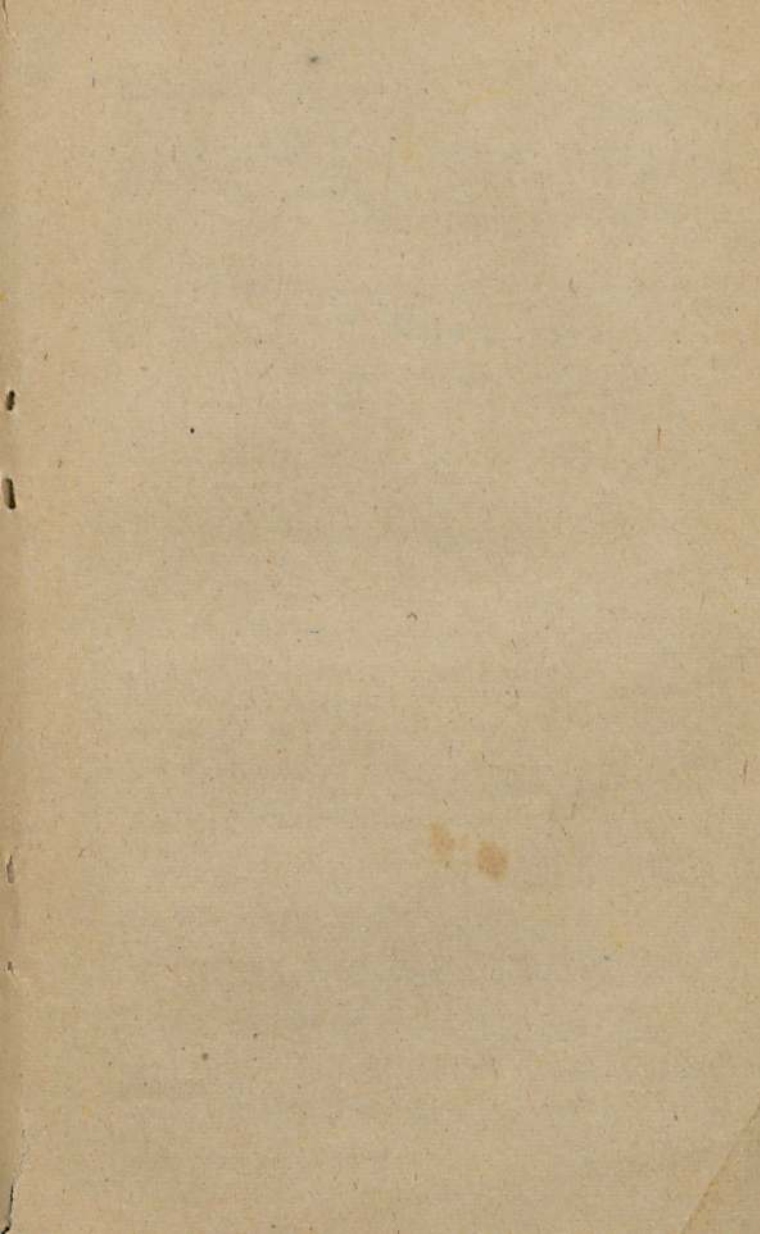
Demandez le n° 3318 (taille 44)

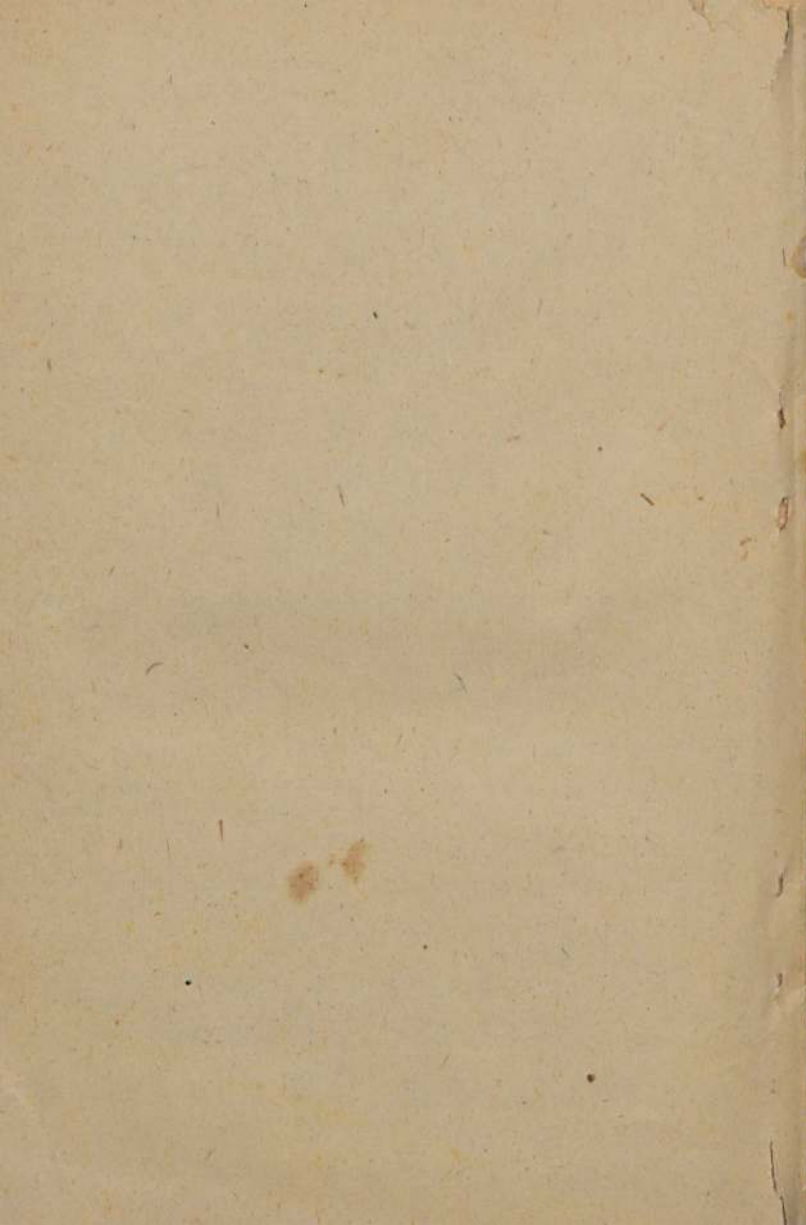
Avec un petit métrage de tissu vous ferez de la robe de crepe de Chine de votre fillette une **"ROBE NEUVE"**.

Demandez le n° 3422 (5 à 7 et 8 à 10 ans) et c...

**DEMANDER NOTRE PETITE NOTICE EXPLICATIVE
ET NOS PATRONS SPÉCIAUX**

Le Patron : 4 fr. aux tailles indiquées





LA COLLECTION " FAMA "

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE
CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque jeudi un volume nouveau en vente partout :

2 francs 90

Abonnement : France et Colonies :

Un an : **110 frs.** - Six mois : **60 frs.** - Trois mois : **32 frs 50**

Derniers volumes parus :

- 703. **La Châtelaine de Guinette**,
par Marie-Reine AGHION.
- 704. **L'enlèvement d'Yvonne**, par Marcel IDIERS.
- 705. **La défaite du papillon**, par Claude FLEURANGE.
- 706. **Les deux rêves**, par Germaine PELLETAN.
- 707. **Le douloureux passé**, par Marguerite GEESTELINK.
- 708. **Enfin le bonheur**, par TYL.
- 709. **Paris mes amours**, par VERSE-STEFF.
- 710. **Le foyer solitaire**, par Henriette LANGLADE.

Prochain volume à paraître :

- 711. **La double image**, par JOCELYNE.



En vente partout : 2 francs 90

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

N° 710

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS